Octave Mirbeau

Contes III



BeQ

Octave Mirbeau

Contes III

Octave Mirbeau a publié plus de 150 contes et nouvelles, dans divers journaux et revues : *Gil Blas, L'Écho de Paris, Le Journal...* Une partie de ces contes ont été regroupés en recueils : *Contes de la chaumière, La vache tachetée, La pipe de cidre,* etc.

Le numéro 24

De Jean de Raimbert à
Mme veuve de Raimbert.

Ma chère maman,

Il faut sécher tes larmes bien vite, ces vilaines larmes qui depuis si longtemps coulent de tes chers yeux ; il faut rire, il faut chanter, danser, être heureuse. Pavoise le château, illumine le parc, et fais dire à la chapelle une messe d'actions de grâces. J'ai une joie, une grande joie à t'annoncer. Mais il faut, vois-tu, que je te raconte tout cela par le menu et depuis le commencement. Je le peux, maintenant que le mauvais rêve s'en est allé, que la vie, que le bonheur me reviennent, que je vais aimer, que je vais être aimé. Oui, chère maman, être aimé ! Tu ne savais pas pourquoi je désespérais, pourquoi je dépérissais, pourquoi j'ai voulu me tuer, car j'ai voulu me tuer... Dieu et toi, me pardonnerez-vous ? Hélas ! il te suffisait de me voir malheureux pour devenir malheureuse avec moi, te faire la tendre berceuse des chagrins que tu ignorais et, sans les connaître, la maternelle et sublime endormeuse de mes agonies – de mes agonies ! Oh oui le mot n'est pas trop fort. Mais aujourd'hui, ce secret que je t'avais caché, je vais le dévoiler, et tu apprendras en même temps mes souffrances passées et mon bonheur revenu.

Tu sais avec quelles croyances, avec quels enthousiasmes, avec quelles ardeurs folles et pieuses, j'aimai Marcelle. De cet amour, j'avais fait toute ma vie. Tu me disais bien quelquefois : « Prends garde, mon enfant. Es-tu sûr que Marcelle réponde à ton grand amour ? Je la trouve inquiète,

distraite, rêveuse et triste. Hier encore, je l'ai surprise, les yeux rouges et pleurant. Si elle allait ne pas t'aimer ». Et moi je répliquais : « Ne pas m'aimer ! Ah ! je suis sûr d'elle. Marcelle est une réfléchie, elle ne se livre pas. Mais elle est bonne et elle m'aime. » Et je l'épousai.

Le soir de notre mariage, quand nous fûmes seuls dans notre chambre, Marcelle brusquement me dit :

– Monsieur, j'ai à vous parler... sérieusement.

Monsieur ! Elle m'appelait monsieur maintenant ! Monsieur ! à cette heure bénie, dans ce lieu tant désiré ! Monsieur ! elle qui toujours m'avait dit : mon ami, et m'avait appelé par mon petit nom ! Et puis, en disant cela, elle était toute grave et sombre, avec je ne sais quoi de méchant sur les lèvres.

– Marcelle, lui dis-je, ma chère Marcelle, vous m'épouvantez... Pourquoi, tout à coup, cette voix dure, cet air de colère ! Vous ai-je fait quelque chose ?

Timidement, je m'approchai d'elle. Mais elle me repoussa presque indignée, avec dégoût.

– Laissez-moi, monsieur, et veuillez m'écouter.

Elle s'assit au bord de la chaise longue, s'accouda sur une table basse où la lampe, doucement, brûlait. Ses bras sortaient droits et nus des dentelles du peignoir. Les mèches de ses cheveux se tordaient effarées et toutes noires, sur son front bas, un front d'enfant volontaire. Elle avait baissé les yeux, et ses lèvres, d'un rouge vif, à peine se voyaient, si pâles qu'on les eût dites seulement tracées par une mince ligne grise.

J'attendais, anxieux. Mon cœur battait à se rompre. Ma gorge se serrait, comme étouffée dans les griffes d'une bête géante. Il me sembla que tout, dans la chambre, tournait, tournait, puis défaillait dans une nuit dansante de cauchemar. Je voulus crier : « Marcelle ! » mais la voix

s’arrêta, ne monta pas à mes lèvres. Je dus m’appuyer contre un meuble pour ne pas tomber.

Marcelle, enfin, rompit le silence, ce silence d’une minute qui me parut longue d’un siècle. Sa voix était nette, précise, implacable.

– Monsieur, dit-elle, je vous ai épousé parce que ma famille le voulait, parce que je n’ai pu faire autrement, parce qu’il le fallait, enfin ! Autrefois, vous m’étiez parfaitement indifférent ; aujourd’hui que vous êtes venu vous jeter dans ma vie, vous m’êtes odieux... Aux yeux du monde, je suis votre femme ; aux miens, vous n’êtes pas mon mari... et vous ne le serez jamais, jamais, entendez-le bien. Mais ceci ne regarde que vous et moi. Le monde n’a que faire dans nos querelles intérieures. Voici donc ce que je vais vous proposer. Nous vivrons sous le même toit, je sortirai avec vous, pour tous je serai votre femme. Ne me demandez pas autre chose. En vous épousant, monsieur, j’ai tué ma vie. Je n’attends plus rien, je n’espère plus rien. Par conséquent, si je vous rends malheureux, je ne vous rendrai pas ridicule. La tristesse est entrée avec moi dans votre foyer, mais non point le déshonneur.

Ma chère mère, en entendant ces paroles qui, malgré leur précision, m’arrivaient confuses et bourdonnantes, je ne pourrais dire ce qui se passa en moi. Je crus tout d’abord que cela n’était pas vrai, que j’étais le jouet d’un rêve. Je pensais ensuite que Marcelle voulait m’effrayer, m’éprouver, et que me voyant de la sorte bouleversé, elle allait bien vite m’ouvrir ses bras et m’attirer et me prendre. J’essayais de parler, mais ma langue s’embarrassa. Je ne trouvai plus les mots. Les idées mêmes m’échappaient. Je balbutiai.

– Marcelle, mais c’est infâme... oui... infâme ! Pourquoi ? que t’ai-je fait ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et les yeux pleins de larmes, la gorge secouée de sanglots, je l’implorai, me traînant à genoux jusqu’à elle, les

mains jointes.

Elle restait impassible.

– Tu ne sais donc pas que j’en mourrais ? Marcelle, tu me tues, je te dis que tu me tues. Aie pitié, par grâce, aie pitié !

Elle se leva brusquement.

– Allons, finissez, cria-t-elle, vos prières et vos pleurs sont inutiles. Je vous ai dit ce que j’avais à vous dire. Ma résolution est irrévocable. Et remarquez que c’est un sentiment de pitié pour vous qui me fait agir ainsi, car pour moi...

Elle acheva sa pensée par un geste large de la main.

– Et maintenant, monsieur, faites-moi le plaisir de vous retirer dans votre appartement.

– Marcelle, voyons, c’est impossible ! m’écriai-je suppliant. Non, tu ne peux pas, tu ne peux pas me faire souffrir...

– Vous faire souffrir ! interrompt-elle violemment, vous souffrir ? Ah ça ! croyez-vous donc que je m’amuse, moi ?

* * *

Comment je ne suis pas mort, toi seule le sais, ma mère chérie. Tu sais aussi avec quel dévouement Marcelle me soigna, passa les nuits à mon chevet, attentive, prenant à peine, de temps en temps, une heure de repos, toujours triste et toujours sombre. Aussi quand la santé me revint, me revint aussi l’espérance.

Je me dis qu’il fallait ne rien brusquer, attendre tout du temps, qu’il n’était pas possible qu’à force de tendresses, de soumission et de douleurs, silencieusement supportées, je ne parvinsse un jour à conquérir ma femme, à me faire aimer d’elle.

Pendant deux années, ma chère maman, pendant deux lentes éternelles années, j’ai connu ce supplice de vivre aux côtés de ma femme, sans lui dire un mot d’amour, sans lui adresser une prière, sans lui exhaler une plainte. Je me faisais doux et humble et résigné, à l’affût de ses moindres désirs et de ses moindres caprices. Point exigeante, d’ailleurs, ni fantasque, contente de tout, ne prenant de plaisir à rien, sans coquetterie, et préférant la solitude navrée de notre intérieur aux joies bruyantes du monde, elle semblait une pauvre malade, atteinte d’un mal inguérissable et inconnu, qui s’en allait à la mort, sans résistance et sans terreur.

Durant de longues journées, elle restait étendue sur un divan, les yeux vagues, la pensée errante, immobile. Quelquefois, nous sortions ensemble – car elle ne sortait qu’avec moi. Et c’étaient de poignantes douleurs et des larmes prêtes à venir quand je rencontrais, par les rues et par les promenades, des couples qui marchaient l’un près de l’autre, heureux et gais, avec des babys, les cheveux au vent, et les bras potelés, trottinant et gambadant devant eux. Elle ne regardait rien, ne s’émouvait de rien, semblait ne pas envier toutes ces joies sereines, traversait d’un air indifférent tous ces bonheurs tranquilles.

– Voyez, lui disais-je, voyez la jolie petite fille, ma chère Marcelle. Ah ! ces gens sont bien heureux d’avoir, dans leur maison, un sourire du bon Dieu.

Et elle, lasse et dolente, répondait : « Oui », comme elle eût répondu : « Non », comme elle n’eût rien répondu.

Je me demande, ma chère maman, comment j’ai pu résister à tant de tortures, comment j’ai pu survivre aux épouvantes de mes nuits. Car, toutes ces souffrances à grands efforts comprimées me remontaient et éclataient librement, quand je me retrouvais seul, dans ma chambre. Bien des fois, j’ai appuyé contre ma tempe le canon d’un

pistolet : bien des fois aussi, à bout de patience, je voulais entrer chez ma femme, la tuer... que sais-je ? Et au milieu de ces crises, de ces exaltations furieuses, j'écoutais, prêtant l'oreille au moindre bruit, espérant toujours, comme on espère un miracle, que Marcelle, soudain, apparaîtrait, et que cet affreux cauchemar, qui pesait sur ma vie, s'évanouirait dans un baiser, dans une étreinte...

Je voulus savoir, tu le penses bien, la cause de cette étrange et cruelle situation. Je m'informai, et j'appris que Marcelle, avant notre mariage, aimait un jeune homme, M. Lucien Verdet, assez pauvre diable, d'une réputation détestable, compromis dans des affaires véreuses. Comment s'étaient-ils rencontrés ? Je l'ignore, je sais seulement que M. Verdet demanda la main de Marcelle et fut éconduit. Ainsi donc, c'était ce M. Verdet qu'elle aimait toujours, et avec quelle violence, tu le vois ma chère mère ; c'était ce drôle dont le souvenir se dressait constamment entre ma femme et moi ! Ma première pensée fut d'aller lui brûler la cervelle. Mais je réfléchis. Si je le tuais, j'éternisais cet amour dans le cœur de Marcelle ; il n'y avait plus d'espoir qu'un jour elle me revînt. Et puis, chose singulière, peu à peu une transformation s'opéra en moi.

Qu'étais-je venu faire dans la vie de cette jeune fille ? Elle aimait, et je lui avais volé son amour. Son cœur, c'était moi qui brutalement l'avais brisé. J'étais coupable de son malheur, de ses espérances mortes, de ses larmes éternelles. Et je l'accusais, cette victime, ma victime ! Et j'avais voulu la tuer ! J'aurais pu me rendre compte, l'interroger, savoir enfin. Je me considérai comme une odieuse brute. Alors une immense pitié m'envahit. J'eus comme un besoin fervent de me faire pardonner. Il me semblait que mon devoir était de me sacrifier tout entier, de la consoler, de la bercer doucement avec des tendresses infinies, de panser les blessures portées par moi ! Et je résolus de redoubler de soins, d'ingéniosités délicates, de l'envelopper de mon

repentir, de lui créer une vie si douce et si bonne, que ses tristesses peu à peu s’évanouiraient dans une paix bienheureuse ! Pauvre, pauvre Marcelle !

* * *

Le printemps revenu, nous sortions beaucoup, Marcelle et moi. Désirant l’arracher à ses obsédantes pensées et dans l’espoir que le bruit, le mouvement la distrairaient un peu, chaque jour je la conduisais au Bois. Nous passions régulièrement par la rue de Londres.

J’observai que, devant le n° 24, Marcelle éprouvait toujours un petit frémissement. Elle se penchait vivement à la portière, regardait les fenêtres, puis pâlissait, puis devenait plus triste, puis tombait en de longs silences. Même, une fois, elle porta vivement son mouchoir à sa bouche comme pour étouffer un sanglot prêt à s’échapper, le mordilla avec rage, et se rencogna au fond du coupé. Cela m’intrigua. Je pris des renseignements. On me dit que, dans cette maison, habitait M. Lucien Verdet.

Ne vas-tu te moquer de moi, ma mère chérie ? En ces moments, je me faisais tout petit et tout humble. Je respectais ses silences, je m’effaçais, m’annihilais, je veillais à ce que rien ne vint troubler sa sommeillante rêverie. Et je l’entourais de tendresses muettes, doucement frôleuses, comme dans un songe l’ange gardien. Ma pitié avait des bercements de mère penchée au lit de son enfant malade. Cela dura deux mois.

Hier enfin, Marcelle sortit après le déjeuner, disant qu’elle avait des courses à faire. Quand elle revint, le soir, à sept heures, je fus étonné de la trouver presque gaie. Ses yeux brillaient, humides de langueur, dans un grand cerne bleu. Sa démarche était plus vive, et dans l’inflexion de sa taille, il y avait un charme nouveau, une volonté charnelle que je ne

lui connaissais pas. Comme elle se décoiffait, je remarquai que ses bandeaux étaient un peu défaits, ses pattes froissées. Un bout de fil blanc se tordait bizarrement à la pointe d'un cheveu.

Un cruel soupçon me traversa le cœur, un soupçon aussitôt calmé. Car Marcelle, d'une voix douce et me tendant la main, cette main que je n'avais jamais touchée :

– Mon ami, me dit-elle, si vous voulez, nous irons nous promener au bois après le dîner. La soirée sera délicieuse...

Je crus rêver ; cette voix, ce sourire, cette promenade ! Était-ce possible !

Oui, chère mère, nous partîmes. Dans la rue de Londres, Marcelle ne se pencha pas à la portière, ne regarda pas le numéro 24, ne devint pas triste. Et comme je levais les yeux devant cette maison maudite elle se rapprocha de moi, s'abandonna, et je sentis son souffle tout près de ma bouche.

– Marcelle, m'écriai-je, Marcelle !

Et elle, frissonnante et presque pâmée :

– Oui, mon ami, c'est moi, moi qui te reviens, moi qui t'aime !

Il faut sécher tes larmes, ma chère maman, ces vilaines larmes qui depuis si longtemps coulent de tes chers yeux. Il faut rire, il faut chanter, danser être heureuse. Pavoise le château, illumine le parc et fais dire à la chapelle une messe d'actions de grâces.

Je t'embrasse, je t'embrasse, je t'embrasse encore.

JEAN DE RAIMBERT.

* * *

De Lucien Verdet à Marcelle de Raimbert

À peine es-tu partie, ma chère Marcelle, que je veux t'écrire. Ton odeur est là, dans ma chambre, qui me grise. Depuis trois ans, chérie, depuis trois ans que je t'attendais, que je t'appelais. Tu es enfin venue, tu es venue pour toujours, pour toujours, n'est-ce pas ? Nous nous aimons.

C'est fini maintenant. Rien ne pourra nous séparer. Oui chère Marcelle, reviens, reviens bien vite. Quand tu es partie, il m'a semblé que c'était ma vie qui s'en allait. J'ai besoin de toi. Il me faut la présence ! car je crois que tout cela est un rêve. À demain, dis, chère, chère Marcelle.

LUCIEN.

Pour copie conforme !

Octave Mirbeau

Paysages d'automne

Les chaumes s'attristent, les labourés sont tout roses, sous le soleil. De place en place, s'étendent les regains des luzernes au vert dur, et les carrés de betteraves, dont les fanes ont pris des tons bleus plus sombres. Sous les pommiers, des femmes courbées ramassent les pommes et en remplissent les paniers d'osier, et les sacs de toile bise. Deux chevaux blancs, énormes dans l'air, traînent lentement la charrue dont le soc chante comme les perdrix dispersées qui rappellent, et là-bas, un chasseur s'éloigne, grise silhouette. Dans les brumes délicates, les horizons ont des fuites plus douces, plus lointaines ; et du ciel, au-dessus, qui se colore comme les joues d'un fiévreux, tombent on ne sait quelle mélancolie magnifique, quel austère enivrement. Un épervier y plane, immobile, et des vols de corbeaux s'y succèdent, se hâtant vers les grands bois rouges.

Les haies s'éclaircissent et sont redevenues muettes ; le jour troue de mille mailles leur épais manteau de feuillage roussi. Des bandes de passes et de verdiers, abattus sur les fruits de l'épine et de l'églantier, s'envolent silencieux, au moindre bruit, pareils dans l'espace, à des poignées de graines lancées par la main d'un invisible semeur... Les merles se taisent, morne est la fauvette ; seul le rouge-gorge maudit, à petits cris, le froid qui commence.

* * *

Dans un chemin.

LE PASSANT. – Pourquoi es-tu affaissé dans la boue, et pourquoi pleures-tu ?

L'OUVRIER. – Hélas ! voilà trois jours que je marche, et je n'ai rien mangé. Je suis brisé.

LE PASSANT. – Où donc vas-tu ?

L'OUVRIER. – Devant moi, toujours devant moi. Pendant la moisson, j'ai travaillé et j'ai chanté... Il était si bon, le bon pain bis ! Maintenant, les gerbes sont rentrées, les labours sont finis, les grandes machines battent le blé, vannent l'orge, dans les granges qui ne veulent plus du travail de l'homme, et mon maître m'a dit : « Va-t-en ! » Alors, je suis parti... J'ai frappé à toutes les portes, aucune ne s'est ouverte... Il n'y avait pas d'ouvrage pour moi... Hélas ! tu le vois, la terre est vide... Bientôt les dernières feuilles vont être emportées, la neige blanchira le sol, la neige belle et cruelle comme la femme, la neige qui tue les oiseaux et les vagabonds... Et je n'ai pas un manteau pour me couvrir, pas un foyer où me réchauffer, pas un morceau de pain dur pour apaiser mon ventre... Que veux-tu que je devienne ? Il faut donc que je meure ?... Tiens, ce matin, j'ai fait route avec un jeune seigneur... Il portait sur son dos un gros sac, et ce sac était plein d'or. Trouvant son fardeau trop lourd, il m'a dit : « Tu as les reins solides et ton épaule est habituée à ployer sous les faix écrasants, porte cet or. » Je butais contre les pierres ; trois fois je suis tombé... Et le jeune seigneur me donnait des coups : « Marche donc, imbécile ! » Il s'arrêta au bord de la rivière, à cet endroit où l'eau est noire et sans fond : « Il faut que je m'amuse, fit-il. Regarde, je vais jeter cet or dans la rivière. » – « Hélas ! lui dis-je, puisque vous voulez jeter cet or dans la rivière, vous m'en donnerez un peu. Oh ! bien peu, de quoi n'avoir pas trop faim. » Il m'a craché à la figure, m'a chassé à coups de pierres et ensuite, prenant l'or à poignées, il l'a lancé dans la rivière, à cet endroit où l'eau est noire et sans fond. Puis il est reparti en riant... Sur son passage, tous les gens, riches et pauvres,

s’inclinaient très bas, tandis que moi, ils me battaient et me poursuivaient de leurs bâtons et de leurs fourches... Voyez, tout mon corps saigne...

LE PASSANT. – Que vas-tu faire ?

L’OUVRIER. – Je marcherai encore ; encore je frapperai aux portes des riches.

LE PASSANT. – Si les portes des riches se ferment à ton approche ?

L’OUVRIER. – Je demanderai l’aumône aux pauvres gens, sur les grand’routes.

LE PASSANT. – Si l’on ne te donne rien ?

L’OUVRIER. – Je m’embusquerai au détour des chemins, et je tuerai.

LE PASSANT. – Dieu te défend de tuer.

L’OUVRIER. – La loi m’ordonne de vivre.

LE PASSANT. – Dieu te garde !

* * *

La forêt flamboie. Sur leur rose tapis de feuilles tombées, les allées étouffent le bruit des pas, et les clairières, dans les taillis qui se dépouillent, s’élargissent éclaboussés de lumières jaunes comme l’or, rouges comme le sang. Les rôdeuses de la forêt, aux yeux de hibou, aux doigts de harpie, les vieilles bûcheronnes de bois mort passent, disparaissent sous l’énorme bourrée qui semble marcher toute seule. Malgré les splendeurs éclatantes de sa parure automnale, le bois darde sur vous un regard de meurtrier qui fait frissonner. Les cépées que la serpe entaille ont des plaintes humaines, la chair, la hache arrache des sanglots d’enfant aux jeunes baliveaux des châtaigniers, et l’on entend, dans les sapaies, le vent enfler leurs orgues

funèbres qui chantent le *Miserere.* Accroupis autour des brasiers qui fument, on dirait que les charbonniers président à quelque œuvre épouvantable et mystérieuse ; on se détourne, en se signant, du sabotier qui, farouche, sous son abri de branchages et d'écorces, évoque les terreurs des anciens bandits.

Où donc va-t-il, ce braconnier qui se glisse comme un fauve dans les broussailles à travers lesquelles reluit le canon d'un fusil ? Quand la nuit sera venue, quand la lune balaiera de ses rayons le tronc des grands chênes que le soleil empourpre maintenant, deux coups de feu retentiront dans le silence, le silence plein de carnages et d'agonies de la forêt. Est-ce un chevreuil qui sera tué, ou bien est-ce un garde qui se tordra sur la bruyère pourprée, des chevrotines au flanc ?

* * *

Sur la place de village.

– Bonnes gens qui m'entendez, riches et pauvres, honnêtes et voleurs, et vous aussi, sourds, bancroches, paralytiques, adultères et cocus, regardez-moi, écoutez-moi. Je suis le candidat, le bon candidat. C'est moi qui fais les récoltes grasses, qui transforme en palais les misérables chaumines, qui remplis d'or les vieux coffres vides, qui bourre de bonheur les cœurs ulcérés. Venez, bonnes gens, accourez, je suis la providence des femmes stériles, des fiévreux et des petits soldats. Je dis à la grêle : Ne tombe pas ; à la guerre : Ne tue pas ; à la mort : Ne viens pas. Je change en vin pur l'eau puante des mares, et des chardons que je touche coule un miel délicieux.

Tandis que le candidat parlait, une grande foule arriva, se forma autour de lui.

– Mon bon monsieur, dit une vieille femme, qui pleurait, j'avais un fils à la guerre, loin, bien loin, et il est mort.

– Je te le rendrai vivant.

– Moi, dit un estropié, vous voyez, je n'ai qu'une jambe.

– Je t'en donnerai deux.

– Regardez l'horrible plaie qui me ronge le flanc, dit, en poussant des cris de douleur, un misérable.

– J'imposerai sur ta plaie la médaille parlementaire, et tu seras guéri.

– J'ai quatre-vingt-dix ans, chevrota un vieillard.

– Je t'en reprendrai cinquante.

– Voilà trois jours que je n'ai mangé de pain, supplia un gueux.

– Je te gaverai de brioches.

Alors un assassin parut.

– J'ai tué mon frère, et je pars pour le bagne, hurla-t-il.

– Je raserai les bagnes, je tuerai la justice avec la guillotine, et je te ferai gendarme.

– Le seigneur est trop riche, dit un paysan, et ses lapins dévorent mon blé, et ses renards emportent mes poules.

– Je t'installerai dans ses terres ; et tu cloueras, comme des chouettes, ses enfants aux portes de la grange.

– Le manant ne veut plus battre mes étangs, s'écria un seigneur.

– Je le brancherai aux ormes de ton avenue.

– Ah ! Monsieur, soupira une jeune fille, ces maudites colonies nous prennent tous nos galants !

– Je supprimerai les colonies.

– Je n'ai pas assez de débouchés pour mes produits ! clama un industriel.

– Je reculerai jusqu'au bout du monde le champ de nos conquêtes.

– Vive la République ! dit une voix.

Le candidat répondit : Vive la République !

– Vive le Roi ! dit une autre voix.

Le candidat répondit : Vive le Roi !

– Vive l'Empereur ! dit une troisième voix.

Et le candidat répondit : Vive l'Empereur !

En ce moment, une femme qui était belle et triste, sortit des rangs de la foule, s'avança vers le candidat.

– Tu ne me connais pas ? demanda-t-elle.

– Non, répondit le candidat. Où t'aurais-je vue, maudite étrangère ?

– Je suis la Vie ! Et que feras-tu pour moi ?

– Je ferai ce que font les autres, ma mie, je mangerai, je dormirai ; mon ventre, mon beau ventre, se réjouira dans sa graisse. Avec l'argent que je prendrai dans ta poche, ton inépuisable poche, j'aurai de belles femmes, de belles terres, et de la considération, s'il te plaît, par-dessus le marché. Et si tu n'es pas contente, eh bien ! je te rosserai, ma mie, avec le bâton que voilà.

* * *

Au bord de la rivière.

Elle coule, lente, si lente, que les peupliers de la rive se mirent, immobiles et tout jaunes, dans son calme miroir. Pas un frisson, aucun roseau ne chante, aucun ne balance sa hampe flexible. À l'endroit où je me suis arrêté, sous des aulnes, l'eau est noire et sinistre, coupée brusquement par le reflet d'un ciel gris et fin comme une perle. Et j'entends

une voix qui semble monter du fond de l'eau, une voix de mort, une voix qui pleure. Et la voix dit :

– Je t'ai vue cette nuit. C'était dans ta chambre, toute close et toute tiède. Les stores aux fenêtres étaient baissés. Des lueurs pâles – les lueurs de la veilleuse – dormaient sur les rideaux et sur les meubles. Et ton si joli et si triste visage apparaissait hors des draps, calmement effleuré par la clarté discrète. Un de tes bras pendait, nu, cerclé au poignet d'un bracelet d'or brun. L'autre, nu aussi, était mollement replié sous ta nuque, ta noire et odorante nuque. Tu souriais d'un bon sourire. Tes lèvres m'aimaient ; et, en me regardant, tes deux yeux brillaient, humides, comme deux lacs hantés de la lune. Je t'ai crié ! : « Jeanne ! ma petite Jeanne ! » Et toi, si amoureusement, tu m'a répondu : « Henri ! mon petit Henri ! »

Je t'ai vue cette nuit. Un homme est entré – un homme petit, riche et laid –, est entré dans ta chambre toute tiède et toute close. Il s'est déshabillé lentement, et, lentement, près de toi, dans le lit, s'est couché, près de toi ! Et alors j'ai entendu des rires, des petits rires étouffés dans l'oreiller, des rires de lui, des rires de toi ; et alors j'ai entendu des baisers, des baisers étouffés dans l'oreiller, des baisers de lui, des baisers de toi. Je t'ai crié, suppliant : « Jeanne ! ma petite Jeanne ! » Mais tu n'as pas répondu : « Henri ! mon petit Henri ! »

Je t'ai vue cette nuit. Les deux têtes n'ont plus fait qu'une seule tête ; les deux corps n'ont plus fait qu'un seul corps. Une forme unique, douloureuse et démoniaque s'est agitée sous les dentelles. Et les baisers claquaient, et les lèvres mordaient, et le lit, soulevé en houle blanche, gémissait. Alors j'ai pleuré, pleuré, pleuré ! Et, à genoux, les mains jointes, je t'ai crié : « Jeanne ! ma petite Jeanne ! » mais tu n'as pas répondu : « Henri ! mon petit Henri ! »

Je t’ai vue cette nuit. L’homme est parti – l’homme petit, riche et laid – est parti en chantant. Et tu es restée seule, toute seule, le ventre sali, épuisée et hideuse, nue sur le lit dévasté. Auprès de toi, l’homme petit, riche et laid, avait laissé une cassette, une grande cassette, d’où l’or coulait comme d’une fontaine, d’où l’or coulait, et se répandait sur le lit autour de toi, tout autour de toi. Et l’or montait. Et tu montais avec l’or. Tu plongeais tes mains dans l’or, tes mains avides. Tu prenais l’or à poignées, à poignées furieuses. Tu faisais ruisseler l’or sur toi, en cascades fauves ! De l’or ! oui, c’est de l’or ! Ah ! le bain délicieux. C’est l’or lustral qui lave toutes les souillures. Encore, encore ! Et tu riais, tu riais, tu riais toujours ! Et l’or ruisselait, ruisselait, ruisselait toujours ! Et de même que tu n’avais pas vu mes larmes, tu n’as pas vu mon sang qui coulait tout rouge et tout fumant de ma poitrine, comme l’or coulait de la cassette. Et, mourant et tout pâle, je suis parti aussi, moi, je suis parti vers la grande rivière... Adieu, petite Jeanne ; il n’y a plus de petit Henri.

Piédanat

Je montais les Champs-Élysées, quand, à la hauteur de la rue de La Boétie, j'aperçus trottinant, ou plutôt roulant devant moi comme une boule, une vieille petite femme, toute ronde, et si grosse, et qui soufflait si fort, que les rares passants s'arrêtaient pour la regarder curieusement. Elle était vêtue d'une robe de toile, claire et flottante ; un chapeau de paille en forme de cône, chargé de rubans, couronnait une perruque rousse qui s'ébouriffait, aux tempes, en mèches tirebouchonnées et folâtres ; à son bras, pendait une sorte de panier à ouvrage, garni de ganses et de pompons rouges. Je la dépassai. La vieille petite femme tourna la tête, m'examina de coin, un peu étonnée.

– Mais je ne me trompe pas ? s'écria-t-elle en s'avançant et me tendant la main. Mais, c'est monsieur Henry ? En voilà une rencontre, par exemple ! Depuis si longtemps ! Ah ! ça me fait joliment du plaisir de vous voir.

Comme je ne répondais pas, cherchant dans mes souvenirs qui était cette vieille dame, elle me demanda presque timidement :

– Vous ne me reconnaissez pas ? dites ?... Mme Piédanat... de la rue Oudinot... Vous savez bien...

Et, après un silence, elle ajouta :

– Je suis rudement changée, n'est-ce pas ?

Mme Piédanat ! la femme du célèbre pianiste Piédanat ! Était-ce possible ! Mme Piédanat, si grosse, si commune, avec ce panier, avec cet air gras et louche de marchande à la toilette ! Je demeurais stupide. Pourtant, je balbutiai quelques excuses.

– Ça ne fait rien ; ça ne fait rien, mon cher monsieur Henry, dit-elle. Vous n'êtes pas le seul, allez, des amis d'autrefois à qui ça arrive de ne pas me reconnaître... Tout de même, vrai, je suis bien contente.

Je ne savais que lui dire : je m'informai de sa santé.

– Ça ne va pas mal, comme vous voyez, me répondit-elle. Pour sûr, on a ses petits ennuis, comme tout le monde. Enfin, qu'est-ce que vous voulez !... Vous avez bien sûr appris la mort de mon mari... les journaux en ont parlé, Dieu de Dieu ! Oui, il est mort, il y aura bientôt cinq ans... Ah ! je n'ai pas toujours été heureuse avec lui !

– Et Charles ? demandai-je.

– Charles ? mon fils !... mais je vous remercie... Tenez, justement... c'est bien le cas de le dire... quand on parle du loup...

Elle me montra une élégante victoria qui descendait les Champs-Élysées, au trot de deux alezans. Et je reconnus Charles Piédanat, assis à côté d'une femme à cheveux rouges, dont le costume extravagant et l'effronté chapeau disaient le classement social.

– Oh ! pour ce qui est de lui, le cher enfant, me dit la grosse dame, en suivant la voiture de ses yeux attendris, il a bien réussi, je vous assure, bien réussi.

– Il est donc marié ?

– Ma foi, non, mon cher monsieur Henry, mais c'est tout comme... Elle est jolie, la petite, hein ?... Je vous promets qu'ils s'en donnent, les amours ! Et puis, entre nous, c'est pas les écus qui manquent !

J'étais de plus en plus ahuri et par ce que je voyais et par ce que j'entendais. La vieille femme continua :

– J'habite avec eux dans la rue Jouffroy. C'est plus commode, comprenez-vous, maintenant que je suis seule... Mais je m'oublie à bavarder... Il faut pourtant que j'aille

porter sa petite commande à Marguerite Closvougeot, car voici l'heure du Bois et je pourrais la manquer.

Elle me tendit la main de nouveau.

– Ah çà ! voyons, quand venez-vous nous demander à dîner ? Vous savez, tous les soirs, à sept heures et demie... Charles sera joliment content de vous revoir.

Je rentrai chez moi, très mélancolique, l'esprit bouleversé par cette vision qui venait de surgir, inquiétante et tragique, des dessous les plus fangeux de la vie parisienne. Je me rappelai le temps déjà lointain où, toutes les semaines, nous allions, une bande de gais jeunes gens, dîner chez Mme Piédanat, l'accueil simple et charmant qui nous y attendait, et, une grande tristesse au cœur, je comparai l'intérieur aisé et décent d'autrefois avec l'intérieur d'aujourd'hui, où la demoiselle à cheveux rouge roulait dans la boue des destinées perverties la mère proxénète et le fils infâme.

L'hôtel de la rue Jouffroy ressemblait à tous les hôtels de cocotte. De la peluche, et puis encore de la peluche. Un parfum violent qui, dès en entrant, vous saisissait aux narines, semblait s'échapper de toutes les tentures, de toutes les portières, de tous les tapis. On eût pu, au nombre des meubles entassés dans les pièces et des bibelots entassés sur les meubles, compter le nombre des amants qui avaient passé là, amants d'une heure, d'une nuit, d'une année. L'article-Paris pêle-mêle avec les plus beaux objets du Japon ; des choses rares et d'un art exquis, à côté de choses bêtes et d'un goût stupéfiant ; tout le disparate, tout le décousu, tout le fugitif de ces existences hagardes se retrouvait jusque dans les détails les plus intimes de l'ameublement. Je ne sais rien de triste comme ces appartements qui recèlent tant de bêtise irréparable ; où chaque meuble vous conte un mensonge, une impudeur, une trahison ; où l'on voit sur telle vitrine l'agonie d'une

fortune, sur tel chiffonnier les traces encore chaudes d'une larme, sur tel lustre une goutte encore rouge de sang.

– Ah ! vous voilà enfin ! s'écria Mme Piédanat, en entrant. Vous nous restez à dîner, n'est-ce pas, cher monsieur Henry ? Que vous êtes donc gentil !

Je refusai l'invitation.

– Charles ne sera pas content, pas content du tout... Enfin, ça sera pour une autre fois, n'est-ce pas ?... Vous regardez le mobilier !... C'est beau, hein ? La petite a du goût !... Et puis elle reçoit beaucoup de cadeaux.

Après un silence :

– Ça doit bien vous étonner tout de même, franchement, de me voir ici ? dit-elle, subitement honteuse, et en jouant, d'un air embarrassé, avec les franges de son fauteuil. Mais qu'est-ce que vous voulez ! On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait dans la vie... Tenez, il faut que je vous dise...

Elle se tourna, se retourna sur son fauteuil et, la figure grave, la voix légèrement émue, elle parla ainsi :

– À la mort de mon mari, je me trouvai ruinée. Nous avions payé pas mal de dettes pour Charles, puis mon mari s'était lancé dans des opérations de théâtre où nos économies avaient sombré complètement. Vous comprenez, Piédanat, absorbé par son art et toujours sorti, ne s'occupait ni de Charles, ni de moi, ni de ses affaires, et tout le monde – car il était très naïf au fond – le trompait et le dupait. Vous jugez de ma situation. Mes affaires liquidées et mes meubles vendus, il ne me resta rien, rien, rien... pas ça. Comment vivre, une femme toute seule ? Impossible de compter sur Charles, qui avait essayé de tout : bourse, journalisme, administration, et n'avait réussi en rien... Ah ! j'en ai connu de la misère, je vous assure...

Pendant qu'elle parlait, j'examinais la triste vieille femme, sa face énorme, toute blanche et molle, et son triple menton

qui s’arrondissait sur une poitrine pareille à l’arrière d’un brick. Sa main surtout attirait mon attention, une main courte et grasse, creusée de fossettes profondes, dont les doigts semblaient de caoutchouc, une patte répugnante de bête visqueuse qui paraissait faite exprès pour tripoter de sales choses. Elle avait, la Piédanat, malgré son émotion du moment, un tel air de vice inconscient et de honte acceptée que le dégoût me montait en nausées invincibles, du cœur aux lèvres. Elle continua :

– Vous vous rappelez, mon cher monsieur Henry, que j’étais assez adroite de mes mains, et vous avez vu bien des fois de mes petits travaux de tapisserie, de broderie, dont j’avais orné notre appartement de la rue Oudinot ! Je résolus de mettre ce talent à profit. Grâce à des recommandations charitables, je plaçai bientôt, un peu partout, mes ouvrages. Ma clientèle s’étendit... Ah ! dame ! qu’est-ce que vous voulez, quand le besoin commande, il ne faut pas être trop difficile sur le choix des clients... J’eus surtout beaucoup de succès parmi ces demoiselles qui, je dois le dire, payaient bien et sans jamais marchander. Dans les premiers temps, ça me rendait toute honteuse d’aller chez elles... Mais on se fait à cela, comme au reste, allez ! D’ailleurs ces demoiselles étaient très aimables. Tante Piédanat par-ci, tante Piédanat par-là ; elles m’appelaient toutes : tante Piédanat. On m’invitait souvent à déjeuner, et souvent nous passions nos après-midi à siroter des verres de chartreuse, les coudes sur la table, ou bien à faire de longues parties de bésigue et des réussites. Elles me contaient aussi leurs petites histoires, leurs ennuis. J’ai pu leur rendre bien des services secrets qui m’étaient grassement payés en argent et de toutes les manières, car il ne se passait pas de semaine que je n’emportasse quelque chose de chez ces dames : une robe, des chemises, un chapeau, enfin de quoi me vêtir, me linger, et très chiquement, je vous promets...

Est-ce que je rêvais ? L'étonnement me fermait la bouche, me clouait sur mon siège. Il me semblait que j'étais le jouet d'une hallucination. Tante Piédanat, Charles, la femme aux cheveux rouges, la victoria, et toute cette peluche, et tous ces bibelots, et tous ces parfums, et de pianiste, et nos dîners d'autrefois, tout cela dansait dans ma pauvre cervelle une sarabande effrénée. La vieille reprit :

– C'est sur ces entrefaites que Charles fit connaissance de la petite. Il est si beau, mon Charles ! La petite en devint folle. Si vous saviez comme elle est gentille et bonne pour lui ! On ne peut pas le savoir, non, on ne le peut pas. Elle exigea qu'il vînt habiter avec elle : il n'y avait rien de trop joli, rien de trop cher pour mon Charles... Je voudrais vous montrer son cabinet de toilette, seulement ; tout en argent, à son chiffre, et des jeux de brosses en écaille ! Et tout, quoi ! C'est épatant ! Je suis venue aussi, vous comprenez, habiter avec mes enfants. La petite le désirait beaucoup, parce qu'elle manque d'ordre, voyez-vous. Elle n'était pas fâchée d'avoir auprès d'elle une femme sérieuse, pour tenir la maison et pour un tas de choses... Dame, vous pensez bien, dans sa position, il y en a des trucs et des trucs...

Tante Piédanat respira longuement, se moucha, hocha la tête.

– Pourtant, dit-elle, tout n'est pas rose, et je passe souvent par de rudes moments. Ainsi, hier soir, cher monsieur Henry, vous allez juger vous-même, vers le milieu de la nuit, voilà que j'entends des cris, des cris... C'était la petite qui criait : « Au secours ! à l'assassin ! » Ils ont bien souvent des disputes ensemble, mais jamais comme ça, jamais !... Je me lève toute frissonnante et je vais écouter à la porte de leur chambre... C'était terrible, cher monsieur Henry, terrible, c'était comme le bruit d'une lutte enragée : « Misérable ! » que disait Charles. « Au secours ! » que répondait la petite... Et des soufflets qui claquaient, et des choses qui tombaient, et comme un râle de femme qu'on étrangle !... Mon Dieu !

est-ce qu'ils allaient se tuer, maintenant ! Je restais là, mourant de peur, collant mon oreille contre le trou de la serrure, pour mieux entendre. Mais bientôt le bruit s'apaisa : « Tu m'aimes, dis que tu m'aimes ! » clamait la petite : « Oui, oui ! » répondait Charles d'une voix sourde. « Ah ! s... ! » – « Ah ! canaille ! » Et alors ce furent des baisers, des baisers haletants, sauvages, acharnés, des baisers qui retentissaient comme des coups. Pendant plus de vingt minutes, je suis demeurée là, immobile, écoutant... Ah ! cher monsieur Henry !

Il y eut un silence.

Oppressée, les regards perdus dans un rêve ignoble, elle murmura d'une voix presque pâmée :

– Je n'ai jamais eu ça, moi !... Jamais !

Pauvre Tom !

C’était un très vieux chien que mon pauvre Tom, un vieux chien maigre, sale, dévoré par le rouge, rongé par des plaies dartreuses, un chien horrible et puant, dont les oreilles et les pattes saignaient toujours, dont le poil jaune, rude, sans un luisant, sans un reflet, ainsi que le poil d’une bête morte, tombait par plaques tonsurantes, découvrant chaque jour davantage une carcasse anguleuse de chien-fantôme. De tout son corps délabré, seul ses yeux étaient demeurés intacts et beaux, presque jeunes, des yeux de vierge poitrinaire qui me faisaient pleurer. Je l’aimais. Oh ! oui, je l’aimais, comme je n’ai jamais aimé un être vivant ; et ma tendresse pour lui s’accrut encore de ses souffrances et de son misérable état. Pour le guérir, que n’avais-je pas tenté ? Tous les vétérinaires, je les consultai ; j’avais épuisé toutes les drogues, inventé tous les genres de remèdes... Hélas ! en vain !... Un jour même, je me dis que ce qui était bon aux hommes pouvait être bon aux chiens et, bien que je ne fusse pas riche, je conduisis mon Tom aux eaux de Barèges, où je restai toute une saison à le baigner. Le résultat fut déplorable : Tom faillit mourir, et, moi, je passai pour fou.

Fou, il fallait que je le fusse réellement devenu car, deux mois après ce voyage, je me mariai. Comment ? pourquoi ? En vérité, je n’en sais rien. J’ai beau réfléchir, j’ai beau m’interroger sur cet acte imprévu et stupide de ma vie, je n’y trouve pas d’autres raisons, en effet, que la folie.

Était-ce jalousie instinctive ou répulsion naturelle ? Toujours est-il que, dès le premier jour de notre installation, ma femme, en voyant Tom, poussa un cri d’horreur.

– Oh ! la sale bête... Oh ! l’affreux animal !... Oh ! comme il empeste !... Oh !...

En ce moment Clara avait à la main une petite badine de jonc mince et flexible. Avant qu’il m’eût été possible de lui arrêter le bras, elle en fouetta d’un coup sec l’échine osseuse de Tom qui se leva et doucement se plaignit.

– Ce n’est pas à vous, je pense, cette abomination ? me dit-elle, en me regardant d’un air sévère.

– Pardon ! fis-je, pardon ! Ce chien est à moi ; voilà quatorze ans qu’il est à moi, ce chien ; quatorze ans !... Il s’appelle Tom... et il est très malade... Il ne vous plaît pas ?... Vous ne l’avez donc pas considéré ?... Tom, venez ici, mon bon, mon cher petit Tom, venez, ajoutai-je en m’adressant au pauvre animal qui se retourna, fixa sur moi ses yeux navrés et, rampant, la queue basse, vint se rouler en boule à mes pieds.

Je le caressai sur la tête, sur le dos, à la place même où il avait été battu ; je lui prodiguai les mots les plus tendres et, souriant, je m’avançai vers Clara, à qui je voulus prendre les mains. Elle se recula, comme effrayée.

– Ne m’approchez pas, cria-t-elle, ne me touchez pas... Comment ! après avoir caressé ce chien, vous oseriez !... Ne me touchez pas... Oh !

Tom, maintenant, léchait ses plaies à vif. Quand il eut fini de les lécher, il se gratta longuement, avec rage. Du sang tigrait de rouge sa peau glabre et grumeleuse.

Ma femme se laissa tomber dans un fauteuil, toute pâle. Je crus qu’elle s’évanouissait.

– Chassez-le, disait-elle d’une voix faible... Oh ! chassez-le... Je ne veux pas qu’il entre ici, jamais. Chassez ce monstre... Oh ! quelle folie !... Oh !

– Chasser Tom ! répondis-je... Mais c’est impossible... C’est un vieux parent. Pendant quatorze ans il m’a aimé, secouru,

consolé... Il est couvert de plaies et il souffre... Que voulez-vous qu'il devienne sans moi ?

Clara cria, pleura, sanglota, menaça, supplia. Sans cesse elle répétait, douce ou colère :

– Chassez-le !... Oh ! chassez-le !...

Je dus reléguer le pauvre Tom dans la cour, au fond d'une barrique, que je garnis du mieux que je pus d'un épais lit de paille fraîche.

Quoique je sois un être simple, ma destinée a toujours eu quelque chose d'étrange et de compliqué ; et jamais je n'ai vécu comme les autres hommes. Durant quatre mois, après la scène que je viens de vous conter, je restai, solitaire, dans notre petite maison, entre ma femme qui n'était pas ma femme, et mon chien qui n'était plus mon chien. Oui, j'avais une femme et je n'avais pas de femme ; j'avais un chien et je n'avais plus de chien. Ma femme était la négation de mon chien, et mon chien était la négation de ma femme. De ces deux cruelles, torturantes négations, jamais je ne pus tirer l'affirmation de ma femme ou de mon chien. Pour avoir une femme, il eût fallu supprimer mon chien ; pour avoir un chien, il eût fallu supprimer ma femme. Moralement, socialement, le pouvais-je ? Qui donc osera le dire ? Pourtant, je n'aimais pas ma femme et j'aimais mon chien.

La triste et bizarre existence que la mienne ! et combien illogique ! Chaque fois que je m'approchais de Clara, elle me repoussait vivement et, faisant battre ses délicates narines dans un léger reniflement, elle disait :

– Quelle horreur !... Oh ! comme vous sentez le chien !... Ne me touchez pas...

Puis elle s'enfuyait. Depuis quatre mois que nous étions mariés, il ne m'avait pas été permis une fois, une seule fois, de l'embrasser, d'effleurer seulement de ma bouche les mèches blondes de ses cheveux ni l'extrémité de ses doigts.

Le soir, la porte de sa chambre, inflexiblement verrouillée, ne s'ouvrait jamais, jamais...

– Clara, implorais-je timidement, voyons... Clara... Je l'entendais qui marchait sur le tapis, j'entendais les froufrous des jupons croulants, l'eau qui clapotait dans la cuvette de cristal, j'entendais le lit qui craquait.

– Clara ! voyons... Clara... !

– Non, non... vous sentez le chien. Comment cela était-il possible que je sentisse le chien ?... Je me baignais dans tous les parfums, j'avais vidé sur ma peau, sur mes cheveux, sur mes vêtements, plus de vingt flacons précieux afin de chasser de moi cette persistante et chimérique odeur de chien. Et puis, mon pauvre Tom, je ne le voyais ni ne le frôlais plus... Mon pauvre Tom !... Il était tout le jour affalé au fond de sa barrique, bien triste sans doute, et dépérissant, et me maudissant peut-être ! Souvent, pour l'apercevoir, je demeurais des heures entières appuyé contre la croisée fermée de mon cabinet. Mais il ne sortait pas. Quelques brins de paille, qui dépassaient le bord du tonneau, remuaient parfois, et des mouches vertes, bleues, jaunes, des myriades de mouches bourdonnaient à l'entour, comme à l'entour d'un cadavre. Lui qui ne m'avait jamais quitté, lui qui n'avait jamais dormi dehors, dans l'air frais des nuits, que devait-il penser de moi aujourd'hui, de moi qui, tout d'un coup, interrompais son rêve tranquille de vieux chien ?

Un matin, nous finissions de déjeuner, ma femme et moi. Clara, les coudes sur la table, la tête appuyée sur ses mains jointes en un mouvement câlin, me regardait. Elle avait dans les yeux une flamme nouvelle, sur ses lèvres, un peu écartées et plus rouges, je ne sais quel frémissement éperdu qui me troubla. Et toute rose et languissante, et d'une voix presque éteinte, elle murmura :

– Tuez-le... tuez le chien.

Je me rapprochai d'elle, envahi tout entier par le désir de cette tête, de ces yeux, de ces lèvres, de la volupté de ce corps qui, pour la première fois, semblait s'animer d'une vie d'amour. Je tentai de saisir la taille de ma femme, de la serrer à pleines mains, de l'attirer contre moi, brutalement... mais elle me repoussa encore, et d'un ton bas, léger comme un souffle :

– Non !... soupira-t-elle... Non... tuez-le... Oh ! je vous en prie.

– Mais comment voulez-vous que je le tue ?... balbutiai-je. C'est épouvantable ce que vous me demandez là... c'est impossible... On ne tue pas les vieillards parce qu'ils sont trop vieux, les pauvres parce qu'ils meurent de faim, les malades parce qu'ils souffrent, les bossus parce qu'ils ont une bosse !

Sans répondre, elle dégrafa son corsage, et un coin de sa chair nue apparut, radieuse, grisante ; elle retira de ses cheveux un peigne d'écaille qui les fixait en torsades au haut de la tête, et sa chevelure rampa sur ses épaules, se tordit, pareille à un gros serpent d'or, s'enfla, se divisa, s'éparpilla et la couvrit toute de mille rayons de feu. Et, renversée en arrière, cambrant sa gorge, les yeux mi-clos, la lèvre pâmée, les bras pendants, elle murmura encore d'une voix de divine prostituée :

– Oh ! tuez-le donc !

Résolument, je me levai et partis.

Depuis quatre heures nous marchions dans la campagne, Tom et moi. Vingt fois je m'étais dit :

– Non, pas encore !... Allons jusqu'à ce pommier... là-bas... Ce sera là !...

Arrivés au pommier, je continuais ma route.

– Plus loin, plus loin encore... Atteignons ce champ d'avoine...

Tom trottinait derrière moi. Parfois, se rappelant nos promenades passées, il essayait de brousser dans les luzernes hautes, ou bien, le nez au ras du sol, il quêtait. Du champ d'avoine, un vol de perdreaux se leva dans un grand bruit d'ailes et disparut par delà une haie. Tom le suivit d'un regard brillant.

– Plus loin, plus loin... encore plus loin !... Jusqu'au petit ruisseau !...

Nous traversâmes le petit ruisseau. Tom s'y baigna le ventre et lapa l'eau avidement. Et nous dépassions les pommiers, les champs d'avoine, les ruisseaux.

– Encore plus loin !

Le soleil baissait, s'inclinant vers l'horizon ; déjà les oiseaux cherchaient les nocturnes couverts.

– Toujours plus loin !

Un moment, j'eus l'idée de m'enfuir avec Tom. Oui, nous aurions vécu, tous les deux, dans une vieille masure, et nous aurions contemplé le soleil, les vastes plaines, et les horizons qui bleuissent sur le ciel pâle, et les belles nuits silencieuses, hantées de la lune... Quand Tom serait mort, je l'aurais enterré, sous la mousse, au pied d'un chêne...

Nous étions arrivés au bord d'un étang dans lequel le soleil trempait son globe de feu. Je m'assis sur l'herbe, et Tom se coucha près de moi, haletant. Au loin, dans les roseaux, le butor meugla.

– Écoute-moi, mon bon Tom... Il le faut, tu entends bien... Et pourtant je t'aime... je t'aime plus que tout au monde... Surtout, ne crie pas, ne dis rien. Ne me reproche rien... Viens là, plus près, que je te caresse encore, pauvre bête !

Tom jappa, remua la queue, et, se levant péniblement sur ses pattes saignantes, il vint poser sa tête contre mon genou.

– Je ne te ferai pas souffrir, mon petit Tom... Je te viserai bien, là, entre les yeux... Tu ne sentiras aucune douleur... Tu t’affaisseras, et puis tu t’endormiras... Mais ne me regarde pas ainsi... Tu me fais trop de peine... Ce n’est pas moi, tu le sais... C’est elle, et elle est si belle !

Il se frottait à moi, le malheureux animal ; sa queue remuait plus fort, et sa langue cherchait ma main pour la lécher. Je détournai la tête... À quelques pas, dans l’herbe, les canons de mon fusil luisaient.

... Clara dansait, battait des mains.

– Raconte, me dit-elle, raconte comment tu l’as tué.

Et comme je restais silencieux, elle supplia :

– Je t’en prie, raconte...

M’enlaçant de ses bras, très fort, elle se haussait sur la pointe des pieds pour me tendre ses lèvres.

– Allons, mon chéri... Dites tout à votre petite femme...

– C’est horrible ! Non !... Laissez-moi... c’est horrible !

– Oh ! vite ! vite !

– Eh bien... il était à trois pas de moi, sur son derrière, et il me regardait... Je le visais, là, sur le front, entre les deux yeux... Mais je les voyais, ces yeux, ces beaux yeux doux, confiants et qui m’aimaient... et l’arme trembla dans ma main. Tom ! mon vieux chien, pardonne-moi ! Il ne se doutait de rien et jappait gaiement... Dix fois je rabattis mon fusil... Enfin, comment cela s’est-il fait ?... J’avais fermé les yeux... Pan !... Et j’entendis un hurlement, un hurlement qui traversa l’étang, alla réveiller les échos du bois, là-bas, emplit la terre, le ciel, toute la nature... Pan !... j’avais tiré une seconde cartouche, sans savoir... Je ne voyais rien... Et tout d’un coup, je sentis à mes pieds comme un chatouillement... C’était Tom, sanglant, qui s’était traîné

jusqu’à moi et qui me léchait... Alors, je devins fou... « Tom, laisse-moi, je t’en prie ; Tom, ne crie pas, je t’en conjure ». Et je reculai ma jambe, sur laquelle je sentais s’appuyer la tête agonisante de mon chien. « Mords-moi, déchire-moi, Tom !... mais ne me lèche pas ainsi, et puis tais-toi, oh ! tais-toi... Tu me fais peur. » Mes cheveux se hérissaient, mes dents claquaient, un oiseau passa qui me frôla de son aile... Tom hurlait toujours, et toujours me léchait... « Ah ! mon Tom, mon pauvre Tom, je t’aime ! » Et en répétant sans cesse ces mots : « Mon Tom, je t’aime ! », je lui frappais la tête de mon talon, furieusement... La terre était molle, et la tête s’enfonçait dans la terre... Il ne criait plus... Seulement son corps remua, ses pattes se dressèrent en l’air... Il était enterré jusqu’à la poitrine, dans la boue humide et gluante, et il gigotait...

Clara joyeuse et charmée, m’interrompit et, frappant dans ses mains :

– Il gigotait !... il gigotait !... s’écria-t-elle... il gigotait !... Oh ! cher amour, viens vite que je t’embrasse !

Histoire de chasse

C’est bien cela... L’allée, où je suis posté, fait un angle brusque, elle continue et, de nouveau, revient dans une direction parallèle, longeant le taillis, très fourré et très profond à cet endroit... soixante mètres, à peu près, me séparent de lui... Soixante mètres, pas plus. Je n’ai qu’à m’enfoncer dans le taillis doucement, écartant les branches avec précaution. Du reste, le vent s’est levé, et le bruit des feuilles agitées, des gaulis qui se froissent, couvre le bruit de mes pas... Et la mousse est épaisse... Je l’aperçois qui va et vient, dans l’allée, son fusil sur l’épaule... Vraiment, il est beau garçon... d’une beauté bête, cependant. Son costume est irréprochable, sa tournure élégante, ses mouvements sveltes... Il est jeune et fort... il peut lui plaire. Pourtant ?... Sans doute, il pense à elle, il se dit : « Dans huit jours, Louise sera ma femme, je la posséderai. » Son air de bonheur m’irrite, me fait mal. Je le hais. Tout à l’heure, un chevreuil, près de lui, a bondi : il ne l’a pas vu... Et pourquoi l’aurait-il vu ?... Son regard n’est point dans la forêt... il est au château, où Louise est restée... Et toujours il va et vient, et il se répète toujours : « Dans huit jours ! » Peut-être bien, peut-être pas !

Dans huit jours ! qui sait au fond de quelle terre tu pourriras !... Deux fois déjà je t’ai ajusté ; une fois j’ai laissé retomber mon arme. Et je suis revenu à mon poste... Si je me décide, j’ai choisi l’endroit où je le tuerai... là... au-dessus de l’oreille... Dans huit jours !... Imbécile !... Entends ce ramier qui roucoule, éperdu, sur les branches hautes de la sapaie... Il roucoule, comme toi... et demain, le putois lui aura sucé le sang... Mais vais-je le tuer ?... Je n’en sais rien encore... Les

rabatteurs, là-bas, n'ont point encore broussé dans le taillis... J'ai le temps... asseyons-nous.

Est-ce drôle, la vie, tout de même ?... Qui croirait jamais cela ?... Moi, un bossu !... Moi, un pauvre être répugnant, hideux, objet de ridicule pour les uns, de dégoût pour les autres, moi, l'amant d'une belle jeune fille !... Moi, à qui, si je n'étais riche, on donnerait des coups de pied et des coups de bâton !... Moi, qu'on jetterait peut-être, fils de pauvre, au fond d'une marnière, ou bien, au fond de l'étang, avec une pierre au cou... Moi, que les bêtes elles-mêmes regardent avec étonnement ; moi, l'amant de Louise !... De Louise que cet homme épousera dans huit jours !... Ce que la nature a créé de plus parfait, avec ce qu'elle vomit de plus monstrueux !... Imaginez l'étreinte d'un ange et d'un bouc... Une vierge souillée par un chien... Ça a l'air d'un cauchemar !... Parfois je me demande si cela est vrai, si je n'ai point rêvé, si je vis !... Mais non, je ne rêve pas, et je vis... Ha ! ha ! ha !... oui, je vis !... Un jour, dans le parc, elle m'attira sous un arbre, et m'apprit des jeux impurs... elle, je vous le jure !... Je ne savais rien, je ne soupçonnais rien... c'est elle qui me viola... Elle avait dix ans, moi j'en avais douze... Nos parents nous laissaient nous enfermer dans sa chambre, ou bien nous perdre dans les bois. Que redouter d'un petit enfant bossu ?... J'étais, par ma bosse, par mes jambes cagneuses, par toute la hideur de mon corps, j'étais la négation vivante du péché. Soupçonne-t-on la chauve-souris d'en vouloir à l'hirondelle, le crapaud à la colombe, la larve qui rampe et se tapit sous la pierre au papillon qui vole, ivre de clarté ?... Et nous grandîmes ainsi, nous aimant. Et à mesure que nous grandissions, grandissaient aussi les besoins de nos corps. La passion se faisait plus exigeante, plus farouche... Elle ne se contenta plus de la chambre, où nous n'étions pas assez libres, des bois qui étaient trop vastes... Elle voulait un lieu discret et loin de tout, où elle pût crier, hurler, mordre à l'aise.

Il y a dans le bois, une maison de garde abandonnée. Les ronces ont poussé tout autour, et les sapins et les châtaigniers, épais, feuillus, pressés l'un contre l'autre, lui font un rideau circulaire, impénétrable aux regards curieux. Un chemin qui, autrefois, y aboutissait, est depuis longtemps comblé et remplacé par un plant de jeunes arbres déjà forts. C'est là !... J'allai cueillir des fougères sèches et de bruyère, et de la mousse, dont je fis un épais matelas, que j'étendis sur la terre dure et battue de la maison. Je dérobai chez moi des couvertures de laine douce, des vieilles robes, des housses de fauteuil, et je les disposai avec soin sur la fougère, et sur la bruyère, et sur la mousse... C'est là que, pendant quatre ans, tous les jours, nous sommes venus.

– Où donc est Louise ? disait son père.

– Où donc est Claude ? disait ma mère.

Et son père et ma mère se répondaient :

– Ils s'amusent dans le bois, ils prennent de la force et de la santé...

Qu'auraient-ils pu imaginer, les pauvres gens ?... Souvent, la nuit, je me levais... traversais pieds nus les longs corridors ; au dehors, les molosses qui gardaient les abords du château, n'aboyaient pas, me connaissant. Je courais, je courais, par les clairs de lune, je voyais mon ombre, l'ombre de ma bosse s'étaler sur les clairières, extravagante, se casser aux arbres, danser dans les allées, repoussante et comique... Les orfraies miaulaient en me regardant passer... Elles avaient l'air de me demander :

– Où donc vas-tu, vilain bossu ?

– Je vais à l'amour.

– Avec cette bosse, bosse !...

Et elles éclataient de rire.

J'arrivais haletant, inondé de sueur... Et pendant des heures et des heures, je me roulais sur le matelas de bruyère

et de mousse, poussant des cris sauvages... Une nuit, je trouvai Louise... Elle avait eu la même pensée que moi.

Et voilà qu'aujourd'hui elle se marie ?... Un homme, cet homme qui est là, dans l'allée, et qui va et vient, rêveur, son fusil sur l'épaule, va me l'emporter... C'est le fiancé de Louise, cet homme abominable ; dans huit jours, ce sera le mari... Et moi ?... que vais-je devenir, moi ?... A-t-on pensé à moi, dans tout cela ?... Croit-on que je retrouverai une Louise, jamais ? Mais les femmes à qui je m'adresserai me riront au nez ou se détourneront avec horreur !... Un bossu qui veut de l'amour !... Et que m'importent les autres femmes ?... C'est Louise que je veux !... Elle est à moi !... Une longue chaîne d'infamie nous rive l'un à l'autre !... Je vais aller trouver cet homme, tout à l'heure, et je lui dirai :

– Cette jeune fille si belle que tu veux épouser, eh bien, elle est à moi... Tu sentiras sur ses lèvres l'odeur puante de mes baisers ; partout, sur son corps, tu verras l'empreinte de ma bosse... Va-t-en, et laisse-la moi !... D'ailleurs, tu n'auras jamais les baisers que j'ai eus...

Mais il éclatera de rire :

– Tu es fou, bossu !... Ah ! le drôle de bossu !... Ah ! ah ! ah !...

Je lui dirai encore :

– Demande à tous ces arbres, demande aux oiseaux qui nichent dans ces arbres, demande aux biches, aux blaireaux, aux belettes, demande à tous les brins de ces mousses, à toutes les fleurs de ces bruyères. Va jusqu'à la maison du garde, puisque tu ne veux me croire, et regarde, la place est chaude encore, où nos deux corps se sont emmêlés.

– Es-tu fou, bossu !... Et va-t-en, car tu m'irrites.

Il faut donc que je le tue... Jamais je n'aurais pu croire qu'elle se mariât, qu'un autre un jour viendrait me la

prendre... Si je l'attirais, elle, encore une fois, dans la maison ?... Et si j'y mettais le feu ?... Car je vais tuer cet homme, n'est-ce pas, tout à l'heure ?... Après lui, il en viendra un autre, après cet autre, un autre encore !... Je les tuerai tous... Et ils viendront toujours, comme les alouettes qu'un coup de fusil met en fuite, et que la folie pousse à revenir voleter au-dessus de celle qui, blessée, bat de l'aile, entre les chaumes des sillons... Oui, mais c'est l'avenir, cela !... c'est le lointain... Commençons par tuer cet homme... Nous verrons bien plus tard... Qu'ai-je à redouter ?... Rien, absolument rien... Cela se passe tous les jours... On croit tirer un faisan, et c'est un homme que l'on tue !... Un accident, voilà tout... Ah !... j'entends les rabatteurs... Ils approchent... Enfonçons-nous dans le taillis... Je le vois... Il s'est arrêté... Ah ! comme je le vois !... Je vois la place, au-dessus de l'oreille... « Dans huit jours !» as-tu dit ?... Un faisan passe... Cot-cot-cot-cot ! ! !... Pan...

Ah ! je pourrai retourner, avec elle, dans la maison du garde...

La belle sabotière

I

– Qué qu'tu y as dit à ma mè ? interrogea Goudet, qui, se levant, repoussa du pied un gros tas de peaux de lapins, qu'il était en train de compter et de ficeler par paquets.

La Goulette, très vite, débita :

– J'y ai dit qu'elle était une vieille voleuse, une vieille saleté... Qué pouvait ben coucher avé l'gas Roubieux, si c'était son plaisir, et pis avé d'autres, itou... mais qu' j'en avions assez d'trimer du matin au soir, pour voir s'engraisser, sous not' nez, un salopiau, un feignant, un cochon qui la gruge, qui nous vole... que si elle continuait, j' lui ferions son affaire, nà !

À bout de souffle, ayant longtemps couru, elle s'affaissa sur une chaise, essuya, haletante, avec le coin de son tablier, son front où la sueur ruisselait, et, les mains à plat sur ses cuisses, les coudes écartés, la voix tremblante de colère, elle vociféra :

– Ah ! la carne ! ah ! la sale carne !

Ses petits yeux noirs, aux paupières bridées, s'emplissaient d'une lueur farouche ; une expression de férocité bestiale crispait ses lèvres dont les coins s'amincirent, s'allongèrent, lui coupant la figure comme d'un hideux coup de sabre.

Goudet demanda :

– Et qué qu'elle a dit, ma mè ?

– Elle a dit què se foutait d'mé, d'té, d'tout le monde... qu'elle avait gagné son bien toute seule... qu'il était à elle toute seule... qu'elle en ferait ce qu'elle voudrait... Et pis qué vendrait son pré, sa maison, ses frusques, le tremblement, plutôt que d't'laisser une centime, t'entends bien, une centime !

– C'est-y tout ?

– Non, c'est point tout... Dans la rue, cont'e l'boucher, j'ai rencontré la femme à Sorieul... Sais-tu ben ce qué m'a dit ? « Paraît, qué m'a dit, que la belle sabotière, au jor d'aujord'hui, met tous ses billets au nom de Roubieux, pour vous faire du tort, après sa mort ! »... Enfin, elle n'sait pus quoi inventer, c'te garce-là !

La physionomie de Goudet se rassombrit... Deux fois, il fit le tour de la pièce en jurant et se grattant la nuque. Puis, se plantant droit devant sa femme, les poings sur la hanche, la bouche mauvaise, il dit :

– Quoi qu'j'allons faire ?

La Goudette regarda son mari bien en face. Un désir de meurtre luisait entre ses paupières, gonflait ses narines, abominablement.

– Ah ! malheur ! gémit-elle... Si t'étais un homme !...

– J'suis un homme ! affirma Goudet.

Elle haussa les épaules.

– Un homme !... Ah oui !... Un homme bon pour gueuler, mais v'là tout !

– J'te dis que j'suis un homme, nom de Dieu ! répéta Goudet, qui serra les poings et frappa le sol du pied, avec colère.

Alors, d'une voix sourde, précipitée :

– Eh ben, si t'es un homme, montre-le, une bonne fois... Crèves-y la piau, mâtin, tords-y les tripes, piles-y sur la

tête !...

Ses doigts remuaient, se tordaient, pareils à des griffes de bête féroce ; de sa bouche, des crocs sortaient, jaunes et pointus, impatients de déchirer des proies vivantes ; ses prunelles roulaient dans du sang, hagardes.

Goudet se recula, un peu effrayé. Il balbutia :

– J'peux point faire ça... c'est ma mè...

– Nà ! Qu'est-ce que je disais !... C'est-y une raison, bougre de grand lâche ?... Une femme qui nous laisse dans la misère, qui nous vole, attendiment qu'elle empifre, avec notre argent, un tas de Roubieux, un tas de goinfres... Ta mè, ça ?... Ah ! bon sens de bon sens !... Tu n'seras jamais qu'une chiffe, tiens !

– C'est bon, c'est bon ! dit Goudet.

Il passa sa blouse et se dirigea vers la porte.

– Où qu'tu vas ? demanda sa femme.

– J'vas où j'vas.

De la Golardière, petit hameau où ils habitaient, à Bretoncelles(1) où demeurait la mère Goudet, la distance est de deux kilomètres à peine. Goudet avançait rapidement. En un quart d'heure il fut sur la place. C'était jour de marché. Il se mêla aux groupes des paysans, causa avec celui-ci, arrêta celui-là, donna son avis sur la qualité du blé, dont les sacs, appuyés l'un contre l'autre, s'alignaient, sur un quadruple rang de dalles en pierre grise, s'enquit de la valeur des colzas.

– Ça va-t-il les affaires, maît' Aveline ? demanda-t-il à un gros homme qui plongeait ses mains dans les sacs, en retirait des poignées de grains qu'il soupesait, flairait et rejetait ensuite, en hochant la tête d'un air mécontent.

– Point fô, mon gas, point fô, répondit maît' Aveline... Et té ?

– Vous êtes ben honnête, maît' Aveline... Je suis quasiment triste, rapport à ma mè.

– Quoi qu'y a cor, mon gas ?

– Y a... y a qu' Roubieux s'conduit ben mal avec elle, maît' Aveline, ben mal... Paraît qu'ils ont des mots ensemble... ça fait une vie là-dedans, une vie des cinq cent mille diables ! Avant-z'hier, il l'a battue, qu'la maison en tremblait... Et puis il menace de la crever... Ça finira mal, c't'histoire-là, j'ai idée qu'ça finira ben, ben mal.

– Ça s'peut, mon gas, ça s'peut... Il n'est point c'mode, l'paroissien... Qué qu'tu veux ? C'est pas ta faute, après tout, s'il arrive un malheur !... N' t' fais point de bile pour ça !... Quand on est honnête, on est honnête, je connais qu'ça !... Et pis, t'auras les écus.

– Ben sûr !... C'est tout d'même tracassant, maît' Aveline... J'en dormons pus...

Il poussa un long soupir.

La cloche, annonçant la fin du marché, sonna... Des groupes se dispersèrent.

– Allons prendre un litre ! dit maît' Aveline.

– À vot' service, remercia Goudet.

Et, tous les deux, lentement et se dandinant, ils entrèrent au café Bodin.

II

Bien que, depuis longtemps, elle eût perdu son mari, qui était sabotier à Bretoncelles, et qu'elle comptât plus de cinquante ans, on continuait dans le pays d'appeler la mère Goudet la belle sabotière. C'était une femme grasse,

avenante et propre, rouge de visage, hardie avec les hommes, dont les yeux très noirs restaient vifs et inquiétants. Malgré son âge, elle conservait encore, dans sa mise soignée, dans ses allures provocantes, des prétentions à la jeunesse et à la beauté. On la voyait toujours riant et plaisantant, toujours en veine de propos lestes et de gaillardes aventures. Vraiment, lorsque, le dimanche, coiffée de son bonnet à fleurs et à dentelles, parée de sa robe de soie noire, les épaules drapées joliment dans un menu châle à effilés rouges et bleus, elle traversait la place, la cour Barat, la rue de l'Église, pour se rendre à la grand'messe, on pouvait dire qu'elle n'avait point volé son surnom de belle sabotière. C'était même peut-être la seule chose dont on pût dire qu'elle ne l'eût pas volée.

Dès qu'elle fut veuve, elle monta, avec l'argent gagné pendant le mariage, un cabaret qui, grâce à ses yeux, à sa belle mine polissonne, et surtout à sa peu farouche et si complaisante vertu, fut très promptement achalandé. Roubieux, un charpentier paresseux et sombre, qui passait du vivant de Goudet pour être l'amant de la belle sabotière, vint s'installer dans le cabaret, habiter avec la veuve, au vu et au su de tout le monde. Roubieux était un homme très grand, très fort, bâti en hercule. On le redoutait beaucoup, non qu'il eût commis d'une façon certaine aucune action violente, mais rien qu'à considérer sa physionomie farouche, ses yeux fuyants et faux, son dos obstiné d'assassin, on le sentait capable de choses terribles. Cependant, en apparence, il ne faisait rien que de vivre grassement aux dépens de la veuve, ne gênant personne, sachant détourner la tête quand des mains impatientes s'égaraient sous les jupons de sa maîtresse, et s'en aller au moment précis, trouvant chaque fois, avec à propos, une raison déguisée et plausible. Mais ce calme sombre, cette complicité silencieuse ne laissaient pas que de troubler les galants, qui craignaient un réveil de colère et de jalousie. Et les larges

épaules du charpentier, ses poings énormes, plus lourds que des marteaux de fonte, son cou puissant, les muscles tendus et souples de ses bras, faits pour les meurtrières étreintes, leur causaient un perpétuel effroi.

Roubieux était très utile à la veuve, et l'intérêt l'unissait à elle autant que l'amour, car ils s'aimaient, en dépit des tromperies, des saletés quotidiennes dont il ne se plaignait jamais, sachant bien que le plaisir n'y comptait pour rien – où la belle sabotière eût-elle trouvé un mâle dont les reins fussent plus robustes ? – et que le *profit* seul y était en jeu. La belle sabotière prêtait de l'argent à la petite semaine, aux cultivateurs gênés, aux ouvriers en chômage, et c'était Roubieux qui faisait le rabat des victimes, les amenait au cabaret où sur les tables gluantes de liqueurs, dans l'étourdissement de l'ivresse, des ruines s'étaient accomplies. On racontait même – tant les imaginations vont vite en ces coins perdus de province ! – des choses sinistres, des scènes abominables d'ivrognerie et de luxure qui s'étaient terminées par des vols imprudents, des billets signés sans remise d'argent, des dépouillements audacieux, sous le coup de menaces, lorsque le vin et les polissonneries de la veuve avaient manqué leur effet. La police s'émut, surveilla le cabaret, fit un commencement d'enquête, et ne trouva rien. En dehors de ces aventures secrètes et redoutables, le cabaret gardait un air de gaieté licencieuse et d'amusement, sous la direction de la belle sabotière, qui ne dédaignait point de boire avec ses clients, de se laisser chiffonner par eux, d'exciter les désirs par de savantes et furtives caresses inachevées.

Maître dans la maison, Roubieux obtint facilement de sa maîtresse de ne plus voir son fils, un feignant, un propre à rien qui n'avait jamais pu réussir en quoi que ce fût, et qui, sans cesse dénué d'argent, criant misère, lui avait été jusqu'à ce jour d'une charge trop lourde.

– Qu'il fasse comme moi, disait Roubieux, qu'il travaille !

Il y avait eu à ce propos, entre les deux hommes, des scènes sauvages, des disputes, des menaces, des batteries. Finalement, le fils Goudet fut chassé de la maison, la rage au cœur. Depuis dix ans, il vivait misérablement, d'un petit métier de revendeur. Jamais ni sa femme, ni lui n'avaient pu fléchir le cœur de la mère. Et voilà, maintenant, que la belle sabotière dénaturait sa fortune, qu'elle menait l'argent prêté au nom de Roubieux, qu'après leur avoir refusé un seul sou, durant sa vie, elle les déshériterait à sa mort !...



La nuit est sombre, sans étoile et sans lune. Aucun bruit dans la campagne, aucun frémissement. Tout à l’heure, très loin, un chien a, dans l’ombre invisible, longtemps aboyé. Puis, de nouveau, le silence. L’air est pesant ; dans les arbres qui bordent la route, pas un souffle ne passe ; sur l’herbe des berges, pas un frisson. Seul, au milieu des ténèbres opaques, un ver luisant luit, reflet égaré d’une inaccessible étoile... Et voilà qu’une forme, plus noire que le noir de la terre, apparaît, s’avance, puis deux formes, noires également, qui la suivent. Bientôt les trois formes réunies ne font plus qu’une masse, étrangement agitée, qui tour à tour s’étend, se rétrécit, s’allonge, se découpe en profils de figures humaines, de bras levés, de mains tordues, d’angles sinistres semblables à des échines repliées, et de la masse mystérieuse partent des jurements, des bruits rauques de voix étranglées, et un cri désespéré, un appel affolé de victime qu’a immédiatement précédé quelque chose de sourd, comme la chute d’un corps sur le sol...

– Pèses-y sur l’ventre ! Ah ! la mâtine ! comme a s’débat !

C’est une voix de femme...

Et le cri reprend, plus douloureux.

– Mais, nom de Dieu ! arraches-y son fichu et fourre-lui dans la bouche, pour l’empêcher de gueuler !...

C’est une voix d’homme...

Le cri reprend encore, puis s’éteint brusquement en petit râle... Pendant quelques minutes, on n’entend que des coups furieux auxquels répondent des bruits mous de chairs écrasées et d’os broyés.

– Ça y est-y ? demande la voix d’homme.

– Ça y est ! répond la voix de femme. Tout d'même elle avait la vie dure, ta mè !

– Ah ! la rosse ! j'en ai chaud !... Quoi qu'j'allons en faire ?

– J'allons l'laisser là !... Allons, viens nous-en !

Les pas vont s'éloignant sur la route.

Et la nuit, un instant troublée, retombe dans son silence et son immobilité.

Le bain

Vers quarante ans, un soir de pluie qu'il était resté chez lui, seul et songeant, Joseph Gardar décida qu'il se marierait. Pourquoi avait-il pris cette décision subite ? Il ne le savait pas bien. Était-il donc amoureux ? Non. Était-il donc ruiné ou malade ? Pas davantage. Comment cela pouvait-il se faire que, riche, bien portant et sans amour, il se mariât ? Était-il donc fou ? Peut-être bien. Peut-être aussi, se sentait-il las, vaguement, las d'être heureux et libre. Et puis, ayant eu, ce soir-là, le désir de feuilleter un album japonais qui se trouvait sur un meuble, au fond de la chambre, il avait fait cette réflexion : « Je voudrais bien cet album ; d'un autre côté, je ne voudrais pas me déranger. Si j'étais marié, je dirais à ma femme de me l'aller chercher. » Il remarqua aussi qu'une femme blonde, mince et grande, une femme vêtue d'étoffes claires, souples et chiffonnées, et qui serait assise dans ce fauteuil, en face de lui, ferait un joli effet, une jolie tache... Enfin, le silence de son appartement lui pesait. Jamais une porte s'ouvrant brusquement, jamais un bibelot cassé, jamais d'aigres reproches, ni une voix colère ! Toujours le même ordre odieux dans ses papiers, sur le bureau !... Oh ! ne pas retrouver une lettre dont on a besoin !... Savoir que le poème commencé, que le roman presque achevé, ont été déchirés, distraitement, brûlés, anéantis par une petite main inconsciente et rôdeuse ! Il s'endormit sur cette idée consolatrice et rêva à des choses exquises et nouvelles.

La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait dit :

– La femme est un merveilleux animal, servi par de merveilleux instincts. Évidemment, c'est le chef-d'œuvre de

la faune terrestre. J'ai beaucoup travaillé, beaucoup voyagé, et nulle part, dans les forêts, dans les steppes, dans les montagnes des plus extravagants pays, pas plus que dans les paléontologies les plus immémoriales, je n'ai rencontré la trace d'une bête plus compliquée, plus inattendue, plus absurde, d'un plus doux pelage, et plus rebelle à l'apprivoisement que la femme. Mais comme elle est loin de moi ! Jamais je ne pourrai me résoudre à en faire la compagne de mon intelligence, la sœur de mes pensées, l'épouse idéale de mes enthousiasmes, de mes embrassements. C'est pourquoi je ne me marierai pas. Tout au plus consentirais-je à la mettre sur un perchoir, comme un perroquet, avec une chaîne d'or à la patte ; ou bien l'enfermerais-je dans une volière. Chaque matin et chaque soir, en guise de mil et de chènevis, je lui apporterais ces cœurs de jeunes hommes, des cœurs bien chauds et bien sanglants, et je l'écouterais chanter. À quoi bon ? Je peux me payer ce spectacle dans le premier salon où il me plaira d'aller... Tenez, je possède un chat. Il est merveilleux aussi, ce chat, et quel mystère en ses prunelles vertes qui marquent les heures ! Tout l'inconnu des mondes occultes s'y cache... Et pourtant, je le comprends, mon chat, je le pénètre ; je sais ce qu'il veut, et quel est son rêve. Son rêve, mais il est pareil au mien, et son langage inexprimé, j'en saisis toutes les nuances, toutes les inflexions, toutes les délicatesses subtiles. De la femme, je ne saisis rien ; son front est un mur ; ses yeux sont des murs, la beauté sensuelle de son corps est un mur aussi, derrière lequel est le néant... Bien souvent, étendu sur un divan, je fume et pousse vers le plafond des ronds de vapeur bleue ; mon chat, qui est, à côté de moi, voluptueusement couché, lui aussi, sur un coussin, dresse les oreilles, frissonne, et, l'échine vibrante, regarde les ronds de vapeur qui montent, s'allongent, ondulent, flottent en légères écharpes, se volatilisent et se perdent dans l'air, ainsi que des idées de poète. Parfois, passe un insecte dont les ailes de gaze

bourdonnent, et mon chat suit son vol capricieux et fou, d'un œil ivre, triste, grave et profond, comme s'il suivait le passage inquiétant d'une âme. Eh bien, jamais la femme ne s'est intéressée à la fumée de ma cigarette, ni au vol de mes insectes familiers. Tandis que la fumée s'élevait dans l'air et que, toujours plus hautes, battaient les frémissantes antennes des sphinx, je disais à la femme : « Regarde ». Elle abaissait ses yeux vers la terre, ses yeux pareils aux museaux des chiens quêteurs, et elle me demandait : « Qu'y a-t-il sous ce tapis ? – Il y a le plancher. – Et sous le plancher ? – Il y a la cave. – Et sous la cave ? – Il y a l'égout. » Elle battait des mains : ses narines gonflées semblaient humer des odeurs souterraines, et elle m'embrassait, criant : « L'égout !... oh ! c'est là que je veux aller !... Viens. » Puis, brusquement boudeuse, et se dégageant : « Non, pas avec toi... Tu sens le tabac ! »

* * *

Et Joseph Gardar s'était marié. Non pas au hasard, je vous assure. Il avait longtemps, longtemps cherché ; et il avait trouvé la femme la plus belle, la meilleure, la plus intelligente, la plus poétique de toutes les femmes. Elle s'appelait Clarisse. On l'envia beaucoup.

Huit jours après son mariage, comme ils finissaient de dîner tous les deux, seuls, Clarisse lui dit doucement :

– Mon ami, je voudrais que tu prennes un bain ?

L'œil de Gardar s'effara.

– Un bain !... Maintenant !... Et pourquoi ?

– Parce que je voudrais, mon ami.

– Mais, suis-je donc sale ?

– Oh ! non... Mais je voudrais que tu prennes un bain, tout de suite.

– Voyons, c'est de la folie !... Ce soir, oui !... mais maintenant !

– Oh ! je voudrais tant !... tant !... tant !...

Elle joignait ses petites mains, sa voix était suppliante.

– Ma chérie, c'est insensé, ce que tu me demandes là... Et puis, je t'assure que c'est dangereux !

– Oh ! fais-moi ce plaisir !... Je voudrais, mon chéri...

Elle vint s'asseoir sur ses genoux, l'embrassa tendrement, murmura :

– T'en prie !... Tout de suite !

Ils passèrent dans la salle de bains. Clarisse voulut préparer la baignoire elle-même et disposa sur une table des savons, des pâtes, des brosses, des gants de crin, des pierres ponce...

– Et c'est moi qui te frictionnerai !... Tu verras comme c'est bon !

Lui, tout en se déshabillant, protestait encore, répétait :

– Quelle drôle d'idée !... Et puis, c'est très dangereux, comme ça, si vite... après le dîner... Tu sais, des gens en sont morts !...

Mais elle riait d'un joli rire, clair et sonore.

– Oh ! des gens... D'abord, quand on fait plaisir à sa petite femme, on ne meurt jamais.

Il s'acharnait.

– Et puis, je suis très propre... J'ai pris mon tub, ce matin ! Je suis très propre !

– Allons ! allons ! ne faites pas le méchant.

Très étonné, il entra dans la baignoire, et se coula dans l'eau...

– Là ! fit Clarisse... Pas que c'est amusant ? Enfonce-toi bien, mon chéri ! Là !... Encore !...

Au bout de quelques minutes, Joseph Gardar éprouva un étrange malaise. Quoique l'eau fût très chaude, il lui semblait que ses jambes devenaient toutes froides. En même temps, il suffoquait ; et sa tête, très rouge, brûlait... Ses oreilles bourdonnaient, comme assourdies par des cloches sonnant à toute volée.

– Clarisse !... criait-il, Clarisse... je me sens mal..., très mal..., Clarisse !

Puis, subitement, ses yeux agrandis montrèrent le blanc de leurs globes renversés et striés de filets rouges. Il essaya de se soulever, ses mains battirent l'eau d'un mouvement faible et crispé, et il s'affaissa, glissant au fond de la baignoire, dans un grand bouillonnement.

Clarisse, les lèvres un peu pincées, murmura :

– Ah ! mon chéri, ce n'est pas gentil, ce que tu fais là !

Le pauvre sourd

Hier, j'allai rendre visite au peintre Philippe Grassau, un grand, maigre et doux homme, au visage souffrant et déjà ravagé par les rides. Grassau est sourd, et cette infirmité le rend gauche, un peu honteux et très timide.

Je l'avais rencontré quelquefois, le soir, chez un de mes amis, et une subite sympathie m'avait poussé vers lui. On le délaissait, parce qu'il était triste et qu'il parlait peu. Silencieux toujours au milieu des gaietés qui l'entouraient, il paraissait ne rien entendre et poursuivre des rêves sans cesse fuyants. De sa vie, je ne savais rien, sinon qu'il était marié, qu'il ne vivait pas avec sa femme, qu'on le disait pauvre d'argent et de talent.

Quand j'entrai, Grassau travaillait à une grande toile, assis sur un haut escabeau.

– Ne regardez pas, me dit-il en rougissant... ne regardez pas cela... c'est si mauvais...

– Comment, mauvais ? répondis-je... Mais...

– Oh ! ne me faites pas de compliments, je vous en prie... Je sais, allez !... je sais...

Il descendit de son perchoir, déposa sa palette et ses brosses sur une table, et il soupira :

– J'aurais bien voulu, cependant !... Mais je suis un pauvre sourd !... je n'entends ni ce qui chante, ni ce qui pleure, je n'entends rien... Autour de moi, tout est muet. Les ailes n'ont pas de frissons, le vent n'a pas de plaintes, les voix, pas de musique, et les choses naissent, se meuvent dans l'éternel silence... Et puis !... je suis si malheureux... Venez,

je vais vous montrer quelque chose... quelque chose que je n'ai encore montré à personne.

Il alla au fond de l'atelier, où des toiles étaient rangées l'une contre l'autre. Il en prit une, l'épousseta, l'ajusta sur un petit chevalet de bois blanc.

– Bien souvent, j'ai voulu la brûler, gémit-il, car elle me torture, elle me tue... Hier encore, je ne sais ce qui m'a retenu... oui, si vous saviez comme je suis bête !... Sincèrement, comment trouvez-vous ce portrait ?

J'étais charmé, ébloui, stupéfait. L'admiration me clouait la bouche. Stupidement, je lui demandai :

– C'est de vous, ça ?

Il eut un sourire triste.

– Ça vous étonne, n'est-ce pas ?... Ça m'étonne aussi, allez... et cruellement !... Oui, ç'a été une heure, dans ma vie, la seule, hélas !... Voyez ces yeux, ces lèvres, cette main, ce bras, cette chair glorieuse... C'est ma femme, comprenez-vous ?

Le pauvre homme, qu'une montée de larmes suffoquait depuis quelques minutes, se laissa choir sur une chaise, et, plié en deux, la tête cachée dans son mouchoir, longtemps il sanglota.

La crise passée, et pris brusquement d'un scrupule, il me demanda, un peu honteux, presque suppliant :

– Je suis bien bête, n'est-ce pas ?... vous me trouvez bien bête ?... Et pourtant j'ai bien envie de vider mon cœur, une bonne fois... mais cela vous ennuierait que je vous raconte ces choses !...

Je l'encourageai affectueusement à se confier à moi, et voici ce que, d'une voix dolente, il me dit :

– Ça n'est pourtant pas intéressant... Ma mère, veuve après un an de mariage, m'éleva avec beaucoup de peine, et

j’ai toujours été maladif. Quand j’eus l’âge d’aller à l’école, c’est elle qui m’y conduisait, ne voulant me confier à personne... Elle ne me permettait aucune camaraderie, et, à part les heures de classe, je restais constamment auprès d’elle. Cela me rendit un peu sauvage et craintif. Ajoutez que j’étais sourd et mal fait, et vous comprendrez qu’à l’école, avec mes allures d’enfant timide et faible, on me traitait en souffre-douleur... Oui, j’ai été bien des fois battu, je vous assure... Tout petit, j’aimais passionnément le dessin ; la peinture m’enthousiasmait... Ma mère, qui désirait que je prisse, à cause de ma santé, un état tranquille et pas fatigant, encouragea ces dispositions naissantes. J’eus des maîtres, je fus admis à l’École des Beaux-Arts, je fréquentai quelques ateliers ; je travaillais ardemment. Je continuai de vivre avec ma mère, qui me dorlotait et me soignait aussi délicatement qu’une petite fille, et j’étais heureux, n’éprouvant aucun besoin de liberté extérieure, n’ayant aucune fringale de plaisir... Comme nous n’étions pas riches, j’obtins, grâce à des protections, un cours de dessin dans une école d’adultes. Et bien souvent, mes leçons terminées, j’allais retrouver ma mère, qui passait une partie de ses soirées chez une famille d’employés, chez les Rabureau, les seuls amis que nous possédions. La vie coulait ainsi douce, calme, toute embellie par les espérances des succès à venir, car on ne doutait pas que je devinsse un grand artiste. Une année, au Salon, on me décerna une seconde médaille. Ce fut une grande joie, et dans la famille Rabureau on parla sérieusement de ma gloire et de ma fortune. Ces braves gens avaient une fille, Mlle Clotilde, une délicieuse enfant blonde, au sourire angélique, que j’aimais et... que j’épousai. De ce que Mlle Clotilde, si jolie, consentit à devenir ma femme, à moi, triste, laid, infirme, j’éprouvai un si éperdu bonheur, une reconnaissance si vive, que ma pauvre mère crut que j’en deviendrais fou...

À ce moment, les larmes le suffoquèrent. Grassau demeura quelques minutes silencieux, puis il continua :

– Je vous dis tout cela, un peu sans suite, excusez-moi... À la grande tristesse de ma mère, je vins habiter dans l'appartement de ma nouvelle famille... Mais telle avait été la première condition imposée par les Rabureau et consentie par moi... Bien que ma femme se montrât régulièrement douce, je m'aperçus très vite qu'elle n'avait pas d'amour pour moi... et même que je lui inspirais une insurmontable répugnance. Et moi, habitué aux caresses berceuses de ma mère, habitué surtout à ne vivre que d'affections et de sentiments, je ressentis un vrai chagrin et comme une impression de solitude... Mais je me disais qu'à force de tendresse, de soumission et de dévouement, j'entrerais bien, un jour, dans ce cœur qui se fermait à mes adorations... Je me réfugiai dans mon art... Hélas ! Je n'étais pas un artiste, et si vous saviez quelle douleur fut pour moi cette constatation... De plus, mon succès s'arrêta net : mes toiles ne se vendirent plus. Et nous n'étions pas riches ; les journaux qui, autrefois, avaient parlé de moi, comme d'un jeune homme plein d'avenir, faisaient le silence sur mon nom. Il semblait, du reste, que mon imagination se fût glacée, comme en un cerveau de vieillard ; il m'était impossible de rien concevoir, de rien exécuter, de rien traduire ; ma main elle-même s'ankylosait sur la toile... J'étais sourd, et j'avais voulu être peintre ! Quelle folie ! La peinture n'est-elle pas de la musique, de la musique visible et tangible ? N'y a-t-il pas, dans les choses, une sonorité dont les yeux seuls ne sauraient dégager l'harmonie. Et qu'est-ce que la nature, sinon l'orchestration magnifique des formes et de la couleur ?... Et j'étais sourd !... Alors, mon intérieur devint un enfer. Tous les jours, à toutes les heures, à toutes les minutes, j'eus à subir les mépris, les rancunes, les taquineries misérables et lâches de cette famille dont je ne réalisais pas les ambitions, aujourd'hui cyniquement

avouées, dont j'avais détruit toutes les illusions. On s'était dit : Un peintre, c'est la fortune, avec la notoriété, la gloire... Le nôtre est sourd, ridicule et laid, qu'importe ?... Dans un an, nous aurons notre hôtel, nous aussi, nous serons riches, enviés, recherchés... Et les toilettes, et les voitures, et les bals, et toute cette vanité caressante qui entoure les noms célèbres, nous aurons tout cela ! Et voilà que pas un de ces beaux rêves ne s'était réalisé. Au contraire, c'est la misère qui était venue... La vie fut un abominable supplice... avec des envies étalées, des reproches qui me cinglaient la peau comme des coups de cravache, on ne causait que des talents qui s'élevaient, des réputations qui grandissaient, des fortunes des peintres qui faisaient tapage. À ces récits, gonflés de toutes les exagérations des jalousies bourgeoises, ma femme se montrait de plus en plus dure pour moi : à peine si elle répondait aux questions que je lui adressais. Elle me parlait bas, m'obligeant à lui faire répéter les mots, pour me rendre encore plus sensible mon infirmité... Et plus elle me traitait de la sorte, plus je l'aimais... Ce que j'ai fait pour l'attendrir, toutes les humiliations que j'ai acceptées, toutes les supplications... Ah ! vous ne les saurez jamais !... Jamais un sourire ; toujours un impassible visage de pierre !... Avez-vous vu la *Sphynge,* du grand sculpteur Rodin ?... Et connaissez-vous un poème de douleur plus prégnant... Le visage implacable, et beau désespérément, la femme est emportée dans une fuite sans fin, à travers quels espaces de mystères ?... Sur son corps, rayonnant de toutes les beautés, sur son corps, aux superbes florescences de chair, se tord le corps de l'homme... Ses bras cherchent à étreindre quelque chose de la divine beauté, ils voudraient arrêter la fuite éternelle... Mais en vain... La femme poursuit sa course impitoyable. Son visage ne se détournera pas une seule seconde vers l'homme qui pleure et supplie ; jamais, jamais elle ne s'arrêtera... Ainsi d'elle et ainsi de moi... Ma femme a été cette femme, et j'ai été cet homme aussi !...
Ah ! si du moins j'avais pu m'abstraire dans mon art !... Si

j'avais pu créer quelque chose !... Mais non !... Je ne suis rien !... Je ne sens rien, je ne sais rien... Je suis sourd !... Cette douleur qui me ronge, j'ai tenté vainement de la presser, d'en exprimer un cri, une forme... Et je n'ai pas pu !... Pendant six ans, j'ai passé mes nuits près d'elle, la tête cachée sous la couverture, secoué de rages, dévorant mes larmes... Et puis elle est partie, elle m'a quitté... Elle m'a quitté sans me dire un mot... Un soir, j'ai trouvé la maison vide... Il n'y avait même pas une lettre, rien qu'elle me laissât comme un adieu !... Et elle n'est pas revenue !... Je quittai à mon tour cette maison... et je retournai près de ma pauvre mère... Mais l'amour me poursuit et me torture... Je ne dors plus... Toutes les nuits, j'erre par les rues, ainsi qu'un chien vagabond... Et quand j'aperçois, à travers des persiennes closes, de petits filets de lumière, coupant l'ombre fugitive d'une femme, j'éprouve un bonheur cruel à me dire : « C'est peut-être elle ! »

– Que comptez-vous faire ? lui demandai-je.

Les yeux du sourd prirent une singulière expression d'exaltation, et d'une voix précipitée, bredouillante, presque comique, il s'écria :

– La tuer, la tuer, la tuer !... Oh ! oui, la tuer !... Mais quand ma mère sera morte. Parce que, vous comprenez bien que je ne peux pas faire à la sainte femme cette douleur d'avoir un fils assassin... J'attends.

Vieux pochard

Le père Ravenel a soixante ans. De taille moyenne, un peu courbé, il marche lentement, du pas mesuré des vieux semeurs. Sa tête est superbe, tout en accents, tout en angles, tout en gerçures, tout en gauffrures, puissante et carrée, et couronnée de cheveux rudes, dont les touffes inégales et grisonnantes recouvrent le front jusqu'aux sourcils. Son corps est tordu ainsi qu'un très ancien tronc de chêne ; sa peau est une écorce brune. Sous son vêtement rapiécé l'on voit pointer les apophyses de ses os, se bossuer les nœuds de ses muscles, comme s'il allait lui pousser des branches. Ses yeux ne reflètent que le nuage qui passe ; aucune douleur, aucune joie n'effleurent ses prunelles, que la résignation et le silence ont rendu pareilles à celles des animaux domestiques. Ses gestes sont lents, graves, larges comme l'horizon, hauts comme le ciel, religieux et sacrés comme un mystère de création :

C'est un vieux pochard.

Presque toujours ivre, il va tout de même, trimant de-ci, bricolant de-là, aimé et respecté de tout le monde.

Les gens du pays, qui ne sont pas des poètes, disent de lui : « Quel malheur ! S'il ne buvait pas, il eût acquis un petit pécule et serait aujourd'hui à son aise. Comme bien d'autres, moins adroits que lui à toute sorte de choses, il aurait une maison, un jardin devant, un champ derrière, des poules, des canards, des lapins, sans doute une vache, et il engraisserait, deux fois l'an, un cochon. Maintenant il pourrait se reposer, s'amuser à donner un coup de main aux voisins quand vient la saison du cidre, et prendre, sans remords et sans inquiétude, le frais, assis sur un banc, le

soir, devant sa porte. Au lieu de tout cela, il ne possède ni maison, ni champ, ni poules, ni rien de rien. Il faut qu'il aille en journée, chez les uns, chez les autres, jardinant, menuisant, terrassant, maçonnant, et gagnant péniblement ses vingt sous par jour, sa soupe au lard et son pot de boisson. Quel malheur !

Il sait tout cela, le père Ravenel, et n'en souffre pas. D'ailleurs, ce n'est point de sa faute. Non, c'est de la faute à sa seconde femme, car, veuf à quarante-huit ans, il s'ennuyait de s'occuper lui-même de son petit ménage, il s'est remarié, un beau jour.

– Oui, bête !... bête !... bête !... fait-il en rappelant ses souvenirs de jadis, ses souvenirs du temps de sa première femme.

* * *

Tous les matins, à six heures, il arrive chez moi, ayant déjà bu et sentant l'eau-de-vie.

– Eh bien, père Ravenel, vous êtes encore saoul, donc ?

– Ben oui !... Ben oui !... répond le bonhomme en se grattant le chef... Ben oui !... J'ai cor' un p'tit coup... Bête !... bête !... bête !...

Il trébuche, et sa lèvre pend, molle et gluante de salive, même en ces moments-là, ses yeux restent impassibles, sans une lueur d'excitation cérébrale, sans un reflet d'ivresse...

– Et vous n'êtes pas honteux... à votre âge !

– Ben oui !... Ben oui !... J'vas vous dire... C'est ma femme !... Ma seconde femme !... Oui ! la mâtine !... Parce que ma première femme... Faudrait que vous l'auriez

connue, ma première femme !... Une sainte du bon Dieu, quoi !... Bête, bête, bête !...

Et il pleure en s’arrachant les cheveux...

– Une sainte ! All’est morte rapport à un cochon qui tombait du haut mal.

– Oui, oui, je sais... je connais l’histoire... Allez-vous coucher... Feriez mieux de dormir.

– Non ! non ! faut que je vous dise !... J’avions un cochon... Y venait ben... y mangeait ben... Alors que je m’étouffe si je mens, v’là qui tombe du haut mal... comme une personne... quasiment comme un chrétien... Et y maigrissait... et y s’roulait... et il écumait !... Enfin c’était un cochon... C’était pas un ren de ren !... Il crève... Ma première femme dit : « J’allons l’manger, faut point perdre cette carne-là. » Moi, j’dis : « Un cochon qui tombe du haut mal, c’est de la poison. Faut l’enterrer ben profond ! » Ma première femme dit : « J’vas tout de même fricasser le mou ! » J’dis : « Fricasse le mou, si tu veux ; moi j’en mange point. »

Et le père Ravenel, à ces pénibles souvenirs, sanglote, se démène et reprend :

– Que j’m’étrangle avec une fourche, avec une pelle à feu, avec un vilebrequin si je mens !... V’là ma première qui mange l’mou avec des pommes de terre... Eh ben, au bout de dix ans, jour pour jour, all’tombe du haut mal comme l’cochon !... All’s’tord, all’écume, all’gueule... et puis all’trépasse !... Aussi vrai que le bon Dieu existe, et Saint-Joseph itou, et la bonne Vierge, au bout de dix ans, l’cochon lui était remonté sur le ventre et sur la tête... C’est pas ordinaire, des manigances comme ça !

– Alors, vous vous êtes remarié, vieux polisson ?...

– Ben oui !... Ben oui !... C’est pas le même blot !... Eh ! mâtin, non !... Bête, bête, bête !... Ma seconde femme, il lui faut du mâle !... C’est pire qu’une chatte, qu’une chienne,

qu'un moigneau !... Moi, j'ai de l'âge, vous comprenez ben... et pis, j'ai jamais été porté sur la malice... Mais elle !... Faudrait que vous voyez ça... Tenez, des fois, je suis ben tanquille... j'pense à ren... ou ben j'rentre fatigué de la journée : « Père Ravenel, qué m'dit, j'ai l'feu dans l'corps... » Et la v'là qui m'regarde avec des yeux qui brillent... qui brillent !... « J'peux point, que j'dis, j'ai de l'âge... et ça n'est point mon idée !... » Mais all m'taquine, all'm'pousse, all'me fait mignon : « J'peux point », que j'dis encore. « Eh ben, bois un coup », qué m'dit. J'bois un coup, deux coups, trois coups. « Ça y est-il ? », qué me dit. « Non, ça n'y est point », que j'dis. « Tu n'es qu'une chiffe ! » qué m'dit. « J'ai de l'âge ! » que j'dis... Et une gifle par-ci ! Et une gifle par-là !... Ça finit toujours par des batteries... Alors, j'rebois un coup, deux coups, trois !... Ça me tue, vous pensez bien !... Ça m'tue, ces choses-là...

Et poussant des cris de paons, le père Ravenel s'affaisse, la tête dans les mains :

– Bête !... bête !... bête !

* * *

Au lendemain de ses ivresses, le père Ravenel marche comme dans un rêve. Il ne comprend rien à ce qu'on lui demande. Ses yeux élargis et plus ronds semblent s'ouvrir sur d'insondables infinis. D'un pas lent il s'en va au jardin, prend sa bêche, croise les bras sur le manche de la bêche, regarde voler les oiseaux et frissonner les feuilles dans le vent. Aucune idée n'entre dans son vieux crâne, obstiné et durci. Et son visage, dont les angles s'accentuent, dont les creux se cavent, prend un aspect de sévérité implacable, une beauté plastique, une sculpturale noblesse, qui feraient dire à un poète passant : « Voilà le Dieu de la terre ! »

En promenade

Le peintre X... et moi, nous gravissions la côte des Deux-Amants, cet admirable monticule qui garde, énorme sphinx accroupi, l'entrée de la vallée de l'Andelle et domine la vallée de la Seine.

À mesure que l'on s'élève, des paysages se déploient, sublimes et géographiques, et reculent jusqu'à l'infini les champs, les villages, les forêts, et dans tout cela, le fleuve, mince ruban bleuâtre, disparaît et reparaît en courbes charmantes, semées de points noirs, qui sont tantôt des îles, tantôt des trains de bateaux, les lourds toueurs, à peine visibles dans cet espace immense, et si lointains qu'ils semblent ne pas remuer. De cette hauteur, les détails se perdent, et ce n'est que par la différence des verdures que l'on distingue les carrés de forêts des carrés d'avoine. Puis, le ciel s'amplifie, s'approfondit à perte de rêve... De temps en temps, le peintre s'arrêtait, contemplait le panoramique paysage baigné d'une lumière très douce, et, traçant, dans l'air, avec sa canne, quelque dessin de vierge ou de sainte, disait :

– Oh ! ces primitifs, l'ont-ils sentie la nature !... Une figure... là, tiens ! et tout ça derrière... Quel Van Eyck !

À ce moment, nous entrions dans un petit bois qui couronne de verdure le sommet de la côte. Et, tout à coup, dans une clairière, nous vîmes se dresser devant nous une étrange apparition.

Droite, énorme, immobile, elle barrait l'étroite sente où nous cheminions. Un fusil brillait à son poing. À ses pieds, le coteau dévalait à pic et, formant une gorge profonde, remontait en ondulations rapides, couvert de hêtres

rabougris et de frissonnants bouleaux. La silhouette géante s’enlevait sur ce fond de mouvantes verdures. Elle était extraordinaire et surnaturelle. Rien, en elle, ne bougeait. On eût dit qu’elle venait de surgir du roc, roc elle-même à peine taillé. Et son fusil reflétait le nuage qui passait au-dessus d’elle.

En ce lieu sauvage, cette apparition soudaine nous arracha à nos préoccupations, à la nature, à la vie. Nous nous crûmes transportés dans un autre âge, dans un pays inconnu et chimérique. Était-ce une femme ? un homme ? un bloc de pierre taillée ?... un impassible bronze ? Nous ne cessions de la regarder.

Elle était coiffée d’un haut bonnet d’astrakan, comme un Tcherkesse, et son visage rude, aux yeux impérieux, son regard fixe, ses bajoues tombantes, une ombre de moustache aux lèvres, tout cela avait un caractère d’une sévérité et – qu’on me permette ce mot – d’une beauté farouche. On eût dit une figure d’Albert Dürer...

Une tunique de drap noir, boutonnée jusqu’au col, serrait sa poitrine large et renflée, moulait sa taille carrée, ses hanches rebondies, descendait sans un pli sur les cuisses, au-dessus du genou, accusait une charpente puissante, d’abondantes chairs qui, à la taille seulement, faisaient des bourrelets, des plis gros et pleins, sous l’étoffe tendue. Une culotte de velours noir bouffait et flottait sur de hautes guêtres de cuir fauve, chaussant ses mollets nerveux.

Des parfums de menthe, une âcre odeur de sauge semblaient s’exhaler d’elle.

Dans le fond de la gorge, un chien, invisible sous les feuilles, chassait, donnait de la voix, une voix grêle et rageuse, une petite voix qui montait vers nous comme une injure.

La femme – car c’était une femme, une vieille femme de soixante ans – nous examina d’un air hostile sans que ses

yeux remuassent, sans que rien en elle remuât, pas plus les chiffes de ses paupières que les pans de sa tunique, ni les mèches de crin grisâtre qui s'échappaient de son bonnet d'astrakan. Puis elle siffla son chien, remonta d'un geste sec son fusil sur l'épaule, descendit le coteau, en se retenant aux branches flexibles des taillis, et disparut dans le bois. Et dans cet être hideux et superbe, dans ce monstre aux traits violents, aux allures hommasses, il y avait une souplesse, je ne sais quoi dans l'inflexion de la nuque, dans la tombée des épaules où quelque chose de la grâce de la femme subsistait.

Durant une minute, nous l'entendîmes qui descendait la côte et sifflait son chien : un sifflet strident, des roulades aigres qui semblaient donner aux feuillages des hêtres et des bouleaux des frissons d'effroi.

Nous nous assîmes dans l'herbe, au pied d'un arbre, et nous restâmes quelques instants silencieux. Je me demandais qui était cette femme, d'où elle venait, où elle allait, pourquoi elle était ainsi. Et, déjà, mon imagination entrevoyait un romanesque violent, quand le peintre X... me dit, l'air tout songeur :

– Hein ?... Posséder cette femme dans ce paysage... avec ces odeurs de menthe et de sauge... quelle sensation ! Quel tableau !... Je reviendrai par ici... Et quelle ligne !... Et l'accent de ça !... Nom d'un chien !...

Il s'enthousiasmait, malgré mes railleries :

– Parbleu ! dans une chambre, avec des tentures, des tapis, des lumières roses, des meubles laqués... ce serait effroyable !... Mais ici, dans cette nature, parmi ces rocs, ces odeurs violentes, sauvages... ce serait le rêve... le rêve, entends-tu... un rêve épatant !

Et comme je riais de le voir s'exalter ainsi :

– Ah ! tu me fais pitié, me dit-il... D'abord, toi, tu n'as jamais rien compris à l'harmonie !...

Nous sortîmes du bois et redescendîmes vers la côte par l'Ouest. Les pentes en étaient rases, glissantes, et les cailloux roulaient sous nos pieds. Des tussilages, des pavots menus, de chétifs erzugiums, toute une flore naine et malade poussait çà et là, au-dessus des herbes abrouties, et des ronces traînaient sur le sol leurs tiges rampantes et desséchées, comme des orvets morts. Plus nous nous rapprochions de la plaine, plus la terre semblait monter dans le ciel et l'envahir, et le ciel, au-dessus de nos têtes, reculait sa voûte diminuée.

Mon ami devenait de plus en plus rêveur. À peine s'il répondait, aux questions que je lui adressais. Il disait, négligemment : :

– Ah ! oui ! ce qu'on voit... ce qu'on rencontre !... Non, vrai ! la nature est épatante !

Le crépuscule tombait lorsque nous rentrâmes au village, où nous devions passer la nuit.

À l'auberge, pendant le dîner, X... nerveux, interrogea la patronne sur l'étrange apparition du bois.

– Ah ! vous avez vu la belle Catherine ? s'écria-t-elle.

– On l'appelle la belle Catherine ?...

– Oui, par dérision, sans doute. Elle habite les ruines de l'abbaye qui se trouve au sommet du mont... Et elle passe son temps à chasser... Autrefois, elle venait quelquefois ici, le soir, boire un coup avec les mariniers... Mais ça faisait trop d'histoires... Il y a eu du tapage, des batailles... Elle ne vient plus.

– Ah !... Mais qu'est-elle au juste ?...

La patronne prit un air de se méfier... et elle dit tout bas :

– C'est l'ancienne domestique du comte de R..., un vieux à qui appartenait l'abbaye... Le comte est mort, vous comprenez....

– Ah ! il est mort ?

– Oui... On l’a trouvé noyé dans une citerne. Il avait fait son testament en faveur de Catherine.

– Ah ! vraiment ? s’écria mon ami, dont les yeux s’enflammèrent. Mais c’est épatant, ce que vous me dites là... Dans une citerne ?

– Oui... D’abord, on a pensé ci... ensuite on a pensé ça... La justice est venue... Bref, Catherine a hérité... C’est une rude femme, allez !

– Et elle vit toute seule ?

– Toute seule !... Seulement, elle rôde beaucoup, à droite, à gauche, vous comprenez ?... C’est une rude femme !

Le dîner s’acheva dans un silence pesant.

Comme nous gagnions nos chambres, mon ami me dit :

– Je ne repartirai pas demain... En bonnet d’astrakan... la tunique... les guêtres... ce parfum de menthe qui me poursuit... la citerne, la citerne surtout... comprends-tu ? Il faut que je retrouve cette femme... Bonsoir...

Voilà trois mois de cela... Je n’ai pas revu mon ami.

Mémoires pour un avocat

I

Mon cher Maître,

Vous m'avez demandé de vous fournir ce que vous appelez « des éléments » pour la plaidoirie que vous devez prononcer dans mon instance en divorce.

Les voici.

Je vous les envoie tels quels, un peu pêle-mêle, il me semble. Mais avec la grande habitude que vous avez de déchiffrer les dossiers les plus compliqués, vous aurez vite fait de rétablir l'ordre qui manque à ces notes hâtives.

Je vous l'ai dit, et je vous le répète ici, ne vous attendez pas à des récits dramatiques ou croustilleux, ainsi qu'en comportent d'ordinaire ces procès. Je n'ai rien à reprocher à ma femme, du moins rien de ce que la loi et les bienséances mondaines peuvent considérer comme délictueux ou attentatoire à l'honneur d'un homme. Sa conduite fut toujours parfaite, et je crois bien – c'est là qu'est le côté défectueux de l'affaire – que jamais une mauvaise pensée, jamais un désir impur n'entra dans son âme. Elle se montrait, même avec moi, très réservée – très indifférente, devrais-je dire – sur cette sorte de choses. J'ajoute que, souvent, j'eus à souffrir de sa naturelle froideur, car elle est très jolie, et j'étais plein de passion.

Ce que je reproche à ma femme, c'est de comprendre la vie d'une façon autre que moi, d'aimer ce que je n'aime pas, de ne pas aimer ce que j'aime ; au point que notre union, loin d'être un resserrement de sensations pareilles et de

communes aspirations, ne fut qu'une cause de luttes perpétuelles. Je dis « luttes », et j'ai tort. Ce mot définit très mal notre situation réciproque. Pour lutter, il faut être deux, au moins. Et nous n'étions qu'un seul, car j'abdiquai, tout de suite, entre les mains de ma femme, ma part de légitime et nécessaire autorité. Ce fut une faiblesse, je le sais. Mais que voulez-vous ? J'aimais ma femme, et je préférai l'effacement momentané de ma personnalité maritale à la possibilité de conflits immédiats que tout, dans le caractère de ma femme, me faisait prévoir dangereux et violents, irréparables peut-être. Cela remonte au jour même de notre mariage.

Il avait été décidé que nous ferions un voyage dans le Midi de la France. Ma femme s'enthousiasmait à cette idée.

– Oh ! le Midi ! disait-elle... Le ciel bleu, la mer bleue, les montagnes bleues... Et tous ces paysages de lumière que je ne connais pas, et qui doivent être si beaux ! Comme je serai heureuse, là-bas !...

Et elle battait des mains, la chère âme, et elle rayonnait de joie, comme un petit enfant à qui l'on a promis de merveilleuses poupées.

Je me félicitais, et tout le monde autour de nous, dans nos deux familles, se félicitait, que j'eusse élu une âme si parfaitement concordante à la mienne, car nous aimions les mêmes poètes, les mêmes paysages, la même musique, les mêmes pauvres. Nous partîmes, comme il est d'usage, après la cérémonie.

À peine installée dans le wagon que j'avais retenu à l'avance et décoré de ses fleurs préférées, ma femme tira de son nécessaire de voyage un livre et se mit à lire.

– Ma chère Jeanne, insinuai-je tendrement, ne trouvez-vous pas que ce n'est guère le moment de lire ?

– Et pourquoi ne serait-ce pas le moment ? fit-elle d'un ton et avec des regards que je ne lui connaissais pas, et qui

donnèrent à son visage une expression de dureté imprévue...

Je répondis, troublé :

– Mais, chère petite femme, parce que nous avons, ne vous semble-t-il pas, bien des choses à nous dire... maintenant que nous sommes seuls, tout à fait !...

– Eh bien ! mon ami, je ne vous empêche pas de les dire...

J'éprouvai un froid au cœur, un froid douloureux. Ce livre m'était, réellement, comme une personne qui se fût maladroitement interposée entre ma femme et moi. Et cette voix qui me parlait, une voix brève et coupante, je l'entendais pour la première fois. Et elle me rendait, pour ainsi dire, cruellement étrangers ce visage charmant, cette bouche, ces yeux, ces cheveux, toute cette fraîcheur de jeunesse, toute cette beauté d'amour, autour de quoi mes rêves avaient si follement, si gravement, si infiniment vagabondé. Je demandai, en tremblant, car j'avais alors la sensation de je ne sais quoi de lointain, entre ma femme et moi :

– Et quel est donc, cher petit cœur, ce livre que vous lisez avec tant attention ?...

– Le dernier roman de M. de Tinseau ! fit-elle.

– Oh !

– Comme vous avez dit : « Oh ! »

– Comme vous avez dit : « Oh ! ». Il ne vous plaît pas, M. de Tinseau ?

– Pas beaucoup... je l'avoue...

– Moi, je l'adore... Je trouve qu'il écrit divinement...

Puis, tout à coup :

– Que ces fleurs entêtent, mon ami !...

Et les détaillant, un peu étonnée, comme si elle ne les eût pas encore remarquées, elle ajouta, d'une voix de reproche

contenu :

– Tant de fleurs, mon ami !... Mais c’est de la folie !

– Ce n’est pas de la folie, Jeanne, puisque vous les aimez !

Elle répliqua :

– Je n’aime pas les prodigalités.

Durant le voyage, jusqu’au soir, je tentai vainement d’intéresser son esprit aux paysages que nous traversions... Elle levait, un instant, les yeux vers la portière, et les rabaissait ensuite sur son livre en disant :

– C’est très joli... Des arbres, des champs, des maisons, comme partout !

– Jeanne, Jeanne, ma chère petite Jeanne, m’écriai-je, je voudrais que vous aimiez la nature... Je voudrais voir votre âme s’exalter aux beautés de la nature...

– Mais certainement, mon ami, j’aime la nature... Comme vous êtes drôle ! Et pourquoi me dites-vous cela avec une voix si déchirante ?... Je ne peux pourtant pas me passionner à des choses que je vois tous les jours !

La nuit vint... Ce fut un désenchantement pour moi... Je ne trouvai rien des ivresses que je m’étais promises.

Le lendemain se passa à Nice, en promenades délicieuses, dans les rues, au bord de la mer, à travers les montagnes. La nouveauté de ces horizons lumineux, la douceur changeante de la mer qu’une petite brise agitait légèrement, l’inhabitude de ces spectacles urbains qui font, de cette curieuse ville, une sorte de gare immense ou de gigantesque paquebot en route vers on ne sait quelle folie, tout cela dissipa un peu ce que, la veille, j’avais entrevu de menaçantes nuées sur le front de ma femme, et dans le ciel profond de ses yeux. Elle fut gaie, d’une gaieté méthodique, il est vrai, et qui craint de se dépenser toute en une seule fois, d’une gaieté sans émotion, sans une de ces émotions qui vous révèlent tout à coup, par l’entremise d’un visage

heureux, ce qui s’allume de flammes de joie cachée, de trésors de bonté enfouis dans le cœur d’une femme. Mais je ne m’attardai pas à des réflexions inquiétantes sur cette réserve que je m’efforçai de prendre pour de l’élégance d’esprit. Nous rentrâmes à l’hôtel le soir, tard, un peu fatigués, un peu grisés par cette chaleur, par cette lumière.

Son manteau et son chapeau enlevés, ma femme s’installa devant une table, tira de son nécessaire une foule de petits carnets, un encrier, une plume et me dit :

– Maintenant, soyons sérieux... Qu’avez-vous dépensé, aujourd’hui, mon cher trésor ?

Je fus abasourdi par cette question.

– Je n’en sais rien, mon amour... répondis-je... Comment voulez-vous que je le sache ?... Et puis, vraiment, est-ce bien l’heure ?

– C’est toujours l’heure d’avoir de l’ordre ! formula-t-elle... Voyons, rappelez-vous.

Ce fut une longue et fastidieuse besogne.

Les comptes terminés et la balance établie, il arriva qu’il manquait dix francs, dix francs dont on ne pouvait retrouver l’emploi ! Ma femme fit et refit les comptes, la bouche soucieuse et le front obstiné, un front où, dans la pureté radieuse d’un épiderme nacré, se creusaient deux plis horribles, comme en ont les vieux comptables.

– Parbleu ! je me souviens, m’écriai-je pour en finir avec une situation qui m’était douloureuse, ce sont les dix francs de pourboire que j’ai donnés au garçon du restaurant.

– Dix francs de pourboire ! s’exclama ma femme. Est-ce possible !... Mais je pense que vous êtes fou...

Et, après m’avoir longtemps examiné d’un regard aigu, d’un regard inexprimable, où il y avait plus encore d’étonnement que de blâme, elle ajouta :

– Voilà ce que je craignais... Vous n’avez pas d’ordre, mon ami... Vous ne savez pas ce que c’est que l’argent, mon cher trésor... Eh bien ! dorénavant, c’est moi qui aurai les clés de la caisse... Ah ! nous serions vite ruinés, avec vous... Dix francs de pourboire !...

Se levant, après avoir remis méthodiquement carnets, encrier et plume à leur place respective dans le nécessaire, elle me tapota les joues, et moitié tendre, moitié grognonne, elle dit :

– Oh ! vilain petit mari qui ne sait pas ce que c’est que l’argent !

Cette nuit-là – la seconde de notre mariage –, nous nous endormîmes comme un vieux ménage.

II

Je ne vous ferai pas le récit de ces quelques semaines passées dans le Midi pour célébrer notre mariage. Les mille détails de mon asservissement conjugal, tous ces menus faits quotidiens, par quoi s’acheva l’abandon de mon autorité – non seulement de mon autorité, mais de ma personnalité morale – entre les mains d’un autre, encombreraient ces notes de redites inutiles et fatigantes. Ce que je puis vous dire, c’est que je revins de ce voyage, que j’avais rêvé si plein de bonheur, de fantaisies généreuses, de voluptés violentes, complètement annihilé. J’étais parti avec quelque chose de moi, un esprit à moi, des sensations à moi, une façon à moi de comprendre et de pratiquer la vie domestique, l’amour, l’altruisme ; je rentrai avec rien de tout cela. La transformation de mon individu agissant et pensant s’était accomplie avec une si grande rapidité qu’il ne m’avait plus été possible de lutter, de me

défendre contre ce dépouillement continu de mon être. D’ailleurs, l’eussé-je pu que je ne l’aurais pas tenté. J’ai horreur de la lutte. Et puis, ma femme avait un tel regard de volonté, que, lorsque ce regard tombait sur moi, je me sentais tout à coup comme paralysé. Il y avait, dans toute sa personne, sous le rayonnement de sa chair et l’éclat de sa jeunesse en fleur, une telle expression de décision irrésistible que, tout de suite, j’avais compris que la lutte équivalait à la rupture. Or, cela, je ne le voulais pas, je ne le voulais à aucun prix.

N’allez pas croire qu’elle ne m’aimait pas. Je suis convaincu, au contraire, qu’elle m’aimait beaucoup, mais à sa manière. Elle ne m’aimait ni comme un amant, ni comme un époux, ni comme un ami ; elle ne m’aimait même pas comme on aime une bête. Elle m’aimait comme une chose à elle, inerte et passive, comme un meuble, une boîte d’argenterie, un titre de rentes. Je lui appartenais ; j’étais sa propriété, cela dit tout. Dans le sentiment qu’elle éprouvait pour moi, nulle émotion, nulle tendresse ; jamais l’idée d’un sacrifice, si insignifiant fût-il. Elle disposait de moi, sans mon assentiment, de mes goûts, de mon intelligence, de ma conscience, selon la direction de son humeur, mais, le plus souvent, selon les calculs de sa vie domestique. Je faisais partie de sa maison, et rien de plus ; j’occupais une place – importante, il est vrai, – dans la liste de ses biens, meubles ou immeubles, et c’était tout !... Et c’était beaucoup, car ma femme était une propriétaire soigneuse et brave. Si elle avait été menacée dans la possession, dans la propriété de son mari, avec quelle énergie, avec quelle vaillance elle l’eût défendu contre les attaques, contre les dangers, contre tout, jusqu’à l’oubli total d’elle-même.

Et dire que durant les longs mois, les mois bénis, les mois d’impatience sacrée, où je fus admis à lui faire ma cour, je n’ai rien vu de tout cela ! Aveuglé par l’amour, je n’ai vu que sa beauté. Je n’ai rien compris à son regard, si étrangement,

si implacablement dominateur ; je n’ai rien compris à sa bouche si admirablement tentatrice, et où je surprends maintenant des plis terribles, qui me glacent l’âme, et qui ne parviennent à s’effacer que sous l’humilité de ma soumission, que sous la lâcheté de mon obéissance !

* * *

Il avait été convenu que nous habiterions une jolie propriété que je tiens de ma mère, et que j’avais aménagée avec passion et selon mes goûts. J’étais fier de ce petit coin de terre, pour ainsi dire créé par moi, et où j’avais mis ce que je pense avoir en moi de sensibilité artiste, et de conception de poète. Je l’avais encore embellie pour la venue de ma femme, voulant un décor de jardin et de maison digne de sa beauté.

Le lendemain du jour où nous nous installâmes, ma femme me dit, après une promenade rapide :

– Vous avez fait, mon ami, dans ce jardin et dans cette maison, des folies que ne comporte pas notre situation de fortune. Tout cela est beaucoup trop lourd pour nous, et je ne saurais prendre la responsabilité d’une telle administration. Certes, je loue votre goût : il est parfait. Ce que je vous reproche, c’est de ne pas le proportionner à nos ressources. Vous allez... vous allez... sans vous préoccuper de savoir comment vous pourrez faire face à de telles exigences. Oh ! les âmes d’artistes !... Cela n’entend rien à la vie pratique.

Elle eut un sourire amer. Mais sa voix restait douce, quoique un peu brève ; et son front se barrait de ces plis, signes de calculs profonds et de ténébreuses arithmétiques.

Elle continua :

– Je suis d’avis que nous devons simplifier notre état de maison, et supprimer beaucoup, beaucoup de choses qui me paraissent inutiles... D’abord, qu’avez-vous besoin d’un jardinier ?... Le fumier, les semences, l’entretien et les gages de deux hommes... ce qu’ils gâchent, ce qu’ils volent, font que les légumes nous reviennent à des prix excessifs, fous... invraisemblables... Avez-vous seulement calculé ce que vous coûte un navet ou une tomate ?... Je parie que non... Nous planterons des pommes de terre dans le potager, et nous vendrons le surplus de notre provision... Quant aux fleurs !... une pelouse devant la maison, avec une corbeille de géraniums, et quelques rosiers çà et là... Cela doit suffire à vos besoins d’esthétique florale... Nous ferons du foin, du bon foin avec le reste. Notre cheval aimera cette combinaison... Et comme en ces sortes d’exécutions je pense qu’une décision prompte est tout ce qu’il y a de meilleur, je vous prierai de signifier, aujourd’hui même, son congé à votre jardinier...

J’étais atterré.

– Mais, ma chère Jeanne, répondis-je en balbutiant, vous n’y songez pas... Mon jardinier est un vieux jardinier... Il a servi ma mère pendant quinze ans ; voilà cinq ans qu’il est avec moi... C’est le meilleur, le plus honnête, le plus dévoué des hommes... Il est en quelque sorte de la famille...

Elle répliqua :

– Eh bien !... votre mère ne l’a-t-elle pas payé ?... Vous-même ne l’avez-vous pas payé ?... On ne lui doit rien, j’imagine... Que demande-t-il ? Aujourd’hui même, vous entendez, mon ami... Je ne veux plus le revoir demain...

C’est en tremblant, comme si j’allais commettre une mauvaise action, un crime, que j’abordai, dans le jardin, le pauvre vieux jardinier... Juché sur une échelle, je me souviens, il taillait ses espaliers... Et brusquement, avec une voix dure, avec une voix forte, pour ne pas entendre les voix

de reproche qui montaient du fond de mon âme, en grondant :

– Il faut vous en aller, père Valentin, criai-je... Je ne vous garde pas... je ne puis plus vous...

Le père Valentin chancela sur son échelle... Je crus qu'il allait tomber...

– Vous ne me gardez plus... monsieur Paul ? bégaya-t-il... Vous n'êtes plus content de moi ?... Je vous ai peut-être fait du tort ?...

– Non, père Valentin... mais il faut vous en aller, il faut vous en aller tout de suite !... tout de suite !

Jamais je ne reverrai, sur une figure humaine, l'expression de douloureuse tristesse dont se martyrisa la figure du vieil homme.

– Bien... bien !... monsieur Paul, fit-il le corps secoué d'un frisson... Je serai parti demain... Ah ! pauv' monsieur Paul !

Je sentais les larmes me venir aux yeux :

– Pourquoi dites-vous ce : « Pauv' monsieur Paul ! », père Valentin ?...

Mais le bonhomme ne répondit pas. Il descendit de son échelle, ramassa son sécateur, et partit.

* * *

Le soir même de ce triste jour, ma femme avait pris possession de la maison, de l'écurie, du bûcher, du poulailler, de la remise, des greniers. Et, partout, son regard avait dit aux choses, soumises et domptées, comme je l'avais été moi-même :

– Il n'y a plus qu'un maître, ici, et ce maître, c'est moi !... Fini de rire, mes amis !



J’avais des amis, de chers, de fidèles, de merveilleux amis.

C’étaient des poètes, des artistes, des contemplateurs de la vie.

Ils réjouissaient mon cœur et surexcitaient mon esprit. C’est par eux, c’est en eux que je me sentais vivre réellement. Ils avaient le pouvoir généreux de réveiller mon intelligence, qui sommeille un peu dans la solitude, et de me révéler à moi-même. J’aimais à les réunir souvent, à leur livrer ma maison, et je n’étais jamais si heureux que lorsque je les avais là, autour de moi. C’était comme une belle, comme une ardente flambée dont s’embellissait mon foyer, qui éclairait mon âme, réchauffait mes membres engourdis de froid.

Peut-être dans le bonheur que j’éprouvais de leur présence, cordiale aussi comme un bon vin, se mêlait un sentiment de pur égoïsme. J’avais nettement conscience de leur influence protectrice, de leur utilité morale, et « du coup de fouet », dirai-je, qu’ils donnaient à l’activité de mon esprit. Mais si mon amitié n’était pas absolument désintéressée, si elle n’allait pas jusqu’à l’oubli total de moi-même, elle n’avait rien de bas, de calculateur et de parasitaire. Je leur étais reconnaissant de la bonne chaleur qu’ils savaient communiquer à tout mon être.

Parmi eux, il en était un que je préférais à tous, dans le fond de mon cœur. Il s’appelait Pierre Lucet. Je le connaissais depuis l’enfance. Ensemble, nous avions passé bien des défilés dangereux de la vie. Jamais le moindre nuage n’obscurcit le calme ciel de notre intimité. Je ne crois pas que j’eusse aimé un frère comme je l’aimais. Doué de

magnifiques dons de peintre, mais toujours arrêté dans ses élans créateurs par une perpétuelle inquiétude, une constante défiance de soi-même, et aussi par les objections sans cesse multipliées et lancinantes d'un esprit critique suraiguisé jusqu'à l'absurde, il avait fini par ne plus peindre. Il me disait, sous l'amertume qu'on entend trembler dans la voix des ratés et des impuissants :

– Que veux-tu que je fasse, en présence de cette écrasante beauté de la vie ?... Copier la nature ? Triste métier, auquel ne peuvent s'assouplir ni mon cerveau, ni ma main... L'interpréter ?... Mais que peut être mon interprétation, fatalement restreinte, à la faiblesse de mes organes, à la pauvreté de mes sens, devant le mystère de ces inaccessibles, de ces incompréhensibles merveilles ? Ma foi, non !... Je n'ai pas tant de sot orgueil, ni d'imbécile foi !... Crois-tu donc que l'homme a été créé pour faire de l'art ?... L'art est une corruption... une déchéance... C'est le salissement de la vie... la profanation de la nature... Il faut jouir de la beauté qui nous entoure, sans essayer de la comprendre, car elle ne se comprend pas elle-même... sans essayer de la reproduire... car nous ne reproduisons rien... que notre impuissance, et notre infimité d'atome perdu dans l'espace...

– Pourtant, répondais-je... il est nécessaire de fixer un but à ses activités, à ses énergies... à ce dynamisme obscur par quoi nous sommes menés...

– Il est nécessaire de vivre... voilà tout !... La vie n'a pas de but, ou plutôt, elle n'a pas d'autre but que de vivre... Elle est sans plus... C'est pourquoi elle est belle... Quant aux poètes, aux philosophes, aux savants qui se torturent l'esprit pour chercher la raison, le pourquoi de la vie, qui l'enferment en formules contradictoires, qui la débitent en préceptes opposés..., ce sont des farceurs ou bien des fous... Il n'y a pas de pourquoi !...

Et c’était un étonnement que de constater la profusion de ses idées, la nouveauté toujours neuve de ses images, l’habileté dialectique de ses arguments, pour arriver à ceci, toujours : « Il n’y a rien que de la beauté inconsciente et divine ».

Par un reste d’habitudes anciennes, quand il allait dans la campagne, il emportait toujours son chevalet, sa boîte à couleurs, une toile et un pliant. Il choisissait « un motif », s’asseyait sur le pliant, bourrait sa pipe, se gardait, comme d’un crime, d’ouvrir sa boîte ou de piquer son chevalet dans la terre, et là, durant des heures, il regardait... Il regardait les choses, non de cet œil bridé et clignotant qu’ont les peintres, mais de l’œil panthéiste des bêtes, au repos, dans les prairies.

Possédant de quoi ne pas absolument mourir de misère, mal tenu de corps, négligé en ses vêtements, la barbe inculte et les cheveux impeignés, il avait réduit ses besoins au seul nécessaire de la vie. Et comme un buisson qu’éclabousse la boue du chemin, et que salit la tombée des feuilles mortes, son âme était pleine de chansons.

D’abord, Jeanne consentit à recevoir mes amis. Elle les accueillit avec politesse, mais sans enthousiasme. Eux-mêmes, comprenant que « ce n’était plus la même chose », ne retrouvant plus les mêmes habitudes cordiales, la même liberté, un peu débraillée, je dois le dire, de nos réunions, espacèrent leurs visites. Ils se sentaient, d’ailleurs, gênés par le regard froid de ma femme, par sa bouche impérieuse d’où ne leur venait jamais une bonne parole. Je n’essayai pas de les retenir, quoi qu’il m’en coûtât. Et puis, j’avais fini par douter d’eux, du désintéressement de leur amitié.

Sans brusqueries, avec un art merveilleux d’observation mesurée et profonde, Jeanne, lorsqu’ils étaient partis, me faisait descendre jusque dans le fond de leur âme. Elle avait tout de suite deviné leurs défauts, leurs vices, qu’elle

grossissait, qu'elle exagérait, mais avec une telle habileté, une telle vraisemblance, que ça avait été, au bout de peu de temps, un retournement presque complet de mes sentiments envers ces amis si aimés. Elle se servait d'un mot échappé dans la conversation pour me montrer des côtés inattendus de leur caractère, de plausibles infamies, de vraisemblables hontes. Je me défendais, je les défendais, mais de plus en plus mollement, car le doute était en moi, salissant ce que j'avais aimé, dévorant un à un mes plus chers souvenirs d'autrefois...

– C'est curieux ! me disait-elle... On dirait que vous ne connaissez pas la vie... Et c'est moi, moi, presque une jeune fille encore... qui dois vous l'apprendre !... Ah ! mon cher Paul, votre bon cœur vous fait voir les gens comme vous-même... Votre sensibilité vous aveugle à un point que je ne saurais dire !... Mais ils ne vous aiment que parce que vous êtes riche !

C'est sur mon ami, Pierre Lucet, que s'exerçait de préférence son esprit de démolition...

– Un paresseux, et voilà tout !... Il veut donner à son inexcusable paresse des excuses transcendantes et philosophiques, dont vous ne devriez pas être la dupe... C'est vraiment trop de naïveté !... Et puis, croyez-vous qu'il soit flatteur pour une femme délicate de recevoir chez elle, d'avoir à sa table un tel goret !... Sa saleté me répugne, me soulève le cœur, me rend malade... S'il avait de l'amitié pour vous, il aurait du respect pour moi... il décrasserait ses guenilles, se laverait les mains, et ne se tiendrait pas devant moi, comme devant une fille de brasserie... Il viendrait, de temps en temps... tous les crois ou quatre mois... déjeuner avec nous... Soit !... Mais, s'installer ici, lui et sa hotte d'ordures, pendant des semaines... je vous assure que cela m'est pénible !...

Un jour que Pierre était parti seul dans la campagne, Jeanne me dit :

– Il faut en finir, mon cher Paul. Je ne veux pas que ma maison se désorganise à cause de votre ami... Voilà encore une femme de chambre qui me quitte, parce qu'elle ne veut pas – et je comprends sa répugnance – faire le ménage de M. Lucet... C'est un vrai fumier, sa chambre. Et son linge... on ne le prendrait pas même avec un crochet !... De quoi avons-nous l'air, je vous le demande, vis-à-vis de nos gens ?... Je vous prie de vous arranger de façon à ce que M. Lucet soit parti ce soir... ce soir !... Vous inventerez, vous prétexterez ce que vous voudrez... Mais, pour Dieu ! qu'il parte !...

Et comme soudain ma figure s'était attristée, Jeanne ajouta :

– Cela vous gêne ?... Eh bien ! c'est moi qui lui ferai comprendre... à ce goujat !

En effet, comme ce pauvre Pierre rentrait, les souliers pleins de boue, le chapeau tout dégouttant de pluie, ma femme, qui guettait son retour, l'apostropha :

– Vraiment, monsieur Lucet, vous auriez pu essuyer vos chaussures... et penser que mes tapis ne sont pas des garde-crotte !... Les domestiques n'ont affaire qu'après vous, ici !... Ma maison n'est pas une étable !...

– C'est peut-être le tort qu'elle a, répondit Pierre, de sa voix douce... Elle serait plus heureuse, mais j'ai compris... Paul est-il là ?

– Non, Paul est à la ville...

– C'est bien !... vous lui direz que je l'aime toujours, ce pauvre Paul !... Et quand il aura envie de pleurer, qu'il vienne chez moi !... Ça lui fera du bien...

J'étais derrière la porte du salon, quand se passait cette scène cruelle... Je n'avais qu'un mot à dire, qu'un geste à

faire, mais je ne le prononçai point, et je ne fis point le geste !

Je tombai sur un siège, anéanti, la tête dans les mains, avec un poids si lourd sur mes épaules que j'eus la sensation que quelque chose de maudit venait de descendre sur moi !...

Et lui aussi, Pierre Lucet, il avait dit : « Pauvre Paul ! » quand on l'avait chassé, comme j'avais chassé le vieux jardinier !

IV

Bientôt, notre maison devint silencieuse, et presque farouche. De même qu'elle avait chassé les amis, elle chassa les pauvres, ces amis inconnus, ces amis éternels de nos révoltes et de nos rêves. Aux misérables qui passent, elle ne souriait plus, comme une espérance, une promesse de joie et de réconfort. Par les routes, par les sentes, sur les talus, derrière les murs, ils s'étaient dit, sans doute, la mauvaise nouvelle. Aucun ne s'arrêtait plus devant sa claire façade, autrefois si hospitalière, si inviteuse, maintenant protégée contre l'imploration des sans-pain et des sans-gîte, par l'effroi de deux dogues, gardiens de nos richesses, et aussi par l'insolence des domestiques qui aiment à se venger sur les faibles des duretés de leur asservissement.

Jadis, quand je rentrais de la promenade, le soir, et que j'apercevais sur le coteau notre maison, surgissant de son bouquet d'arbres verts, notre maison avec ses fenêtres pareilles à de bons regards, je sentais descendre, couler en moi, quelque chose d'infiniment doux : une paix délicieuse, la conscience d'avoir accompli un devoir d'amour et de solidarité humaine. Aujourd'hui, rien que sa vue m'était

comme un remords, et je détournais les yeux de ce toit, qui n’arbitrait plus qu’un égoïsme implacable et glaçant... J’avais honte d’elle, et il me semblait qu’en me voyant passer, les gens disaient : « C’est celui qui habite la maison où ne s’arrêtent plus les pauvres ! »

Ma mère, âme tendre, cœur de pitié, avait fait de sa maison une sorte de refuge. Elle en avait ouvert les portes toutes grandes aux misères errantes, aux désespoirs qui cheminent vers le crime ou vers la mort. Pour ceux qui ont faim et qui ont froid, il y avait toujours chez nous une table prête, un foyer allumé. Elle visitait les pauvres du pays et soignait les malades. Des malheureux, elle n’exigeait pas qu’ils eussent des vertus héroïques : il lui suffisait pour les secourir, qu’ils eussent du malheur.

– Il n’y a pas de hiérarchie dans la douleur, me disait-elle souvent. Toutes les douleurs, d’où qu’elles viennent, sont également respectables, et elles ont droit à notre émotion !

Je me souviens qu’elle avait – avec son habituelle et discrète bonté, et au grand scandale des honnêtes gens – accueilli, recueilli, devrais-je dire, une fille de la ville, chargée du mépris universel, même du mépris des pauvres. Cette fille rôdait, le soir, dans les ruelles obscures, se livrait pour un sou, pour un verre d’alcool, pour rien, à qui voulait la prendre. Le jour, quand elles passait sur les trottoirs, sale, dépeignée, couverte de guenilles puantes, ramassées dans les ruisseaux, volées aux gadoues des maraîchers, on la chassait à coups de pierres, on lui jetait des ordures, à cette ordure. Ceux-là même à qui, la veille, elle s’était prostituée sur un banc d’avenue ou une borne du quai, l’insultaient. Elle ne répondait jamais, ne se plaignait jamais ; elle fuyait, plus vite, devant les pierres, les coups, les outrages, et, baugée dans quelque trou fétide, elle attendait, en dormant, que la nuit vint, pour recommencer son inexorable métier. Elle eut, un jour, un enfant, graine de hasard qui germa dans cette terre pourtant si infertile de la ribote et de la

débauche. Et ce petit être, conçu sur la borne du chemin dans les baisers d’ivrognes qui meurtrissaient comme des coups, elle l’aima avec une frénésie d’indicible passion. Par quel prodige cette femelle inconsciente qui n’avait gardé des sentiments humains que les obscurs et sauvages instincts de la brute originelle, devint-elle une mère admirable ? C’est dans la pourriture, dans la décomposition organique que la vie s’élabore, pullule et bouillonne ; c’est dans le fumier qu’éclosent les plus splendides fleurs et les plantes les plus généreuses.

Je crois bien que jamais un enfant de riche ne fut choyé, caressé, pourvu de tout, comme le fut l’enfant de cette pauvresse. Et, à mesure que ce petit corps, soigné, baigné, parfumé, nourri de bonnes choses, vêtu de chauds lainages et de linges bien blancs, s’emplissait de santé radieuse, de joie, et de vie luxuriante, le corps de la mère s’amaigrissait, se décharnait, devenait spectre ambulant, ambulant cadavre, un cadavre qu’animait seulement ce qui lui restait encore de chaleur acquise. Le soir, quand l’enfant gorgé de nourriture et de caresses s’endormait, elle trouvait encore la force de s’en aller offrir du plaisir aux rôdeurs nocturnes, et de râler l’amour, au fond des bouges, avec les passants.

Ma mère s’émut à la profonde tristesse de ce drame. Elle fit venir cette fille avec son enfant, l’habilla, la nourrit, lui donna de l’ouvrage généreusement payé, tenta de l’arracher à l’abjection de sa vie.

– Je ne peux pas... je ne peux pas..., gémissait la malheureuse. C’est plus fort que moi... Il y a quelque chose qui me pousse, qui me brûle...

Alors, ma mère l’attira vers elle, la baisa tendrement au front, et elle lui dit :

– Je n’ai pas à vous juger, ma pauvre enfant... Dieu seul sait ce qu’il a mis de boue dans le cœur de l’homme...

Je me plaisais à raconter cette histoire lamentable à ma femme, qui s'en indignait.

– Une pareille créature !... En vérité, mon ami, je crois que votre mère était un peu folle... Ne voyez-vous pas que de pareilles et incompréhensibles bontés ne sont que des primes données à la paresse, au vice, au crime ?

Et généralisant ses idées, elle professait :

– Moi, j'ai horreur des pauvres !... Les pauvres sont des brutes !... Je ne conçois pas qu'on puisse s'occuper d'eux. Mais vous êtes socialiste... À quoi bon essayer de vous faire comprendre ce qu'il y a de stupide, et d'illusoire, dans ce qu'on est convenu d'appeler : la charité ?... Certes, si je rencontrais un vrai malheur, je serais la première à le soulager... Mais je ne veux pas être la dupe d'un sentimentalisme ridicule, qui vous porte à trouver intéressants et dignes de pitié tous ces affreux ivrognes, toutes ces dégoûtantes prostituées que sont les pauvres... Je pense que la société est parfaite ainsi : les honnêtes gens, d'un côté, c'est-à-dire nous ; les criminels de l'autre... c'est-à-dire les pauvres... Et toute votre poésie ne changera rien...

– Écoutez, ma chère Jeanne, lui répliquai-je timidement... Peut-être avez-vous tort de juger les choses ainsi. Il n'y a rien d'éternel dans les sociétés humaines. Les riches d'aujourd'hui peuvent devenir les pauvres de demain, et réciproquement... Je ne fais pas appel à vos sentiments d'altruisme... Je fais seulement appel aux sentiments que vous devez avoir de votre propre sécurité... Il n'est pas bon d'exaspérer le pauvre... Avez-vous remarqué quelquefois le regard de meurtre que vous jettent, en passant, le charretier, sur la route, et le paysan, dans son champ ?... Et n'en avez-vous jamais frissonné ?...

– Tu tu tu tu ! interrompit ma femme, je me moque des charretiers et de leurs regards... Il y aura toujours des gendarmes, n'est-ce pas ?... Et puis, franchement, quand on

donne à un pauvre, il faut donner à tous !... On n'en finirait pas, mon ami...

Et soudain, prenant un air découragé :

– Si vous saviez comme vous me faites de la peine, avec vos idées !... Il ne vous manquait plus que d'être un révolutionnaire !...

V

Un soir d'automne, au crépuscule, je marchais dans le jardin. Un vent aigre soufflait de l'Ouest ; le ciel, chargé de nuages cuivreux, avait des regards mauvais. De la fièvre passait dans l'air. Sur les plates-bandes abandonnées, pas une fleur, sinon quelques tiges mortes, et quelques mornes chrysanthèmes de hasard, çà et là brisés, çà et là couchés sur la terre nue. Et les feuilles, jaunies, roussies, desséchées, s'envolaient des arbres, tombaient sur les pelouses, tombaient sur les allées, décharnant les branches, plus noires que le ciel.

Je ne sais pourquoi, ce soir-là, je marchais dans le jardin. Depuis le départ de mon jardinier, et la mort de mes fleurs, je m'étais, pour ainsi dire, claquemuré dans mon cabinet de travail, et j'évitais de sortir au dehors, ne voulant plus revoir ces coins si vivants de mon jardin, où tant de petites âmes me faisaient fête jadis, où j'aimais à m'enchanter l'esprit de la présence toujours renouvelée de ces amies charmantes, maintenant disparues et mortes. Peut-être le bruit, dans la pièce voisine, d'une discussion entre Jeanne et sa femme de chambre, m'avait-il chassé, m'avait-il poussé, devant moi, jusqu'à un endroit de silence où je n'entendrais plus cette voix colère, cette voix dure, cette voix implacable, si

détestée des pauvres, des pauvres bêtes, des pauvres choses. Je ne me souviens plus.

Je me sentais infiniment triste, plus triste encore que ce ciel, que cette terre, dont je résumais, dont je décuplais en moi, à cette heure angoissante de la fin du jour, l'immense tristesse et l'immense découragement. Et je songeais que pas une fleur, non plus, n'était demeurée dans les jardins de mon âme, et que, tous les jours, à toutes les minutes, à chaque pulsation de mes veines, à chaque battement de mon cœur, il se détachait, il tombait quelque chose de moi, de mes pensées, de mes amours, de mes espoirs, quelque chose de mort à jamais et qui jamais plus ne renaîtrait... Je suivais une à une toutes ces petites chutes, toutes ces petites fuites, toutes ces petites enallées de la vie dans le néant, et il me semblait que j'en éprouvais, dans mon être intérieur tout entier, la commotion physique, douloureuse, répercutée, comme un mystérieux écho, de la fibre de l'arbre, aux nerfs de ma chair.

On sonna à la grille. Comme je n'étais pas loin, j'allai ouvrir. Et je me trouvai en présence d'un très vieux homme qui portait, sur son dos, une grosse botte d'églantiers. Je le reconnus, malgré la nuit qui faisait de l'homme et de sa botte une seule masse d'ombre.

– Père Roubieux ! m'écriai-je.

– Ah ! c'est monsieur Paul ! fit le vieux homme... Monsieur Paul lui-même !... Je vous apporte vos églantiers, monsieur Paul, comme tous les ans... Ah ! dame ! ils sont beaux, beaux, beaux !... Je les ai choisis, pour vous, comme de juste.

Il avait franchi la grille ouverte, et déposé, à terre, son fardeau. Et malgré le vent glacial le bonhomme était en sueur. Il s'essuya le front du revers de sa manche :

– Y a du nouveau, à ce qu'on m'a dit... Paraît que vous êtes marié, monsieur Paul !... C'est bien ! C'est bien !... Et

votre défunte mère serait joliment contente !... Moi aussi je suis contente !... Fallait ça, voyez-vous, pour vous, pour la maison, pour le pays... Un homme sans femme, c'est comme un printemps sans soleil...

Pendant que le père Roubieux parlait, je songeais que je n'avais pas les vingt francs que je lui donnais tous les ans, quand il venait m'apporter ses églantiers. Les demander à Jeanne, c'eût été des questions, des reproches, une scène pénible que je ne voulais pas affronter.

– Je n'ai pas besoin d'églantiers, cette année, mon père Roubieux... balbutiai-je en tremblant.

Mais le bonhomme se récria :

– Comment, cette année... l'année de votre mariage !... Mais ce n'est pas cinquante que je vous apporte, c'est cent... Cinquante pour vous, cinquante pour votre petite dame !

Et, d'un ton que je m'efforçai de rendre bref, impératif :

– Non, pas cette année, je vous assure...

Le père Roubieux gémit :

– Ah ! ben ! ah ! ben !... Depuis trois jours que je suis dans la forêt pour vous trouver les meilleurs !... Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, à c't'heure ?... Bien sûr que je ne les remporterai pas jusqu'à Loudais... Je suis trop vieux, je n'aurais plus la force...

En levant les yeux vers la maison, je remarquai que les fenêtres de l'appartement de ma femme étaient éclairées.

– Elle est chez elle, me dis-je ; elle ne descendra pas avant le dîner.

Cela m'enhardit.

– Venez avec moi, père Roubieux.

Je le conduisis à la cuisine, où je lui fis servir un reste de viande, du fromage et une bouteille de vin.

Et pendant que le vieux mangeait, je me disais :

– Voilà un pauvre être qui, durant toute sa vie, a travaillé durement, comme un cheval de ferme. Il n’en peut plus... Son dos est courbé, ses jambes flageolent, ses bras ne peuvent plus étreindre les lourds fardeaux. Chez lui, il n’y a pas un sou... Tout ce qu’il a gagné, dans son atroce vie de travail, lui a suffi, à peine, pour se nourrir maigrement, pour ne pas aller absolument nu par les chemins... Et il a élevé six enfants, qui triment à leur tour, on ne sait où... Moi, je suis riche ! et je vais, tout à l’heure, renvoyer ce vieillard qui, pendant trois jours, s’est exténué pour moi ; je vais le renvoyer sans un sou, avec ses églantiers que je lui refuse, je vais le renvoyer pour ne pas attirer sur moi la colère de ma femme... Est-ce donc vrai que j’en suis venu à cet état d’incomparable lâcheté ?

Le vieux mangeait toujours. Et, assis en face de lui, de l’autre côté de la table, je le regardais. Je regardais son corps usé, déformé par la misère, sa face ridée où la peau, durcie comme un cuir, moulait une ossature décharnée de squelette ; et mes yeux s’emplissaient de larmes. Est-ce sur lui que je pleurais, est-ce sur moi ? Je n’eus pas le temps de me poser cette question. La porte de la cuisine s’ouvrit et ma femme entra. Oh ! cet œil dur, ce pli de mépris qui tordit le coin de ses lèvres, cette figure d’étonnement et de dédain, je les revois encore. Elle passa sans prononcer une parole. Le vieux ne l’avait même pas vue, occupé qu’il était à s’emplir le ventre, tout entier à son extase d’affamé devant la viande et le vin.

Je le reconduisis jusqu’à la grille.

– Et vos églantiers, père Roubieux ?

Il se sentait plus fort d’avoir mangé. Sans une plainte, il les rechargea sur son épaule, et, les calant d’un mouvement de reins sur son dos d’octogénaire, il dit même gaiement en me remerciant :

– J’arriverons pas de bonne heure à la maison, aujourd’hui... trois lieues de chemin ! Mais on est lesté. À l’année prochaine, monsieur Paul !...

Quand je retrouvai Jeanne, une heure plus tard, au dîner, elle me dit simplement :

– Ma maison n’est pas un repaire de vagabonds, et je vous serai obligée, à l’avenir, de recevoir vos amis ailleurs que chez moi.

VI

Je fis une longue et dangereuse maladie. La vie, refoulée au-dedans de moi-même, privée de ses expansions nécessaires, protesta violemment. Mes organes ne purent résister à ce manque d’air, de chaleur, de lumière, survenu dans mon existence morale et mes habitudes physiques, après notre mariage. En proie à la fièvre, je demeurai au lit durant six semaines, six lentes, interminables semaines. Jeanne me soigna fidèlement, correctement, sans émotion, il est vrai, avec cette ponctualité administrative qu’elle avait dans l’accomplissement de n’importe quelle fonction domestique. Elle mettait à me soigner l’intérêt qu’elle mettait, par exemple, à surveiller la réparation d’un meuble précieux, et rien d’autre. On n’eût pas dit que la mort était là, toute proche, qui menaçait une moitié de sa vie, dans la mienne. Dans les accalmies de la fièvre, pendant les intervalles du délire, je souffrais cruellement de cette insensibilité, bien que je me rendisse parfaitement compte que Jeanne n’épargnait pas sa peine. Elle passait les nuits, à mon chevet, ne voulant déléguer à personne ce fatigant devoir. Étrange et douloureuse sensation, je ne lui en avais aucune reconnaissance. Quand elle se penchait sur moi, je

détournais les yeux pour ne point voir cette physionomie d'impassible courage, et ce regard de dur devoir. L'inquiétude en était si complètement absente, et il m'eût été si doux de saisir dans ce regard une expression de peur, de bouleversement intérieur, une trace de larme, quelque chose de fugitif et d'angoissé par quoi j'eusse senti que son cœur battait, s'affolait, saignait ! Même lorsqu'elle m'obligeait, avec des gestes doux et habiles, à boire mes potions, elle restait, malgré soi, impérieuse et dominatrice. Jamais elle n'eut une de ces câlineries dont on berce les malades, ainsi que les petits enfants. Ses prières conservaient, sous la douceur de la voix, la dureté, presque l'insolence d'un ordre.

Souvent, le soir, je me souviens, en me réveillant des torpeurs de la fièvre, je l'apercevais, au fond de la chambre, en face de mon lit, assise entre les deux fenêtres, devant un petit bureau qu'elle avait fait apporter là. Elle griffonnait des chiffres sur ses carnets, établissait ses comptes de maison, se livrait à des opérations absorbantes et compliquées de caissier. Je ne voyais que son dos et sa nuque inclinée, presque noirs sur le fond éclairé de la tenture murale ; une ligne de lumière rose cerclait les formes si belles, si pures de ses épaules ; l'admirable et souple contour de son buste, puissant et délicat comme un bulbe de lis, vaporisait ses cheveux d'un mystère d'auréole. Au sortir des terreurs de la fièvre, j'aurais dû éprouver une délicieuse sécurité à cette présence protectrice de ma femme ; j'aurais dû en jouir comme, après un passage dans les ténèbres, on jouit d'un paysage de fraîcheur et de lumière. Non seulement je n'en jouissais pas, mais le froissement des papiers dont s'accompagnait cette présence, les notes accumulées, le retournement des pages des livres de comptes, et le craquement de la plume, m'étaient un intolérable agacement :

– Jeanne, gémissais-je... ma chère Jeanne... je vous en prie... venez près de moi.

Et sans se retourner à ma voix plaintive, sa plume entre les dents, elle répondait :

– Avez-vous besoin de quelque chose ?... Voulez-vous boire ?

– Non, je n’ai pas besoin de boire... je n’ai besoin de rien... je n’ai besoin que de vous !

– Tout à l’heure, mon ami... j’ai fini... Et ne parlez pas... tâchez de dormir.

– Je ne puis pas dormir tant que vous n’êtes pas près de moi... Si vous saviez comme le bruit de vos papiers, de vos tiroirs, de votre argent, m’énerve !

– Il faut pourtant bien que je termine ces comptes... je suis en retard de plus de huit jours, mon ami...

– Jeanne, Jeanne, qu’est-ce que cela fait que vous soyez en retard, pour ces comptes ?...

Et je sentais des petits sanglots trembler dans ma gorge.

– Je suis venue ici, mon ami, pour ne pas vous laisser seul... Mais si ma présence vous irrite, j’irai dans ma chambre, désormais... Il faut bien que je termine ces comptes.

– Ce n’est pas votre présence, ma chère Jeanne... c’est la présence de ces... chiffres... de ces comptes !

Alors, elle rangeait ses carnets, ses tiroirs, ses notes, refermait son bureau et venait s’asseoir près de moi, silencieuse et glaçante, le buste raide, les bras croisés, les yeux très loin, la pensée plus loin encore que les yeux.

– Ah ! ma chère Jeanne, sanglotais-je... souriez-moi, je vous en prie... Vous ne me souriez jamais... Jamais vous ne m’avez souri... Un sourire de vous, une bonne parole de

vous... une toute petite, toute petite tendresse de vous... et il me semble que je serais tout de suite guéri !...

Toujours impassible, sans la moindre secousse dans son être, sans le moindre sursaut au cœur, elle m'imposait silence :

– Chut !... Il ne faut pas que vous parliez... il faut que vous dormiez... Vous êtes un enfant !

Et il me semblait, à la voir près de moi, immobile, sans une chaleur dans son masque d'insensible divinité, qu'un mauvais ange me gardait.

Un jour, c'était pendant ma convalescence, je reposais dans un grand fauteuil, devant la fenêtre ouverte de ma chambre. Ma femme était près de moi, assise aussi. Nous regardions le ciel. L'air était charmant, léger, d'une fluidité caressante et chaude. Des souffles de résédas, des parfums de roses lointaines arrivaient jusqu'à nous. Je crus qu'une détente s'opérait dans la chair et dans l'âme de ma femme.

Il me semblait qu'une lueur nouvelle avait brillé dans ses yeux. Je lui pris les mains.

– Jeanne, m'écriai-je... Ah ! si vous pouviez m'aimer !

– Mais est-ce que je ne vous aime pas ?...

– Non, non... Vous ne m'aimez pas.

– Je ne vous aime pas !... Pourquoi dites-vous de pareilles choses ?... Et que me reprochez-vous ?... Tenez !... justement, j'ai terminé mes comptes de l'année... Eh bien ! savez-vous ce que j'ai fait ?...

J'espérai une action héroïque :

– Qu'avez-vous fait, ma chère Jeanne ? demandai-je, haletant.

– Eh bien ! j'ai fait quinze mille francs d'économies ! dit-elle.

Et ses yeux brillèrent comme deux étoiles. Un sourire angélisa ses lèvres.

– Et vous dites que je ne vous aime pas !

J'avais, à ces paroles, vivement retiré mes mains des siennes ; mon cœur s'était serré, comme sous l'approche d'un dégoût nauséeux...

– Eh bien ?... Qu'avez-vous ? demanda Jeanne... C'est tout ce que vous trouvez à me dire ?...

Je ne trouvais rien à dire, en effet. J'étais abasourdi, comme après un coup, une chute, un évanouissement. Jeanne s'était levée, me regardait durement. Pour la première fois, j'éprouvais en moi quelque chose de plus que de la douleur, une frénésie aiguë qui ne pouvait être que de la haine. Et, tout d'un coup, la langue déliée, le cerveau fouetté comme par des ondes de feu, je criai :

– Quinze mille francs !... Et c'est pour ça que vous avez pris toute la beauté de ma vie, que vous avez volé aux pauvres leur morceau de pain et leur part de joie !... Pour çà !... pour çà ! Allez-vous-en !... Je ne veux plus vous voir !... Allez-vous-en !... Je... je...

– Vous êtes un misérable ! interrompit froidement ma femme.

La secousse avait été trop violente, et j'étais trop faible pour en supporter l'atteinte. Au moment où, par un effort insensé, je tentais de me lever, pour chasser ma femme de la chambre, le ciel, la chambre, ma femme, tout, autour de moi, s'évanouit dans une blancheur morne de suaire, et je tombai lourdement sur le parquet.

VII

Cette scène violente ne me fut pas profitable. Ma femme m'en garda une rancune silencieuse, mais persistante, que ne purent effacer les humilités de mon repentir. Elle continua de veiller sur ma convalescence, comme elle avait veillé sur ma maladie, avec la même stricte ponctualité, un peu plus glacée, voilà tout. C'est tout ce que je gagnai à cet accès de révolte qui fut plus fort que ma volonté. Durant cinq jours – les cinq jours qui suivirent ce fâcheux et inutile drame –, Jeanne ne répondit que par de secs, par de durs monosyllabes, aux questions, d'ailleurs embarrassées et timides, que je lui adressais. Une fois, j'osai l'implorer.

– Jeanne !... Jeanne !... m'écriai-je. Vous pensez toujours à ces vilaines choses ?

– Pas du tout, je vous assure.

– Si, si... vous y pensez ! Je le sens, je le vois... Vous ne parlez plus... Vous êtes toute triste... Je vous fais horreur !... Jeanne, écoutez-moi... Venez plus près de moi... Donnez-moi votre main.

Elle allongea sa main vers moi, sa main froide et molle, une main de morte... Je poursuivis en couvrant cette main de baisers :

– Il ne faut pas faire attention à ces mauvaises, à ces injustes, à ces odieuses paroles – oui, odieuses ! – qui me sont échappées, l'autre jour, sans raison... Vous voyez bien que je suis encore malade... Je n'avais pas ma tête... C'était un reste de fièvre, de cette fièvre maudite... Non, je vous le jure, je n'ai pas eu conscience de ce que je vous ai dit... Je ne sais même plus ce que je vous ai dit...

– Ne parlons plus de ça !... puisque je n'y pense plus.

J'insistai vivement, pétrissant dans la mienne cette main qu'aucune chaleur n'animait.

– Si... si... vous y pensez toujours, vous y pensez plus que jamais. Quel malheur ! Vous croyez que j'ai voulu vous faire

de la peine. Et pourquoi vous eussé-je fait de la peine, ma chère Jeanne ?... Là... voyons !... C'est de la folie ! De la peine à vous, qui avez été si admirable pour moi, qui m'avez soigné avec tant de dévouement... avec tant de... tant d'héroïsme !

– Oh ! d'héroïsme ! fit-elle avec un froid et ironique sourire.

– Oui... oui... d'héroïsme, mon cher petit cœur. Vous avez été héroïque, vous avez été...

Je cherchai un mot plus grandiose, plus formidable et, ne le trouvant pas, je répétai, en remplaçant par des gestes enthousiastes, ce mot qui ne me venait pas à l'esprit :

– Héroïque... héroïque... Vous avez été héroïque... Il n'y pas d'autre mot !...

Je n'étais pas sincère... J'exagérais à plaisir les éloges. Il y avait, je le sentais, dans le ton de ma voix, quelque chose qui sonnait faux. Jeanne ne fut point la dupe de cette comédie, je le vis clairement au regard tout embrumé de mépris qu'elle me jeta dans un haussement d'épaules. Alors, à bout d'arguments attendrissants, à bout d'arguments apologétiques, je ne pus que réitérer, en bégayant :

– C'était un reste de fièvre... Je n'avais pas ma tête...

Pendant quelques secondes, Jeanne, visiblement, s'éjouit de mon embarras. Puis, d'une voix tranquille, elle dit :

– Non, mon ami, vous n'aviez pas la fièvre... Vous étiez, au contraire, dans toute votre raison... Vous m'avez montré, dans un éclair de vérité, le fond de votre nature ingrate et brutale... Vous avez bien fait, et je ne vous en veux pas... Il vaut mieux savoir à quoi s'en tenir sur la véritable pensée des gens... si douloureux, si désillusionnant que cela puisse être... Je préfère votre franchise à cette longue hypocrisie de soumission...

Et, tout à coup, persifleuse, avec des mots qui sortaient de sa bouche, cinglaient comme des coups de fouet :

– La beauté de votre vie !... Je vous ai pris la beauté de votre vie !... Pauvre cher chéri !... Ah ! je suis une bien grande sacrilège !... La beauté de votre vie ! Aussi, pourquoi ne m'avoir pas expliqué qu'il y avait tant de beauté, et si rare, dans votre vie !... Me laisser dans une telle ignorance de cette beauté merveilleuse et sacrée, quelle négligence, mon cher Paul !... Mais maintenant que je la connais, cette beauté de votre vie, ne craignez plus que je vous la prenne à nouveau.

– Oh ! Jeanne, ne raillez pas... ce n'est point généreux... Cela me fait trop de mal !...

– Mais je ne raille pas, mon ami... Je m'accuse, au contraire... Et, sans doute aussi, que j'ai pris la beauté de la vie de votre ami, M. Pierre Lucet !... N'avoir pas respecté l'esthétique – c'est bien l'esthétique, n'est-ce pas ? – de ses chaussettes qui traînaient sur les meubles, de ses pantalons troués, de ses souliers boueux, n'avoir rien compris à toute la beauté de sa crasse, combien je me le reproche !... Ah ! je fus une grande coupable, vraiment !

J'avais le cœur serré de dépit, de colère, de douleur, je ne sais plus... Il me semble bien, pourtant, que j'eusse marché avec plaisir sur ma femme ; oui, je crois que j'aurais eu une sorte de volupté barbare à lui sauter à la gorge, à lui faire rentrer dans la bouche tous ces mots horribles dont elle me poignardait. La renverser, la terrasser, lui imprimer mes genoux sur le ventre, lui frapper le crâne contre l'angle des murs, je me rappelle que j'y songeai un instant. Je parvins à contenir l'effrayante colère qui grondait en moi. Et, m'humiliant plus encore, masquant d'un repentir imbécile tout le désir de meurtre par quoi j'étais remué, je lui dis :

– Vous vous vengez, ma chère Jeanne... Vous avez raison... J'ai eu tort, je vous en demande pardon... Oubliez cette

minute de folie... Jeanne, ma chère petite Jeanne, dites-moi que vous l'oubliez.

– Mais certainement, mon ami...

– Dites-le moi mieux que cela.

– Et comment voulez-vous donc que je vous le dise ?

Pas un pli de son visage n'avait bougé... Je compris que mes prières se briseraient contre le mur de son cœur... Je détournai la tête, et restai silencieux.

Alors ma femme reprit sa place devant le petit bureau, au fond de la chambre, entre les deux fenêtres. La nuit tombait, triste comme la mort. Jeanne alluma sa lampe. Et, durant toute la soirée, j'entendis le froissement des notes, le bruit de l'argent compté, le glissement aigre de la plume qui traçait des chiffres. À la fin, mes nerfs se détendirent, et je fondis en larmes.

Au bruit de sanglots que je ne parvenais pas à étouffer complètement dans l'oreiller, Jeanne, sans détourner la tête, me demanda :

– Qu'avez-vous ?... Vous pleurez ?

– Non ! répondis-je.

– Comme vous voudrez ! fit-elle.

Et elle se remit à écrire.

VIII

J'aurais peut-être accepté l'infamie de cette existence monstrueusement égoïste, de cette criminelle et abjecte existence, si contraire à tous mes besoins d'expansion, à tous mes désirs d'unité morale, à toutes mes idées de sociabilité et d'harmonie ; peut-être me serais-je résigné à

ces écroulements de mes rêves, et, l'habitude aidant, peut-être serais-je arrivé à n'en pas souffrir, si j'avais trouvé dans la libre possession physique de ma femme une compensation à ces continuels renoncements, et, comment dirais-je cela ? une sorte de récompense pour tout ce que je lui abandonnais lâchement, pour tout ce que je lui sacrifiais honteusement de ma personnalité, de ma conscience, de ma liberté individuelle, qui est, cependant, la seule raison pour quoi il soit amusant de vivre !

Souvent, je me suis posé cette question, et, malgré le remords où me laissait la constatation de mon irrémédiable déchéance, chaque fois je l'ai résolue, dans un sens affirmatif. Oui, je crois bien que je serais allé à l'oubli que donne la volupté, comme un pauvre diable se rue vers ce terrible narcotique, vers cet effrayant endormeur de la souffrance, qu'est l'alcool. Je concevais parfaitement que l'abrutissement consécutif aux violents plaisirs que j'imaginais, et les lourdes cuvées de cette saoulerie de luxures, dont la frénésie croissait en raison de leur inassouvissement, m'eussent permis d'attendre leur retour quotidien, dans l'abolition de ma vie intellectuelle.

Cette suprême ressource, qui m'était le seul lien par quoi j'eusse été retenu à ma femme, puisque celle-ci avait tranché, volontairement, tous les autres, me fut interdite. Non que Jeanne me refusât ce que les juristes, dans leur langage odieux et comique, appellent « le devoir conjugal », et ce que j'appelle, moi, « le devoir humain », délit caractérisé dont j'aurais pu me prévaloir devant la loi. Elle n'en partagea jamais les ivresses, ce qui est pire. Jamais, à un seul moment, je n'eus la joie de voir, de sentir cette chair splendide, si miraculeusement ornée pour l'amour, s'animer sous mes caresses, se réchauffer sous mes baisers, frissonner à l'approche du merveilleux prodige. Baisers, caresses, spasmes, elle les subissait, ainsi qu'on subit la visite de quelque importun ou indifférent voisin. L'acte

d’amour lui était insupportable, non comme une souffrance, mais comme un de ces mille petits ennuis coutumiers à la vie domestique, qu’on accueille avec de menues impatiences, de menus dépits, sans révoltes, sans cris de colère, et qui font dire aux yeux résignés, à la bouche chargée de moues, au front plissé : « Comme c’est embêtant !... Mais, puisqu’il le faut ! » De cela, je souffris cruellement, plus, peut-être, que de tous mes rêves évanouis.

Je considère la volupté, non seulement comme un des plus impérieux droits de l’homme, mais surtout comme un de ses plus hauts, de ses plus sacrés devoirs. La nature a compris admirablement que la Vie doit se transmettre dans une magnifique exaltation de tout l’être vers l’infini. C’est par la volupté seule que l’homme, véritablement, connaît l’idéal suprême, et qu’il atteint, dans la minute inoubliable, à ce qu’il peut y avoir de mystérieux, de formidable, de divin dans sa destinée et dans sa mission de créature vivante. En lui réside le dépôt sacré du germe, dont il doit un compte sévère à l’Espèce.

Je tentai d’amener Jeanne à la compréhension de la vie sexuelle. Je lui montrai la nature toute entière pâmée pour le divin aiguillon du désir. Je lui expliquai l’instinct qui pousse le mâle vers la femelle, et qui les accouple et qui les complète, éternel vainqueur de la mort. Elle ne fit que hausser les épaules. Je lui dis :

– De même que les abeilles et les papillons fuient les fleurs stériles, de même Dieu se détourne des créatures qui n’ont point été réjouies dans leur sexe. Elles sont maudites.

– Oh ! ne mêlez point Dieu à ces saletés-là ! fit-elle.

Alors, je tentai d’exalter ses sens par la représentation d’images voluptueuses, par des lectures passionnées si puissantes sur l’esprit des femmes. J’eus recours aux caresses les plus étranges, aux baisers les plus savants. Elle

resta de marbre, étonnée de ces manœuvres pour lesquelles elle manifestait plus de mépris que de dégoût. Elle ne s'en trouvait pas souillée dans son âme, dans sa chair, car elle était sans pudeur ; elle s'en trouvait – comment dire ? – ridiculisée... Un jour que je mettais à la convaincre une frénésie presque ordurière, elle éclata, tout d'un coup, d'un rire nerveux, d'un rire qui dura longtemps, et quand le rire s'éteignit, elle me dit :

– Ah ! mon pauvre ami !... Si vous aviez pu vous voir dans une glace !... Que vous étiez comique !... Que vous étiez laid !...

J'ai renoncé à faire vibrer ce corps inerte, dont aucune chaleur, jamais, ne réchauffera l'insensibilité de marbre. La vue de sa beauté m'est odieuse, aujourd'hui. Elle me répugne et me fait peur comme une monstruosité.

Quelquefois, étonnée de la réserve que je garde maintenant vis-à-vis d'elle, elle vient s'offrir. Mais elle est sans passion ; le plaisir n'obscurcit pas une seule minute, de son voile humide, ses yeux calculateurs qui semblent me dire :

– Si je fais cela, c'est pour que tu n'ailles pas chercher ailleurs un plaisir que tu paierais peut-être...

Elle sauvegarde la caisse, voilà tout !

Une fois, comme je la repoussais, elle a voulu, telle une prostituée, me retenir par des caresses anormales, que je lui avais apprises, et j'ai supporté le supplice de les subir vainement, pour me payer la joie affreuse, l'immense et affreuse joie, de la mépriser, de la haïr...

Le pont

Je venais d’épouser une petite femme rose et blonde, très singulière, vive et charmante, une très singulière, vive et charmante petite bestiole qui sautait, de-ci de-là, comme un chevreau dans la luzerne, et babillait, comme un oiseau dans les bois au printemps. À vrai dire, ce n’était pas tout à fait une femme, ni tout à fait une bestiole, ni absolument un oiselet. C’était quelque chose de plus mécanique et de très particulier, qui, par le bruit, l’intelligence, l’étourderie bavarde, le caprice virevoltant, la manière d’être si loin de mes goûts, de mes sensations, de mon amour, tenait un peu de tout cela. Ce qu’il y avait de curieux en elle, c’était son âme, une toute petite âme, une âmelette, une âme de mouche, taquine, chatouilleuse et vibrante, qui voletait, sans cesse, en zigzags, autour de moi, et se cognait partout, avec des cris, des rires, à rendre fou.

Laure était ma sixième épouse... Oui, ma sixième, en vérité ! Deux étaient mortes, je ne sais pourquoi ; les autres m’avaient quitté, un beau soir... Pourquoi ? je n’en sais rien non plus. Et ce que j’ignore plus encore, c’est la raison secrète et défavorable qui me poussa, impérieusement, à ce mariage, car je connaissais à l’avance ce qui m’y attendait.

Ma destinée a vraiment d’incroyables malchances, d’innombrables et illogiques malchances. J’ai le sentiment que je suis l’être le plus accommodant du monde, à qui sont inconnues les bouderies, les taquineries, les mauvaises humeurs. Je n’ai de volonté, d’énergie, que pour plaire à qui m’entoure. Si déraisonnables soient-ils, je me plie à tous les caprices. Jamais une plainte, une dispute, une préférence, un ordre. Je me sacrifie – au point de m’annihiler

complètement, d'imposer silence à mes désirs, à mes goûts – à ce que je crois être le bonheur de qui vit avec moi. Eh bien, malgré cette persistance héroïque dans l'effacement, il m'est impossible de garder une femme plus de trois mois. Au bout de trois mois, brunes ou blondes, petites ou grandes, corpulentes ou diaphanes, je les fatigue tellement, elles arrivent à me détester tant que, fuut !... fuut !... fuuut !... les unes meurent, et les autres s'en vont, sans raison. Sans raison, je le jure, ou du moins, sans autre raison que, étant femmes et moi homme, nous sommes, sans doute, elles et moi, des êtres absolument antipodaux l'un à l'autre.

Oui, oui, je sais ce que l'on peut me dire... Évidemment l'on m'accusera d'être le forgeron de mon propre malheur... Mais voilà... je ne puis supporter la solitude. Seul, je me crois perdu, et je deviens aussitôt la proie de douloureuses et insoutenables terreurs, qui me sont encore plus pénibles qu'une femme. Il faut, autour de ma vie, un bruit familier et quotidien. Qu'il soit musique ou grincement, il n'importe, pourvu qu'il soit et qu'il chasse les fantômes effrayants du silence.

Je vais dire une chose peu convenable. Je vous prie donc de m'excuser, car je serai bref et me garderai d'évoquer des images lascives.

La première nuit de mes noces, il m'arriva une étrange et désagréable aventure. Je communiais ma femme avec une ferveur exaltée, quand, brusquement, d'un coup de rein, Laure rompit l'étreinte, et me jeta de côté sur le lit, en poussant un cri :

– Mon Dieu ! que je suis oublieuse, fit-elle... Mon Dieu ! mon Dieu !... j'ai oublié ma prière à saint Joseph !

Sans remarquer mon étonnement, ni le désordre indécent et irrité de ma chair, elle se mit à genoux sur le lit, et, les cheveux défaits, la gorge nue, elle se signa :

– Ô saint Joseph, pria-t-elle, protégez petit père, petite mère, petite sœur... qu'ils soient heureux et vivent longtemps !... Protégez Plume et Kiki, mes chats bien-aimés, et aussi ce pauvre Nicolas (Nicolas était un perroquet), qui est si vieux, qui ne chante plus et que je ne voudrais pas voir mourir encore... Et puis, protégez aussi mon petit mari, afin qu'il ne me fasse pas de la peine.

Après quoi, reprenant une posture plus conjugale, elle me dit, avec un sourire :

– Na... c'est fait... Vous pouvez continuer, maintenant...

Mais le charme s'était envolé... Il me fut impossible de retrouver la minute adorable. Laure en conçut quelque dépit, qu'elle voulut me cacher, mais qui resta longtemps, dans la nuit, visible au coin de sa bouche.

Le lendemain, après le déjeuner, nous sortîmes dans la campagne. Elle fut charmante et gaie, et même un peu folle, mais sans outrance. Elle se roula dans l'herbe, tint des discours joyeux aux fleurs, aux oiseaux, aux insectes, fleur elle-même, et oiseau et insecte, tour à tour... Sa petite âme de mouche tourbillonnait dans le soleil, avec de menus ronflements... Dans un bois de châtaigniers, comme nous étions bien seuls, tous les deux, je l'embrassai... Il était déjà tard quand nous songeâmes au retour. Elle était un peu lasse, se taisait en marchant, appuyée à mon bras. Moi, j'échafaudais des palais de bonheur... silencieux aussi, de ce silence qui contient toutes les grandes paroles, toutes les grandes musiques, tous les grands tonnerres. Tout à coup, elle quitta mon bras, et vive, avec des mouvements menus et précieux, comme une pie qui saute dans l'herbe humide, le matin, elle s'engagea dans une sente qui, à droite, sur la route, descendait vers la vallée. Je criai :

– Mais où allez-vous donc par là ?... Où allez-vous donc par là ?

– Notre maison est en face, de l’autre côté du coteau... Je vais au plus court, dit-elle.

Et elle continua de sautiller, légère, aérienne, dans la sente. Je la rejoignis.

– Ce chemin ne mène nulle part, ma chère petite âme... Il mène à la rivière...

Laure riposta :

– Eh bien, s’il mène à la rivière... nous passerons le pont.

– Mais il n’y a pas de pont...

– Il n’y a pas de pont ?... Pourquoi dites-vous qu’il n’y a pas de pont ?... Vous n’êtes pas gentil, vraiment... Et pourquoi y aurait-il un chemin, s’il n’y a pas de pont ?... Ce chemin serait une chose ridicule...

Et sévère, tout à coup, la bouche impérieuse, elle dit :

– Je veux passer le pont, na !... Vous entendez ?... Allez par le village, si cela vous plaît...

J’essayai doucement de la dissuader, mais elle m’imposa silence d’une voix si brève, si nette, si coupante, que je n’osai plus insister, et je suivis Laure dans la sente, parmi les grosses pierres qui nous meurtrissaient les pieds et les ronces de la haie qui déchiraient sa robe, au passage...

Au bas de la sente, la rivière coulait, large, profonde, fermée sur l’autre rive par un épais rideau de saules et d’aulnes qui faisaient sa surface d’un vert noir, d’un vert couleur d’abîme.

– Vous voyez bien ! lui dis-je doucement, et sans reproche... Il n’y a pas de pont... Et vous allez être très lasse.

Elle plissa ses lèvres de dépit, ne répondit rien et resta quelques secondes à regarder l’eau verte, puis les aulnes et les saules de l’autre rive. Et nous rebroussâmes chemin, gênés tous les deux par je ne sais quoi de subitement plus sourd, oppressés tous les deux par la survenue d’un

nouveau destin, qui rendait notre marche pesante et chancelante comme une montée de calvaire.

Comme Laure tirait la jambe, très fatiguée, je lui offris, à plusieurs reprises, l'appui de mon bras. Elle le refusa net :

– Non... non... je ne veux pas votre bras... Je ne veux rien de vous... Vous êtes un méchant homme.

Le soir, ma femme ne parut pas à table et ne voulut pas me recevoir dans sa chambre, qu'elle avait verrouillée.

– Allez-vous-en... me dit-elle, à travers la porte... Je suis très malade... Je ne veux plus vous voir...

Vainement, je suppliai... vainement, je suppliai... vainement, avec une éloquence surprenante, je l'adjurai de me pardonner, si je lui avais involontairement causé de la peine... J'allai même jusqu'à m'excuser.

– Eh bien, oui ! criai-je en tordant la clef... de la porte... Eh bien, oui il y avait un pont...

Elle demeura inflexible et têtue, répétant :

– Non... non... c'est fini... c'est trop tard !... Je ne veux plus vous voir... Allez-vous-en...

Je me retirai et passai la nuit dans les larmes.

– Mon Dieu ! me disais-je, en marchant dans ma chambre, encore une qui m'échappe... Et pourquoi ?... Et que se passe-t-il en elle ?... Ne peut-elle point me pardonner qu'il n'y ait point eu de pont sur la rivière ?... C'est possible... Déjà Clémence m'avait quitté, parce qu'un soir, en sortant du bal, il avait plu et que sa toilette fut perdue... Ou bien s'imagine-t-elle sincèrement, à cette heure, que c'est moi qui, par une cruauté raffinée, et par mon autorité bête de mari, alors qu'elle était très lasse, l'ai méchamment obligée à suivre la sente et à passer sur un pont que je savais ne pas exister ?... Je voudrais le savoir... Elle ne le sait peut-être pas elle-même...

Vraiment, ai-je de la chance ?

Pauvre voisin

Cette année, durant l’été, vint s’établir près de chez moi, dans une petite maison depuis longtemps inhabitée, une sorte de vieux petit bonhomme très propre, très droit, à l’air très doux, très timide, et vers qui, tout de suite, alla ma sympathie. Oui, ma foi, rien que de le voir, j’avais senti de mon âme à la sienne comme une correspondance d’idées, déjà intime et profonde. Il semblait, tant ses allures étaient humbles, demander pardon de sa présence à toutes les choses, à tous les êtres, à toute la nature. Sur les routes, il s’effaçait, non par crainte, mais par modestie, devant les chiens rôdeurs ; il eût fait certainement des détours de plusieurs kilomètres pour ne pas contrister de son approche un oiseau sur sa branche ou un rat dans son trou. Je fus charmé de la venue, en ce pays, de ce petit bonhomme, dont, sur un premier regard échangé à notre première rencontre, je songeai qu’il pourrait me devenir un compagnon fidèle et utile.

Ici, je suis très seul, trop seul, et hormis le temps des repas et les courtes heures où je lis *le Petit journal,* je m’ennuie. Je m’ennuie immensément. Tous les gens qui m’entourent sont – socialement parlant – ou trop au-dessus de moi, ou trop au-dessous. Chose curieuse, il n’en est pas un seul avec qui je sois – comment dire cela ? – de plain-pied. Pas un avec qui j’aurais plaisir à me lier. Il n’y a pas un commerçant retiré des affaires, pas un fonctionnaire retraité, pas même un ancien capitaine d’infanterie, personne enfin, dont l’intelligence, la conception de la vie, la moralité et les goûts soient équivalents des miens. Des paysans qui me détestent et me jalousent, des gros bourgeois qui méprisent ma médiocrité, des grands seigneurs qui m’éclaboussent de

leur luxe, voilà ce dont se compose ce petit village extraordinaire où je vis. Je n'ai pas d'autres ressources intellectuelles que moi-même, et l'on avouera que c'est dur, l'hiver surtout, où les nuits sont si longues, à la campagne. Et les bêtes, me direz-vous ? Les bêtes sont une compagnie délicieuse. Eh bien ! parlons-en. Les chiens ? On me les vole. Les chats ? On me les mange. J'ai eu un mouflon, oui, un mouflon. Il était affectueux et drôle. Il est mort de s'être, un jour de gelée blanche, trop gavé de luzerne. Vraiment, en ce village, je suis aussi abandonné que si j'habitais le centre mystérieux de l'Afrique, et la vie m'y est davantage hostile.

Aussi, vous pensez si j'accueillis avec joie l'apparition inespérée d'un pareil voisin, et, dès les premiers jours où je le rencontrai, je me suis mis en devoir de lui adresser mille et mille politesses, discrètes et muettes il est vrai, mais éloquentes en diable. Le petit bonhomme ne s'y méprit point, et je vis à l'expression reconnaissante de ses yeux que ses sentiments étaient à l'unisson des miens. Il ne nous restait donc plus que l'heureux hasard ou l'adroite combinaison qui mettrait en présence nos deux timidités, nos deux solitudes, et ferait des deux inconnus de la veille deux désormais inséparables amis. Cela arriva un après-midi – car nous dirigions nos promenades aux mêmes heures et dans les mêmes endroits –, je ne sais plus à propos de quoi. Je me nommai. Il se nomma. Il s'appelait M. Justin Durand, ancien pharmacien à Grenelle.

C'était bien la dernière profession que sur sa mine j'eusse donnée à mon futur ami. Les pharmaciens ont, en général, des airs effrontés et bohèmes qui, comme on l'a vu, n'étaient pas du tout ceux de M. Justin Durand. Ils sont tranchants dans leurs idées, libres penseurs, affectent, en politique, des opinions radicales. Or, mon voisin semblait l'opposé de cette sorte d'hommes. Je l'emmenai, le soir même, à la maison, et, malgré ses protestations, je le retins à dîner. Au dessert, pour exciter sa confiance, je lui avais

raconté ma vie, en l’enjolivant d’événements extraordinaires qui ne m’étaient pas arrivés, et de traits d’héroïsme aussi brillants que faux.

– Et vous ? dis-je à mon nouvel ami – car rien ne vous fait l’ami de quelqu’un comme ces récits où l’on apparaît devant lui, chevaleresque et sublime –, et vous... vous devez avoir eu une existence curieuse et bien remplie ?

– Oh ! moi ! fit Justin Durand, sans trop d’embarras, et avec un sourire mélancolique, moi... j’ai été cocu... Telle fut ma vie !

– Ah ! je comprends, m’écriai-je... Et je vois d’ici la scène terrible et sanglante... Vous avez tué les deux larrons de votre honneur, les deux misérables larrons de votre honneur ?...

– Ma foi, non !... répondit doucement Justin Durand... D’ailleurs, pensez que jamais personne ne fut plus, ni même autant cocu que je l’ai été... Et s’il m’avait fallu tuer tous les larrons de mon honneur, comme vous dites, ma vie tout entière se fût passée à cet exercice...

– Mais alors ?

– Je n’étais plus tout jeune quand je me mariai, narra mon ami, et la femme que j’avais choisie était beaucoup trop jolie pour un pauvre homme comme moi. Je m’aperçus tout de suite que je ne serais pas heureux. J’ai l’air d’être bête parce que je suis gauche et timide, mais j’ai pourtant de la perspicacité, et je vois bien des choses que je n’ai pas l’air d’avoir vues. Non, non, je ne suis pas si bête qu’on le croit. Deux mois après mon mariage, je savais très bien que j’étais cocu...

– Deux mois après ? clamai-je avec horreur... Et vous ne vous êtes pas révolté ?...

– Ma femme avait pris sur moi un empire considérable, continua Justin Durand... Je tremblais devant elle comme un

petit enfant... C'était une femme violente et qui eût été capable de me battre... Je ne puis supporter les scènes... je ne dis rien... Voici comment les choses se passaient... J'avais trois élèves à la pharmacie, deux blonds et un brun, jolis garçons, ma foi, et solides gaillards... Dame ! pour l'amour, ils étaient mieux bâtis que moi... Ma femme, sous un prétexte quelconque – je dis quelconque, car vraiment ces prétextes étaient à peine dissimulés –, les faisait monter dans sa chambre à tour de rôle, et dans l'ordre suivant : les deux blonds d'abord, le brun ensuite... Lorsqu'ils entraient, ils la trouvaient au milieu de la chambre, debout et toute nue, et elle leur disait – elle leur a dit cela, chaque jour, pendant plus de quinze ans :

– Monsieur Charles (ou monsieur Henri, ou monsieur Frédéric), soyez donc assez aimable pour me remettre ma chemise... Je ne sais où est ma femme de chambre ! J'ai beau la sonner, elle ne vient pas.

Et ils lui remettaient sa chemise, vous devinez comme !... vous devinez comme !...

– C'est un peu fort !... Et pourquoi ne la chassiez-vous pas de chez vous ?

– À quoi bon ?... D'ailleurs, leur temps fini, ils partaient. Il fallait bien que je les remplace.

– Eh bien ! moi, j'en aurais choisi de très laids, des bossus...

– Les laids, les bossus, les petits, les grands, les jeunes, les vieux, tout était bon à ma femme... Cela dura quinze ans.

– Mais, depuis Messaline, on n'a jamais vu ça !

– On ne voit pas tout, dans les ménages, reprit philosophiquement Justin Durand... Mais il y a mieux... Après quinze années de cette existence, un matin, ma femme me dit qu'elle avait mal au foie, et qu'il lui fallait s'en aller à Vichy. Je ne fus pas dupe de ce prétexte qui semblait

inaugurer un nouvel état de choses... Mais que vouliez-vous que je fisse !... Elle partit... Voilà six ans de cela, et elle n’est pas revenue !...

– Où est-elle maintenant ?

– Je n’en sais rien... je ne suppose pas qu’elle continue une cure qu’elle n’a pas dû commencer...

– Enfin, vous en voilà débarrassé !...

– Oui !... Mais elle me manque... Elle me manque, le soir surtout... Nous avions l’habitude de passer ensemble nos soirées... Nous ne nous disions rien, il est vrai... mais elle était là... Elle lisait des romans, moi j’inventais des sirops antiseptiques... des granules contre la tuberculose... Enfin, elle me manque... J’ai cru la remplacer en allant au café, le soir, prendre un bock et lire les feuilles publiques... Eh bien ! non, ça n’est plus la même chose ! Je l’ai attendue six ans. Pendant six ans, chaque jour, j’ai fait mettre à table son couvert, j’ai fait préparer, le soir, par la femme de chambre ses petites affaires dans le cabinet de toilette... Je pensais qu’elle reviendrait ; elle aurait, en rentrant, trouvé les choses posées comme au jour où elle me quitta... Je n’y pense plus maintenant... Je ne l’espère plus... Alors j’ai vendu la pharmacie, donné congé de mon appartement... Et depuis que je suis ici, à la campagne, en pleine nature, cela va mieux... Oui, je commence à me moquer de ma femme ; et savez-vous à quoi je pense en ce moment ?

Il eut un petit rire triste et se frotta les mains, de longues mains grises et sèches et flétries qui faisaient, l’une contre l’autre, un bruit de papier froissé.

– Eh bien ! je songe que si ma femme revenait et qu’elle vît la pharmacie vendue, l’appartement vide... elle serait bien étonnée... bien étonnée... Et cela serait drôle qu’elle fût obligée d’aller coucher à l’hôtel... Hé ! hé ! ne trouvez-vous pas ?

Nous nous levâmes de table, et nous attaquâmes notre première partie de piquet.

Précocité

Je ne sais pas pourquoi Thérèse Inula décida un jour qu’elle reprendrait son enfant. Sans doute que, ce jour-là, elle s’ennuyait plus que de coutume, ou bien que le ciel était gris, qu’il ventait de l’Est, ou bien encore que ce désir subit lui était venu, comme celui d’avoir une robe neuve, ou de renouveler les tentures de son cabinet de toilette. Peut-être songea-t-elle aussi que sa vie, se trouvant simplifiée par un concubinage sérieux et marital avec Ernest Lacombe, la présence d’une petite fille égaierait les tristesses et les monotonies d’un intérieur momentanément privé d’aventures.

Ce n’est pas une mauvaise mère, bien loin de là ! Mais quoi !... Les nécessités de l’existence !... Ah ! ce n’est pas toujours drôle !

Depuis sept ans que la petite Cécile – oui, c’était bien Cécile qu’elle se prénommait – vivait chez des paysans bourguignons, Thérèse n’avait pas manqué, une seule fois, de payer les mois de ce nourriciat prolongé. Elle ajoutait même, souvent, aux envois mensuels d’argent, de jolis cadeaux et de belles friandises, des petites robes mauves, roses, bleues, rouges, jaunes, des tabliers de dentelles, des chapeaux à fleurs, des mignonnes chemises brodées, des rubans multicolores et d’amusants polichinelles, tout cela pêle-mêle, sans souci des mesures et des utilisations possibles, au hasard de ses courses dans les magasins et de l’avantage des soldes exposés. Tous les ans, dans la semaine de janvier, elle faisait une caisse de tous les sacs de bonbons reçus, de toutes les étrennes encombrantes, et elle les envoyait, en Bourgogne, à la famille nourricière

émerveillée, sans doute, de ces richesses frivoles et gourmandes. Bien d'autres eussent donné cela à leurs femmes de chambre, à leurs concierges. Elle, pas ! car c'était une chic mère, disaient avec admiration ses amies.

Thérèse avait d'autant plus de mérite à aimer son enfant et à la gâter de la sorte qu'elle ne la connaissait pas du tout, l'ayant, le jour même de sa naissance, confiée à ces braves paysans qui avaient charge de l'élever. Allez donc, oui, allez donc, au bout de sept ans, retrouver les traits d'un petit visage qu'on n'a jamais vu, d'un petit visage qui n'était alors qu'un paquet informe de chair, sans cheveux, sans yeux, sans sourires, sans rien par où puisse se raccrocher un souvenir quelconque, puisse se préciser une image de réalité. J'en appelle à toutes les filles-mères.

Et ce qui l'embrouillait plus encore, la pauvre Thérèse, quand elle voulait se représenter l'actuelle frimousse de cet être inconnu, c'était de ne pas savoir qui en était véritablement le père. Elle avait beau se rappeler, chercher, fouiller les brumes décolorées de sa mémoire, elle ne parvenait pas à fixer, non seulement les noms de tous ceux qui avaient passé chez elle, et dont l'un – était-ce Alfred ? voyons, Luc ? ou bien Robert, Jacques, Gustave, Alphonse, au diable ! – avait laissé cette graine, cette graine de volupté, ou de lassitude, cette graine vague, devenue, hélas ! quelque chose de vivant ? Alors, sans chercher davantage à la caractériser, à juxtaposer en elle toute une série de ressemblances possibles, elle imaginait une enfant comme les autres, une enfant – brune ou blonde ?, blonde plutôt, comme elle était elle-même, avec de grosses joues rondes et fermes, et qui, vêtue de ces fanfreluches qu'elle envoyait quelquefois, aimait à jouer comme une petite bergère de tapisserie dans les prés, sous les arbres, à poursuivre les pies et les chèvres, à manger, dans les vergers, des pommes vertes et à boire du bon lait crémeux en des jattes de terre brune – pommes vertes et jattes

brunes, attendrissant souvenir de sa propre enfance, mais si loin ! si loin !

Très souvent, Thérèse avait eu l'idée d'aller voir sa petite Cécile. Malheureusement, cela ne s'était pas arrangé. Chaque fois, un rendez-vous imprévu, un souper auquel elle n'avait pas pris garde, une première représentation avancée ou retardée, et mille autres événements de cette importance avaient empêché la réalisation de ces projets maternels. Et vraiment, on ne peut pas dire que ce fût jamais sa faute. Les choses semblaient mettre un acharnement incroyable et une persistante ironie à reculer toujours les joies, tant de fois promises, de ce déplacement.

Mais le cœur y était.

Enfin, un jour, elle décida que cela ne pouvait durer ainsi. Elle partit pour la Bourgogne et ramena Cécile.

Cécile n'était point telle qu'elle l'avait imaginée. Au lieu de cette belle apparence de santé robuste et impersonnelle, elle vit une enfant chétive, silencieuse et triste, et très pâle, d'une pâleur de fleur enfermée.

– On ne sait pas ce qu'elle a, avaient dit les nourriciers bourguignons... On ne peut rien en tirer... Elle ne parle jamais...

Elle avait du reste, et Thérèse le remarqua avec une presque terreur, elle avait des yeux extraordinaires, de grands yeux noirs, fixes et brillants, de grands yeux noirs derrière lesquels il semblait que se passaient des choses profondes et douloureuses.

Les premiers jours, elle ne fit que se cacher dans les coins. Elle se dérobait aux caresses et rien ne pouvait la distraire et la faire sourire. Puis, peu à peu, elle se mit à regarder autour d'elle, à interroger de ses yeux muets si étranges les choses et les êtres, tout cela qui était nouveau pour elle. Elle eut des joies visibles à tâter la soie des robes de sa mère, à humer les parfums des cheveux de sa mère, à se prélasser

sur les fauteuils, souples et doux, à se frotter aux tentures, comme une chatte. Et, tout d’un coup, elle se prit pour sa mère d’un amour violent, passionné, et en même temps, pour Ernest Lacombe, d’une haine d’autant plus inexplicable que celui-ci était envers elle d’une attendrissante, ingénieuse et délicate bonté.

Thérèse connut alors des jours heureux et bien remplis. Elle passait son temps à pomponner sa fille, la fanfrelucher de mille chiffons charmants. Elle l’emmenait partout avec elle, la promenait au Bois, dans sa voiture ; la montrait, le soir, quelquefois, au cirque, durant les représentations élégantes. Et Cécile ne se rassasiait pas d’embrasser sa mère. C’était, à chaque minute, une poussée impétueuse de tout son petit corps malingre vers l’étreinte maternelle. Et presque défaillante de bonheur, elle ne trouvait jamais autre chose à dire, dans ces moments d’exaltation, que ces mots : « Oh ! mère !... mère !... mère !... »

Cela dura toute une année. Puis, Thérèse se mit, brusquement, à sortir davantage seule. Elle reprenait sa vie haletante d’autrefois, ses hâtes, ses rentrées tardives, la série des mensonges et des mystères de jadis. Et les discussions survinrent, les menaces, les propos orduriers, les pleurs, les raccommodements. Cécile fut reléguée aux soins de la femme de chambre. Elle redevint triste, et elle écouta les histoires de l’office et les potins de l’antichambre.

Un soir que Lacombe était souffrant, Thérèse, après le dîner, annonça son désir d’aller au Gymnase. Elle avait promis à Gabrielle... elle serait rentrée de bonne heure... Ça l’ennuyait... mais elle n’avait qu’une parole.

– Couche-toi ! dit-elle à Lacombe... Tu es malade... Il faut te soigner.

Elle s’habilla et partit.

Lacombe resta quelque temps avec Cécile, qu’il n’essaya même pas d’amuser. Il était songeur et inquiet. Durant près

d’une heure, il se promena, de long en large, dans le salon. Et s’étant aperçu que la petite s’était endormie, il ordonna qu’on la menât coucher, demanda son pardessus et sortit à son tour.

Il rentra furieux, vers minuit. Une demi-heure après, Thérèse, doucement, furtivement, ouvrit la porte de l’appartement. Et tout d’un coup, dans la pâle clarté que faisait une lampe dont la mèche charbonnait, de derrière une portière vivement agitée, elle vit surgir Cécile, en chemise, qui lui dit, d’une voix sourde, haletante, précipitée :

– Il est allé au Gymnase... Il est rentré furieux... Ne te coupe pas.

Et le lendemain, Thérèse, racontant à une amie qui était venue la voir ce trait, résumait, avec un sourire de fierté maternelle :

– Hein ? Crois-tu ? À son âge ! Est-elle rosse ? ah ! la bonne petite canaille !

La villa hantée

J'étais allé, au commencement du printemps, à X...-sur-Mer, pour y louer une villa. On me conseilla de m'adresser à l'un des notaires, maître Claude Barbot, qui en possédait quatre, les quatre plus belles et les mieux situées du pays. Cet officier ministériel me reçut avec force politesses, dont le caractère de jovialité un peu canaille me déplut tout de suite, infiniment.

C'était un petit homme chauve, de figure ronde et lippue sans sensualité, et dont le ventre bedonnait sous un gilet de velours à fleurs, défraîchi et de coupe ancienne. Tout en lui était rond, comme sa figure, tout en lui était vulgairement jovial, sauf les yeux, dont les blanchâtres et troubles prunelles, cerclées de rouge, enchâssées dans un triple bourrelet graisseux de la paupière, suintaient, si j'ose dire, une expression assez sinistre. Mais cette expression, j'étais tellement habitué à la retrouver, à peu près pareille, dans tous les regards des hommes d'affaires, que je n'y pris pas d'autre attention que celle, indifférente et sommaire, que j'accorde aux regards des passants dans la rue. D'ailleurs, je n'avais pas à discuter des intérêts considérables avec ce tabellion de ville d'eaux. Tout au plus pouvait-il me carotter quelques louis, même en admettant que nous tombions d'accord sur la location de sa villa.

En quelques mots, brefs et froids, je lui expliquai le but de ma visite.

– Ah ! ah ! fit-il en étalant sur ses cuisses courtes des mains potelées et velues – car si son crâne ne révélait pas trace de poils, il en poussait des touffes épaisses sur ses mains... Ah ! ah !... l'on vient donc se reposer tout l'été, à

X...-sur-Mer !... Voilà une excellente idée !... Il n'y a pas de meilleur endroit, sur toute la côte normande, ni plus agréable, ni plus sain...

– Je l'espère, déclarai-je bêtement, ne sachant que dire.

Le notaire accentua la déplaisante familiarité de ses phrases :

– Et l'on vient... ah ! ah !... et l'on vient demander à maître Claude Barbot, ci-présent, de lui louer une de ses petites villas ?... Parbleu ! je crois bien... Ce sont les plus jolies et les plus confortables...

– Elles ont, du moins, cette réputation...

Décidément je n'avais pas de chance dans le choix de mes réponses. Maître Barbot sourit :

– Et méritée, donc !... Eh bien, mais il me semble que nous pouvons traiter cette affaire-là... Oui, oui, nous pouvons traiter cette affaire-là...

Le notaire se croisa les bras et se renversa l'échine sur le dossier balancé de son fauteuil.

– Voyons ça... voyons ça... dit-il... Et résumons la situation... Premier point... Êtes-vous marié ?

– Non.

– Ah !... pas marié... très bien... très bien ! Deuxième point... Avez-vous une habitude ?... J'entends une connaissance... une petite amie, là, là... pour tout dire ?...

Et, bonhomme, avec un sourire bienveillant, il ajouta :

– Mon Dieu ! nous savons ce que c'est que la vie... La province n'est pas si arriérée qu'on le croit généralement... Il faut bien que jeunesse se passe... ici comme partout... Et nargue à la Chambre des notaires !... Ah !... ah !

Comme je ne répondais pas, étonné et choqué du tour que prenait la conversation, maître Barbot expliqua :

– Mon Dieu... si je vous pose ces questions, excusez-moi... c’est pour me rendre compte de ce qu’il vous faut... c’est par sollicitude de propriétaire... Mes quatre villas, cher monsieur, sont aménagées en vue de certaines situations sociales... situations définies... ou pas définies, au choix... comprenez-vous ?... J’en ai une pour les vrais ménages : c’est la moins bien... une autre pour les ménages de passage, les ménages d’été : elle est mieux... une autre pour les hommes seuls : admirable, celle-là, cher monsieur... Et ainsi de suite... Vous comprenez, ce qui convient à l’un ne convient pas à l’autre... Alors... dans quelle catégorie dois-je... ?

– Je suis seul, affirmai-je.

– À la bonne heure... applaudit maître Barbot... Et vous avez choisi le vrai chemin... Vous avez donc droit à la plus belle de mes villas... Vous m’en voyez très heureux, car vous me plaisez beaucoup... beaucoup...

J’esquissai un vague geste de remerciement... Le notaire reprit :

– Cela vous étonne peut-être que je destine aux hommes seuls la plus belle, la plus complète, la plus luxueuse, la plus admirable de mes villas ?... C’est une idée à moi, et que je vous expliquerai tout à l’heure... en visitant, si vous le permettez...

Et son regard blanchâtre et trouble m’examinait, me fouillait. Je sentais réellement ce regard me palper, me soupeser, déterminer ma valeur sociale, morale et marchande. J’étais, dans le regard de cet homme, comme une pierre précieuse dans la main d’un Juif.

À ce moment, la porte du cabinet s’ouvrit et, dans un chiffonnement de soie et de dentelles, dans un parfum violent de femme et de fleur, j’aperçus une chevelure rousse, une bouche rouge, l’éclair bleu de deux yeux adorablement ardents, une apparition éblouissante,

miraculeuse de beauté, de jeunesse et d'amour, qui, à peine apparue, disparut en jetant un cri : « Pardon ! »

– Ma femme... expliqua négligemment maître Claude Barbot.

– Mes compliments ! fis-je, non encore revenu de la surprise où m'avait plongé la vision rapide de cette rayonnante créature, à peine entrevue dans l'entrebâillement d'une porte, vite ouverte et vite refermée...

* * *

La villa me plut. Joliment plantée sur la montagne, entre des massifs d'arbres, entourée de jardins, d'une architecture sobre et svelte, maître Barbot n'en avait pas exagéré les mérites. L'intérieur était une décoration claire, vibrante, d'un luxe discret, qui laissait toute leur importance aux paysages de verdure, de montagne et de ciel, au milieu desquels elle s'élevait.

Je me souviens surtout de la chambre, une chambre jaune à meubles blancs, d'une douceur, d'une mollesse délicate et voluptueusement gaie, où les contours des objets, les tons de la chair acquéraient une extraordinaire finesse, une qualité de lumière indicible et pénétrante jusqu'au rêve. Quelques gravures licencieuses, des copies de Jules Romain, je crois, ornaient les murs ; et, çà et là, sur la cheminée, les étagères, les tables, d'impures figurines de Saxe, mettaient des grâces de joli péché...

C'est justement dans cette chambre que nous étions, maître Barbot et moi, quand, décidé à louer cette villa, je lui en demandai le prix.

– Cinquante mille francs, pas un sou de moins... déclara-t-il, d'une voix ferme.

Je sursautai. Mais le notaire m'invita à m'asseoir, et voici ce qu'il me dit, tandis que son regard blême était fixé sur moi, étrange, dominateur :

– Cinquante mille francs... cela vous paraît cher, au premier abord ? Je le comprends... Mais je vais vous éclairer d'un mot... Cette villa est hantée...

– Hantée ?... balbutiai-je.

– Parfaitement... Toutes les nuits, il y vient un fantôme... Oh ! ce n'est pas un fantôme à tête de mort, à corps de squelette, et qui traîne des suaires, des ferrailles, des lueurs de lune, par les couloirs, sur le coup de minuit... Non... C'est un fantôme comme on n'en voit pas souvent, même en rêve, un adorable et merveilleux fantôme, à tête et à corps de femme, dont la chevelure rousse, les yeux bleus, la chair irradiante sous la transparence des batistes parfumées, feraient damner un saint... Ce fantôme a ceci de particulier qu'il connaît tous les secrets de l'amour et qu'il en invente, et qu'il est discret, discret... Il vient quand on veut... il s'en va de même... Personne n'en sait rien... ni vu, ni connu... Enfin, c'est à prendre ou à laisser... je loue la villa avec le fantôme... je ne la loue jamais sans lui... Si vous n'en voulez pas, je ne suis pas en peine... Non, je ne suis pas en peine, sacrédié !

Je regardai le notaire... Un sourire cynique bridait ses lèvres, éraillait ses prunelles, autour desquelles le cercle rouge s'avivait de suintements sanguinolents... Et je criai :

– Ce fantôme... je le connais, je l'ai vu... C'est...

Maître Barbot m'imposa silence par cette interruption violente :

– Un fantôme, voilà tout... Vous ne le connaissez pas, vous n'avez rien vu... C'est un fantôme comme tous les fantômes... Allons-nous en... Vous réfléchirez en route...

Et, haussant les épaules avec un air de mépris souverain, il dit encore :

– Ah ! les imbéciles qui marchandent l’amour d’un fantôme... d’un pareil fantôme !... Oh ! la la... Et ça se vante de chercher des sensations rares, des voluptés inédites !... Littérateurs !... Allons-nous en...

* * *

J’ai revu, l’autre jour, la villa hantée... c’est le prince K... qui l’habite...

Veuve

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre, avec ces mots : « Lucien est mort. Venez tout de suite. – LUCIENNE. » Je poussai un cri, redescendis vivement dans la rue, pris d'assaut un fiacre qui passait.

– Vite !... vite, cocher !... avenue de l'Alma... Il y aura un bon pourboire...

Et, dans le fiacre, éperdu, à moitié fou, parlant tout haut, je me disais :

– Lucien est mort !... mais non... Ce n'est pas possible ! Je l'ai vu hier !... Il était gai, heureux et bien portant !... Allons donc !... Quelqu'un me fait là une plaisanterie atroce, une sale blague !... ou bien, c'est d'un autre Lucien qu'il s'agit, d'un Lucien que je connais pas, dont je me moque, et dont on m'annonce, par erreur, la mort !... Tout à l'heure, je verrai Lucien, avec sa bonne figure et son bon accueil, et il me dira, comme hier, comme toujours : « Qu'est-ce que nous faisons, ce soir ?... » Mort ! Elle est bonne celle-là !

Je déraisonnais...

C'est que Lucien était mon meilleur ami... Nous ne nous étions pas quittés depuis notre petite enfance. Jamais l'ombre d'un nuage, de quoi que ce soit, entre nous !... Son mariage que je redoutais, loin de refroidir ou d'espacer nos relations, les avait, en quelque sorte, consolidées, si l'on peut dire, de relations aussi indestructiblement solides qu'elles pussent être consolidées !... Lucien adorait sa femme, et sa femme l'adorait. Et ils m'adoraient tous les deux de les adorer... Je crois bien qu'une pareille amitié, et si pure, n'avait, pareillement et dans aucun temps, réuni trois êtres, dans une même pensée, dans une même tendresse !...

Nous sortions toujours ensemble, nous n'avions rien de caché pour nous... Nous avions les mêmes goûts, les mêmes journaux, les mêmes pauvres, et, chose incroyable, les mêmes opinions sur l'affaire Dreyfus !... Et c'était si charmant, si émouvant et si candide, si visiblement candide, qu'il n'était venu à l'idée de personne, même dans notre milieu potinier, de souiller, du plus léger soupçon, de la plus légère parole ironique, cette intimité unique et merveilleuse.

Et Lucien serait mort, comme cela, tout d'un coup, sans me prévenir ?... Ça n'était pas admissible.

Ça n'était pas admissible, certes !... Et pourtant, cette lettre... cette écriture qui était de Lucienne !... Car elle était de Lucienne, cette écriture ; je ne pouvais en douter... je ne pouvais croire au hasard d'une telle ressemblance !...

Tout bouleversé, j'arrivai à l'appartement de l'avenue de l'Alma. Les domestiques allaient, venaient, en poussant des cris... Spy, la petite chienne, tournait sur elle-même, en aboyant ; et les oiseaux, dans la volière, se heurtaient les ailes aux barreaux, comme pris de subite démence... Dès qu'elle m'eut aperçu, Lucienne se jeta dans mes bras.

– Lucien !... Lucien !... Lucien !... Ah ! mon pauvre Lucien !

Sa voix était déchirante, ses cheveux épars, sa robe de chambre dégrafée. Il y avait dans ses yeux, des lueurs hagardes. Je balbutiais en la serrant de toute ma force dans mes bras :

– Voyons !... Ça n'est pas possible ! vous exagérez !...

– Mon pauvre Lucien !... Mon pauvre Lucien !...

– Mais que s'est-il passé ?... voyons... Que s'est-il passé ?... Aujourd'hui, on ne meurt plus comme ça.

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... moi aussi, je veux mourir !... je veux mourir !...

Je l'obligeai de s'asseoir sur un canapé, je m'assis près d'elle, tout contre elle... et lui tenant les mains, que je

tapotais, que je caressais dans mes mains :

– Du courage... du courage !

Je cherchais d'immenses paroles consolatrices, des phrases berceuses, des dormeuses enlaçantes, et je ne trouvai rien que ces mots balbutiés entre des silences :

– Du courage !... Ah ! ma pauvre amie !... Il ne faut pas se laisser aller... Il faut réagir... Quel affreux malheur !... Du courage !

Et, morne maintenant, les épaules lourdes, les yeux fixés sur une fleur du tapis, elle scandait de petits hoquets l'obstination de ces paroles. Et elle disait aussi, comme si elle répondait à des voix intérieures :

– Ah ! jamais plus !... Jamais plus !...

Elle exigea que je visse avec elle Lucien, mort, sur son lit funèbre.

– Il vous aimait tant !... Il vous aimait tant !

J'objectai.

– Ça n'est pas raisonnable ! Il faut vous ménager...

– Si !... si !... je veux !... Ça me fera du bien. Son visage adoré, pensez donc ! Et ses mains si blanches, et ses yeux fermés dont je ne sentirai plus jamais le doux regard sur moi... C'est affreux !... c'est affreux !...

– Du courage, alors !...

Une femme parsemait de fleurs le drap blanc et le phénol exhalait d'une soucoupe son odeur forte. Lucien ne semblait pas beaucoup changé. Il avait encore sur les lèvres son sourire... je crus l'entendre qui me disait : « Qu'est-ce que nous faisons, ce soir ? » Mais, à peine entrée, Lucienne eut une crise de nerfs, tomba sur le plancher, s'évanouit... On dut l'emporter au salon où je veillai près d'elle, répétant sans cesse :

– Du courage !... C'est affreux !

Vers le soir, sa douleur s’attendrit... Et nous parlâmes de lui, sans fin, sans fin...

– Il était si beau !

– Ah oui !... Et si bon !

– Ah oui... Et si tendre !...

– Ah oui !... Et si gai !...

– Nos soirées, vous vous souvenez !...

– Et ces déjeuners, tous les trois...

– Et ses petites manies, si émouvantes !...

– Si délicates !...

– Et comme il montait à cheval !...

– Oui, oui !

– Ah ! tout cela est fini !...

– Du courage !... du courage !... Tout cela est fini.

Elle ne s’endormit que très tard, dans la nuit, soupirant : « Tout cela est fini ! », tandis que, moi, les yeux tristes, le geste protestataire, je répétais, sans me lasser :

– Du courage !... du courage !...

Le jour des obsèques, Lucienne me dit, tout en larmes :

– Je n’aurai jamais la force de l’accompagner jusqu’au cimetière ! Et je sens que si vous n’êtes pas là, près de moi, je mourrai... Restez avec moi... nous parlerons de lui, encore, toujours ! Et demain, nous irons, tous les deux, porter des fleurs et prier sur sa tombe... Il vous aimait tant !...

Ce fut une matinée terrible... L’appartement envahi... Tout ce monde, tout ce cérémonial, et toutes ces couronnes, et toutes ces fleurs... et ces hommes en noir !... Chaque personne qui entrait, et chaque gerbe nouvelle, c’était, pour ma Lucienne, une secousse qui ravivait sa douleur !... Elle était très pâle, très tremblante... Plusieurs fois, elle fut sur le

point de défaillir... Je la soutenais de mes regards pieux et de mes paroles :

– Du courage !... du courage !...

Enfin nous restâmes seuls, accablés, dans le grand salon...

Puis, elle pleura, pleura...

Je lui avais pris les mains... je lui baisais les mains.

– Tout est donc fini !...

– Mon Dieu !... Mon Dieu !...

– Il vous aimait tant !...

Et elle se pelotonnait contre moi, abritait en moi sa détresse infinie.

– Si je ne vous avais pas, si je n'avais pas votre amitié... je serais déjà morte !

– Mais non !...

– Mais si !... Vous êtes si bon !...

Et elle me serrait la main... et elle frottait sa tête sur mon épaule... Je sentais les parfums de ses cheveux, les parfums de sa bouche... les parfums de son corps, si souple, et si douloureux, contre moi...

D'étreinte en étreinte, de baisers en baisers, de larmes en larmes... mes lèvres, sans que je susse comment, trouvèrent ses lèvres...

– Il... vous... aimait... tant !...

– Oui !... du... courage !...

– Tout est... fi...

– ...ni !...

La bague

Un matin, le vieux baron vint chez moi. Et, sans préambule, il me demanda :

– Est-ce vrai, docteur, qu'il y a du fer dans le sang ?

– C'est vrai...

– Ah !... je ne voulais pas le croire... Et comme la nature est compliquée !

Le vieux baron avait la lèvre tremblante et un peu baveuse. Ses yeux étaient presque morts... Et la peau de son cou faisait, sous le menton, comme une lâche cravate de chair molle. Il réfléchit un instant, puis :

– Il n'y en a pas beaucoup... beaucoup ?... fit-il.

– Ah ! dame !... répondis-je. Ça n'est évidemment pas une mine... comme celles de l'Ariège !...

– Qu'entendez-vous par là ?...

– Je veux dire que, du sang d'un homme, on ne tirerait pas assez de fer pour – comment vous exprimer cela ? – pour construire, par exemple, une seconde tour Eiffel... Comprenez-vous ?

– Oui !... oui !... oui !...

Et le vieux baron rythma chacun de ses « Oui... » d'un mouvement de tête approbateur et découragé... Il ajouta :

– D'ailleurs, je n'en demande pas tant...

Puis, après un court silence :

– Ainsi, vous croyez qu'on peut extraire du fer... un peu de fer... de mon sang ?... de mon sang ?...

– Hé !... Pourquoi pas ?...

Le baron sourit, et il demanda encore :

– Croyez-vous aussi qu'il y ait de l'or, dans le sang ?

– Ah ! ça, non... Et vous êtes vraiment exigeant, mon cher baron. Il n'y a de l'or que dans les dents... malades.

– Hélas ! docteur, je n'ai plus de dents, même malades, gémit le vieillard. Et, eussé-je des dents, et de l'or dans les dents, ça ne serait jamais que de l'or étranger, de l'or que je n'aurais pas fabriqué moi-même, de l'or qui ne serait pas de ma substance, en un mot. Alors, à quoi bon ? Ainsi, vous êtes sûr qu'il n'est pas, dans mon sang, de l'or ?

– Sûr...

Le baron soupira :

– C'est très fâcheux... Et vraiment, je le regrette... Parce que, voyez-vous, j'aurais mieux aimé de l'or que du fer pour ma bague...

Enfin ! ce docteur n'insista pas, il savait le baron un peu gâteux. Celui-ci reprit, en faisant claquer sa langue sur sa lèvre humide de salive.

– C'est que vous ne savez pas combien j'aime Boule-de-Neige. Je lui ai tout donné... Des hôtels, des chevaux, des bijoux, des amants qui la font crier de bonheur... Elle a des draps de cinquante mille francs... Elle a tout ce qu'une femme peut avoir et peut rêver... Eh bien, je voudrais lui donner plus encore, lui donner ce qu'aucune femme n'a jamais eu... Oui, lui donner en une seule fois, et sous une forme matérielle, tangible, tout ce qui me reste de mœlle et de sang... toute ma substance en un mot, enfermée dans un écrin qu'orneraient les plus beaux diamants de la terre... Peu m'importe de mourir... Oui, mais aurai-je assez de sang pour cela ?

– On a toujours assez de sang pour cela, répondis-je négligemment. Du reste... on fait ce qu'on peut...

– Ah ! docteur !... je ne me sens pas bien...

Épuisé par tout ce que représentait d’efforts impuissants ce désir sénile, le vieux baron, devenu très pâle, s’évanouit. Je l’allongeai sur un divan, les pieds hauts, lui fis respirer des sels d’une âcreté violente, lui fouettai le visage avec la pointe d’une serviette mouillée... La syncope dura quelques minutes. Puis, quand il fut revenu à lui, j’ordonnai qu’on le reconduisit, soutenu aux aisselles par deux domestiques, jusqu’à sa voiture qui stationnait dans la rue... Il bredouillait, entre ses lèvres, qui avaient peine à se rejoindre :

– Ah !... Boule-de-Neige !... Boule-de-Neige !... je te donnerai...

Et, tassé sur les coussins, les jambes molles, la tête roulant sur sa poitrine, le vieux baron continuait de marmotter obstinément :

– Oui... c’est cela... toute ma substance... je te donnerai toute ma subst...

Le lendemain, il se rendit chez un chimiste très renommé pour sa science.

– Je voudrais, lui dit-il, que vous tiriez de mes veines assez de sang pour en extraire trente-cinq grammes de fer.

– Trente-cinq grammes ?... fit le chimiste, qui ne put réprimer sa stupéfaction... Diable !

– Est-ce trop ? demanda le baron avec inquiétude...

– C’est beaucoup...

– Je paierai ce qu’il faudra... Et si vous aviez besoin de tout mon sang, prenez-le...

– C’est que, objecta le chimiste, vous êtes bien vieux...

– Si j’étais jeune, répliqua le baron, ce n’est pas mon sang que je donnerais à ma Boule-de-Neige adorée... c’est autre chose...

Au bout de deux mois, le chimiste avait livré au baron un petit morceau de fer.

– Il ne pèse que trente grammes... lui dit-il.

– Comme c’est petit !... murmura le baron, dont la voix n’était plus qu’un souffle, et dont le visage semblait plus pâle qu’un suaire...

– Ah ! dame ! monsieur le baron... Le fer est lourd et ne fait pas un gros volume.

– Comme c’est petit !... comme c’est petit !

Et regardant, au bout de ses doigts qui tremblaient, la menue parcelle de métal, il soupira :

– Ainsi, voilà toute ma substance !... Ça n’est pas beau... Et pourtant, il y a dans ce grain noir toute l’immensité de mon amour... Comme Boule-de-Neige sera fière de posséder un pareil bijou... un bijou qui est de la mœlle... qui est du sang... qui est de la vie !... Et comme elle m’aimera ?.. et comme elle pleurera d’amour !

Il chuchota les dernières paroles, n’ayant plus la force de les prononcer à haute voix... Et après s’être répété intérieurement :

– C’est tout petit... et pourtant, il n’y a pas, il n’y a jamais eu sur la terre, ni au cou d’une femme, ni au petit doigt de sa main, un aussi gros bijou...

Il s’endormit d’un sommeil agité et plein de cauchemars...

Quelques jours après, le baron agonisait. Boule-de-Neige était près de son lit, et elle regardait les choses autour d’elle, d’un regard d’ennui, d’un regard qui signifiait : « Le vieux me rase... Il n’en finit pas de mourir... Je voudrais bien être ailleurs... ».

Un domestique apporta un écrin.

– Qu’est-ce que c’est ?... interrogea le baron d’une voix haletante...

– C’est la bague..., monsieur le baron.

À ce mot, le vieux moribond eut un sourire sur les lèvres et une lueur dans les yeux...

– Donne... Et toi, Boule-de-Neige, viens là, près de moi... et écoute bien...

Avec effort, il ouvrit l'écrin, passa la bague à l'un des doigts de Boule-de-Neige, et il dit, d'une voix coupée de râles et de sifflements :

– Boule-de-Neige... regarde cette bague... Ce que tu vois là, c'est du fer... C'est du fer qui représente tout mon sang. On a ouvert et fouillé mes veines pour l'en extraire... Je me suis tué pour que tu aies une bague, comme aucune femme n'en a jamais eu... Es-tu heureuse ?...

Boule-de-neige considéra la bague avec un étonnement nuancé de mépris, et elle dit simplement :

– Ah ! bien... mon vieux... tu sais... j'aurais mieux aimé une pendule.

Clotilde et moi

I

J'attendais – avec quelle anxiété passionnée ! – le moment depuis si longtemps rêvé où Clotilde, enfin libre pour trois mois, nous pourrions, tous les deux – ah ! tous les deux ! – jouir de notre adultère, vivre notre adultère tout entier, sans contrainte, sans rien entre nous, au soleil, comme deux époux... Comme deux époux, dans le soleil, au bras l'un de l'autre, du matin au soir, comprenez-vous cette ivresse ? Vous qui me lisez, êtes-vous des amants assez mondains pour sentir cette exaltation tant de fois promise, toujours reculée ?

Ah ! ce ne serait plus ce petit rez-de-chaussée de la rue Lincoln, si froid, si banal, si sombre, ni la surveillance obscure et sournoise du concierge, ni les attentes terribles, ni les rendez-vous précipités, ni les rendez-vous manqués, ni la peur des potins, ni tout ce que, de quatre à sept, les dentistes, les modistes et les couturières, et le thé des amies, mettent d'obstacles invincibles et d'élégantes douleurs, entre deux êtres qui s'aiment à Paris. Ah ! Dieu ! non !... Ce serait la présence continuelle, la liberté infinie, la solitude et le chant de triomphe de nos âmes enfin jointes, et les yeux dans les yeux, la main dans la main, la bouche sur la bouche, toujours ! Le paradis si souvent entrevu et jamais atteint !...

Ce moment divin arriva, peu importe à la suite de quelle aventure. Il avait été convenu – car nous nous aimions selon le plus pur Bourget – que nous irions passer ces trois mois miraculeux et bénis dans un port très anglais.

– Oh ! pas d'Italie, surtout ! m'avait dit Clotilde. L'Italie est le rêve des amants bourgeois... On n'y a que de médiocres enthousiasmes... Et que de lèvres inférieures ont baisé la colonne Trajane ! Et que de vulgaires petites âmes se sont pâmées sur les ennuyeuses eaux du Lido. Nous, soyons modern' amour, chéri, voulez-vous ?

– Oui ! oui ! J'étais parti le premier afin de dépister les soupçons, et aussi pour choisir une belle villa sur la côte, au bord de la mer, car les hôtels ont des surprises malencontreuses pour les cœurs adultères.

En partant, Clotilde m'avait dit dans un baiser :

– Ô mon cher amour, il me semble que j'éclate de bonheur... et que, là-bas, nous allons célébrer la première messe de notre joie...

– Oui !... oui !...

– Nous ne sortirons jamais, n'est-ce pas ?... Car nous avons en nous tous les paysages, toutes les architectures et tous les musées !...

– Oui ! oui !

– Nous serons l'un à l'autre, sans cesse, comme si nous ne faisions qu'une même âme, qu'un seul corps, un seul rêve !

– Oui !... oui !... Ah ! oui !...

– Pourvu que nous ayons la mer devant nous, et, au-dessus de nous, le ciel étoilé, que nous fait le reste ?

– Oui ! oui !

– N'avons-nous pas les mêmes pensées, les mêmes admirations, une sensibilité pareille devant la nature, le culte de la même beauté ?

– Oui !... oui !

– Ah ! puissions-nous être assez forts pour supporter un tel bonheur !

– Oui !... oui !

J’avais le cœur si plein de reconnaissance et la gorge si serrée par l’émotion, que je ne pouvais que balbutier cet éternel : « Oui !... oui !... » qui, comme expression de bonheur, eût peut-être paru insuffisant ou très monotone à une autre femme. Mais je voyais bien que Clotilde, amante sublime, ne m’en aimait que davantage !

La maison que je louai dans une ville très anglaise, était délicieusement située sur la rade, tout près de l’entrée du port – une villa fraîche, souriante, dans les arbres et dans les fleurs, et dont le modern’ style de l’aménagement intérieur répondait au modern’ amour de nos cœurs ! Les grands steamers, les énormes paquebots entraient, sortaient, et la mer était sans cesse couverte de yachts très élégants et de mille petites barques de pêche, aux voiles roses... Le soir, une féerie éblouissante. Toutes les lumières électriques du port, les feux mouvants des navires, rouges, verts, se reflétant dans l’eau, et les signaux, et les phares tournants, et les projections de lumière, qui allaient, au loin, très loin, fouiller la mer profonde et noire, comme les yeux de Clotilde, aux heures de passion, fouillaient les profondeurs et les étendues de mon âme !... Et les étoiles au ciel étaient plus brillantes encore que les feux terrestres, et cette magique lune, énorme, blanche et ronde, que traversait, je me rappelle, la vergue d’un trois-mâts !... Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle grandiose, où tous les éléments se combinaient pour l’émotion et pour la beauté.

Ah ! que Clotilde serait heureuse ici !

Avec quelle passion nouvelle, avec quel trouble charmant, avec quelle impatience d’une volupté prochaine et non encore ressentie, je disposai tout, meubles, tentures, et fleurs, pour la joie de mon amie, et pour la parure de notre amour... J’engageai deux femmes de chambre, anglaises et jolies, qui ne savaient pas un mot de français, car je voulais que nous fussions seuls, seuls ! – Ah ! si étroitement, si exquisement, si intellectuellement seuls, et qu’aucun être,

dans le monde, ne pût comprendre les mots divins que nous allions, désormais, nous répéter, dont nous allions enivrer désormais nos yeux, nos bouches, nos chevelures, nos poitrines, toutes nos sensations, et tout notre esprit, Clotilde et moi !...

Clotilde et moi !...

Ô ivresse !... Ô caresses !... Ô folie merveilleuse des cœurs libres !... Essor des amants... Infini, infini des adultères désentravés !

Clotilde et moi !...

Et je regardais tout, en me répétant ces deux mots, je regardais les chaises, qui ressemblent à des pintades, les canapés, tels des bancs de jardin, et le lit de cuivre, large comme une mer, et les pavots sur les murs, et les étoffes, dont les ornements sont des fleurs si étrangement simplifiées qu'on dirait des larves malades ou des intestins déroulés...

Clotilde et moi !...

Elle arriva un soir, en retard de quinze jours... Elle arriva avec trente-trois grosses malles, et des nécessaires chiffrés, et des bijoux de valise, et des cartons, et de tout... Haletant, le cœur serré, j'étais là, sur le quai où elle débarqua, exquise, avec un chapeau de feutre beige et un grand manteau de voyage, beige aussi... Ah ! si beige !...

– Clotilde !...

Je bousculai des passagers et je me jetai dans ses bras.

– Enfin !... Enfin !... J'ai cru que vous n'arriveriez jamais... Voilà quinze jours de passés sans vous !...

– Ce n'est pas de ma faute. Je n'avais rien à me mettre...

Elle avait souffert sur le bateau, était très pâle. Elle chancelait un peu.

– Oh ! cette maudite mer !... J'ai cru que j'allais mourir !...

– Enfin !... Enfin !... Vous êtes là !... C’est notre bonheur qui commence !

Et comme je voulais l’embrasser bourgeoisement, elle me repoussa avec une douceur triste et choquée de la vulgarité de cet accueil.

– Tout à l’heure... chez nous !... Vous manquez de tenue, cher amour !...

– Ne sommes-nous pas libres de nous aimer ? Et que vous importent tous ces gens que vous ne connaissez pas, et qui ont de si laides casquettes ?...

– C’est bien !... C’est bien !... Occupez-vous de mes bagages...

Devant cette pyramide de bagages, du haut de laquelle l’amour semblait se moquer de nous, je ne pus m’empêcher de m’écrier :

– Dieu ! que de malles !...

D’un ton pincé, elle dit :

– Est-ce un reproche ?... Je n’ai emporté que le strict nécessaire.

– Un reproche !... ah !... comment pourrais-je vous reprocher quelque chose. J’ai dit : « Que de malles !... » avec un cri d’admiration... Je vous aime tellement que j’aime tout de vous, même vos trente-trois malles, même quand vous me boudez !...

Nous dûmes rentrer sans les bagages, car il fut impossible de trouver, ce soir-là, un fourgon assez fort pour les transporter...

– Enfin !... Enfin !... Vous voilà !...

Mais Clotilde me disait, d’une voix un peu irritée :

– Oui... oui... Vous me direz tout cela demain... Ce soir, laissez-moi... Je vous en prie... je suis morte !

II

Clotilde passa cinq jours, cinq jours de torture pour moi, cinq jours éternels à s’installer, à ranger, méthodiquement, sur de petites tables ornées de dentelles, ses bibelots de toilette : boîtes à couvercle d’or, flacons de cristal à bouchon d’or, et des trousses précieuses, et des glaces anciennes, et des brosses, et de tout !... Je ne pouvais l’approcher ni lui parler, tant elle était absorbée par ces graves travaux. Elle n’avait le temps ni de me regarder, ni de m’écouter. Quand je lui parlais, elle n’avait le temps de rien, pas même de s’habiller, ni de prendre ses repas... Quelques brioches, grignotées à la hâte, en courant, et c’était tout !... Mal aidée par ses deux femmes de chambre qui ne la comprenaient point et que déroutaient ses ordres nerveux, elle allait, dépeignée, ennuyée, impatiente, d’une malle à l’autre, d’une pièce dans l’autre, sans savoir pourquoi ni ce qu’elle voulait.

Oh ! les effusions que je m’étais promises !... Et les longs enlacements, et les longues tendresses, le soir, à la fenêtre, devant les magies du port !... Oh ! l’ivresse enfin, et la sécurité tant souhaitée de notre adultère ! Où tout cela était-il ?... Qu’avais-je rêvé, mon Dieu ?... Depuis que nous étions l’un à l’autre, sans mari, sans couturières, sans conventions mondaines entre nous, sans rien entre nous, que la liberté absolue de nous aimer et de nous dire, sans cesse, que nous nous aimions, jamais Clotilde n’avait été moins à moi, jamais je n’avais moins joui d’elle, de sa chère présence, de son cher esprit, de ses chers regards !... J’en arrivais à regretter les anciennes contraintes, les retards du rendez-vous et l’œil soupçonneux des amies, tout ce que nous avions voulu fuir !...

Du rez-de-chaussée au second étage, toutes les pièces de la villa étaient encombrées de ses robes, de ses corsages, de ses chemisettes, de ses manteaux, en tas sur les lits, les tables, les chaises, les pianos. Et elle ne savait où loger tout cela... Garde-robes, placards, armoires, penderies, étaient déjà remplis, et l'on n'apercevait pas que les tas diminuassent. Il en sortait toujours de ces malles enchantées, toujours, il s'en formait de nouveaux. À peine enlevés, ils se reconstituaient, plus larges, plus hauts, plus nombreux.

– Mais, chère Clotilde, demandais-je, inquiet, pourquoi toutes ces toilettes de bal ? Puisque c'est la solitude, la chère solitude que nous sommes venus chercher ici ?

– Il faut pourtant bien, répondait-elle, que j'aie quelque chose à me mettre !

Et, perdue au milieu de ses malles, de ses costumes, de ses lingeries déballées, de ses bottines et de ses ombrelles, d'un tas de choses extraordinaires dont j'ignorais la destination, elle gémissait.

– Dieu ! que cette villa est absurde et incommode ! On n'y peut rien mettre... C'est à mourir !...

J'essayais de la consoler, de l'attendrir, et je lui disais, avec des douceurs infinies :

– Vous vous fatiguez, mon cher amour... Reposez-vous, je vous en supplie !... Vous avez bien le temps !

Elle répondait :

– Vous êtes charmant, en vérité ! Et comment voulez-vous que je fasse ?... Est-ce moi qui ai choisi cette horrible villa, où l'on n'a même pas la place de se retourner ?

– Oh ! vous êtes un peu injuste, chère âme !

– Et vous êtes toujours sur mon dos... Vous me gênez épouvantablement... Vous m'empêchez de travailler.

– Est-il possible !... Je suis tout petit... Je ne bouge pas !

D'une voix plus impérieuse, elle répliquait :

– D'abord, je n'aime pas qu'on me voie ainsi !... Je suis à faire peur !

– Ô chère, chère Clotilde ! si vous saviez comme je vous aime ainsi ! Voilà des années et des années que je rêve de vous voir ainsi !... Mais c'est toute ma joie ! Être l'un à l'autre dans la même maison. Ô ciel !... C'est maintenant seulement, dans cette intimité de toutes les minutes, que je puis m'imaginer que vous êtes ma femme, ma vraie femme !... ma vraie femme !... Comprenez-vous l'enthousiasme et la douceur fondante de cette illusion ?...

– Que vous me fatiguez !... Comment voulez-vous que je m'installe, si vous êtes toujours à me dire de pareilles folies. En vérité, je ne vous savais pas si vulgaire !

Elle haussait les épaules et je l'entendais qui disait, tout d'un coup :

– Et tous mes costumes blancs que j'ai oubliés !... Et un tas de choses que je ne retrouve pas !

Et les femmes de chambre, sur les indications sommaires de Clotilde, fouillaient les malles, vidaient les valises, retournaient les cartons, d'où les odeurs, violentes et diverses, s'échappaient et promenaient dans toute la maison d'étranges lourdeurs.

Mais je m'acharnais, croyant, par la ferveur, par la puissance de mon amour, l'enlever, un instant, à ses robes, à ses malles.

– Non ! non ! répétait-elle... Je vous en prie, laissez-moi et allez-vous-en !... Allez vous promener où vous voudrez... Vous me médusez, je vous assure... Et ces deux filles qui ne trouvent jamais rien, et qui sont bêtes à pleurer !...

– Si vous me permettiez de vous aider !...

– Ah ! il ne manquerait plus que ça !... D’ailleurs, j’étais sûre de ce qui arrive !... Vous n’en faites jamais d’autres !... Jamais je n’ai vu un homme si gauche et si maladroit... Quand vous avez regardé la lune au ciel, et les bateaux sur la mer, ça vous suffit !... Eh bien ! allez voir les bateaux... Allez !... Allez !...

– Ô Clotilde !... Clotilde !...

Il me semblait que cette adjuration eût dû lui arracher des larmes. Ses reproches me brisaient le cœur. Pour elle, j’avais choisi la plus belle, la plus grande villa du pays. J’avais tout fait pour qu’elle y fût heureuse. Je me figurais qu’en la voyant, elle m’eût remercié par des paroles tendres et des caresses qui ne finissent pas... et qu’elle eût, peut-être, deviné que je m’étais imposé – avec quelle joie désintéressée – les plus lourds sacrifices d’argent !... Et au lieu de tout cela, des paroles comme celles-ci :

– Vous vous moquez bien des délicatesses d’une femme ! Du reste, ce n’est pas de votre faute ! Vous êtes ainsi... On n’y peut rien !... Tenez, voilà encore que vous froissez la plume d’un chapeau et que vous accrochez la dentelle d’une chemise.

Alors, je sortais...

Car je ne pouvais même pas rester dans cette maison, à lire, à rêver ou à fumer, dans cette maison envahie où pas un siège n’était libre, où il m’eût été impossible d’y trouver un coin où je n’eusse pas gêné quelque chose d’elle. Je n’avais même pas la ressource de m’asseoir sur une malle : elles étaient, toutes, béantes.

Alors, je sortais...

Il me fallait franchir des montagnes de taffetas, de linon, de batiste, des vallées de dentelles, des forêts de chapeaux, des mers moutonnantes de chemises, des récifs de corsets...

Et je m’en allais, triste et dépité, sur les quais du port... Mais le port avait perdu son charme... Je ne reconnaissais plus ses bruits de choses lointaines et inconnues... Et il me venait de la mer, au loin, je ne sais quels regrets, informulés encore, mais amers, très amers, oh ! si amers ! Et la voix des sirènes me semblait l’expression même de la détresse de mon âme... Avoir fait ce rêve merveilleux d’être l’un à l’autre, sans cesse, les yeux dans les yeux, la main dans la main !... Et errer, piteusement, le long de ces bassins où plus rien ne m’intéressait, ni la majesté des steamers, ni la rude physionomie des matelots, ni la forêt des mâts, ni les voiles des barques en partance pour la pêche !...

En rentrant, je me disais :

« Ô poésie des voyages adultères !... Est-ce que M. Paul Bourget se serait moqué de nous ?... Ce serait une pensée horrible !... Et quelle chute dans l’idéal !... »

Le soir, c’était bien pire encore.

Après le dîner, généralement silencieux, et pendant lequel Clotilde avait conservé un air grave et lointain, elle s’étendait sur une chaise longue, enfin débarrassée. À quel chapeau oublié, à quelle dentelle, à quel corsage, à quel rien pensait-elle, pour avoir une physionomie si préoccupée ?... Je ne sais... Elle ne répondait que par des monosyllabes irrités ou plaintifs, aux grands mots, aux grandes phrases exaltées que j’essayais, vainement quelquefois, de tirer des profondeurs de mon cœur, de mon pauvre cœur vide, hélas !... Et comme je tentais de donner à mes gestes l’éloquence ample et précise qui manquait souvent à mes paroles :

– Non !... non !... faisait Clotilde en me repoussant de la main, laissez-moi... J’ai un mal de tête fou et je suis morte de fatigue...

III

Quand Clotilde fut complètement installée, elle ne sut plus que faire. Après avoir limé et poli consciencieusement ses ongles, après avoir essayé une dizaine de costumes qui avaient besoin de rectifications, elle s'ennuya. Elle s'ennuya immensément. Hormis les heures de la toilette, heures qui, d'ailleurs, se prolongeaient indéfiniment, elle se traînait de la chambre dans le salon comme une pauvre âme perdue... Quelquefois, elle prenait un livre qu'elle n'achevait jamais... Aux paroles d'amour que je lui adressais, elle ne répondait que par des soupirs d'ennui...

Pour la distraire, et selon nos conventions, je lui avais d'abord proposé de rester bien claustrés chez nous, lui faisant de la solitude un éloge enthousiaste. Aux belles heures du jour et du soir, nous nous mettrions à la fenêtre, l'un près de l'autre, toujours et toujours la main dans la main, et nos regards, nos quatre regards fondus en une seule étoile. Et silencieux, comme il convient, émus selon les rites de la poésie la plus exaltée, nous nous enivrerions, sans jamais nous lasser, aux spectacles miraculeux du port et de la mer.

Elle repoussa cette idée avec une indignation mélangée de dégoût :

– Vous êtes fou, mon cher !... Croyez-vous que je sois venue ici pour y être enfermée, comme une prisonnière. Ah ! les hommes sont tous les mêmes !

Tantôt, j'étais comme tous les hommes, un être indélicat et stupide, et grossier, et tyrannique ; tantôt, tous les autres hommes étaient des « anges », et je restais, seul de l'humanité, un démon !...

– Eh bien ! disais-je, puisque la solitude vous épouvante un peu... nous sortirons... Nous irons visiter tous les bassins

du port… Vous ne vous doutez pas de cette beauté !

– Oh ! le port !… faisait-elle, voilà une agréable perspective !… C’est mortel.

– Comment pouvez-vous le savoir que c’est mortel, chère mignonne ? Vous n’avez pas, une seule fois, consenti à le regarder !

– Mais il n’y a rien de si triste que les ports. D’abord, c’est plein d’épidémies… et l’on ne marche que dans de la poussière de charbon… Et puis, je ne sais pourquoi, cela me glace comme un cimetière.

– Précisément, cher cœur adoré… Il n’y a rien de si émouvant que les choses tristes, rien qui s’apparie mieux à l’amour !… Moi, c’est un genre de tristesse que les ports évoquent en mon âme… Mais, puisqu’ils nous causent, à tous deux, de la tristesse, c’est donc que nous allons éprouver des sensations puissantes… qui sont de la joie, ma chère Clotilde !

Enveloppée d’une robe de chambre fleurie de rubans et mousseuse de dentelles, elle était étendue sur une chaise longue… La figure grave, le front serré d’un pli que je n’aimais pas… elle poussait un soupir, se remettait à polir ses ongles et ne répondait pas… De temps en temps une femme de chambre entrait, son ouvrage à la main, demandait des explications que Clotilde lui donnait brièvement, d’une voix souvent irritée. J’étais gêné et stupide. Je cherchais des distractions géniales, des plaisirs inconnus… Et je ne trouvais rien, ayant tout épuisé, et sentant que je ne pouvais pas recréer la nature et la vie à l’image des désirs vagues de Clotilde. Et ce silence absurde, accablant, qu’elle aimait à prolonger, pour jouir de ma gêne, m’était infiniment cruel et insupportable !…

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles je passais par tous les genres de supplices où peut vous mettre le caprice extra-humain d’une femme :

– Mais, mon amour, essayais-je d'expliquer... Il n'y a pas que les ports... Le pays est admirable ici, et la campagne, que j'ai visitée pour vous, est splendide, comme un jardin... On peut y faire des excursions intéressantes...

– Oh !... des excursions !... Comme des notaires n'est-ce pas ?...

– Mais non !... mais non !... J'ai à ma disposition une voiture excellente !

– Merci !...

– Et pourquoi ?...

– Vous savez bien que la voiture me fatigue énormément !

– Ce matin, j'ai vu un très joli yacht... Je puis le louer... Nous irons où vous voudrez, à Cowes, n'est-ce pas ?

– J'ai le mal de mer !

– Si ce pays vous ennuie... partons pour Londres !

– Par cette chaleur !... Vous n'y songez pas...

– Hélas ! je songe à vous faire plaisir.

– Il y paraît.

Je sentais l'amertume filtrer goutte à goutte dans mon cœur ; je répliquai :

– C'est que cela devient très difficile... Et que vous me mettez dans un véritable embarras... Ça vous ennuie de rester dans votre villa... Et en même temps, vous refusez de sortir... La voiture vous fatigue, le chemin de fer vous énerve et le bateau vous rend malade... Tant que la science ne vous aura pas donné des ailes, je ne vois pas comment il serait possible de vous transporter quelque part... Vous n'aimez ni les ports, ni la mer, ni les forêts, ni les jardins, ni les champs, ni les villes... En vérité, je ne sais plus que faire... Je ne sais plus que vous offrir.

– Mais naturellement, mon pauvre ami, répondait Clotilde avec une moue dont je ne saurais rendre l'expression

méprisante. Vous êtes tellement maladroit... Il n’y a pas un homme aussi gauche que vous... Vous ne savez rien trouver pour distraire une femme...

– Oh ! Clotilde ! Clotilde ! Vous me rendez fou !... Et votre injustice m’est une peine affreuse !

Elle ricochait :

– Mon injustice !... Il ne manquait plus que cela ! Vous ne faites que des bêtises, et c’est moi qui suis injuste !... D’abord, pourquoi m’avez-vous amenée dans cette Angleterre que je hais et que vous saviez que je haïssais.

Je bondis sur mon siège...

– C’est trop fort ! m’écriai-je en protestant avec des gestes violents. Comment ! Vous prétendez que c’est moi qui vous ai amenée ici ?...

– Et qui donc alors ?... Est-ce que vous perdez tout à fait la raison ?

C’est à peine si je pouvais parler, tant la révolte précipitait les unes contre les autres mes paroles :

– Mais souvenez-vous !... C’est vous, vous seule, qui avez voulu l’Angleterre... Vous disiez que l’Italie était trop banale, trop vulgaire, trop agence Cook ! Sais-je, moi, tout ce que vous avez dit ?...

Alors, Clotilde, d’une voix glacée et sans faire un geste, sans même me regarder :

– Mettons que ce soit moi... Mon Dieu ! une désillusion de plus ou de moins ! je n’en suis plus à les compter.

– Clotilde, je vous assure... Souvenez-vous de ce que vous m’avez dit !... Voyons, un soir, chez vous... Vous aviez, tenez, votre robe mauve si charmante... Vous m’avez dit textuellement...

Elle me coupa la parole :

– Pourquoi discuter ?... C’est entendu !... C’est moi qui exigeais de venir dans un pays que je hais au-dessus de tous les autres... et dont le nom seul me met en rage... C’est moi !... N’en parlons plus.

Je ne voulais pas me rendre :

– Ça, par exemple ! Et je puis vous le prouver...

– Taisez-vous !... faisait Clotilde... Vous me fatiguez... Et vous êtes vraiment trop ridicule quand vous êtes en colère... Et voulez-vous me faire un grand plaisir ?

– Mais je ne demande que cela !...

– Eh bien ! Sortez un peu... Allez vous promener. J’ai besoin d’être seule...

– Clotilde !... Clotilde !...

– C’est bon ! C’est bon !

Et la rage dans le cœur, maudissant toutes les femmes, je sortais...

La bonne

Ayant besoin d’une bonne pour faire mon petit ménage, j’allai, un jour, demander à la fermière, ma voisine, si elle ne connaissait pas une femme honnête et travailleuse qui pût remplir cet office.

– Des bonnes ! dit-elle, bien sûr il n’en manque pas. Il y a d’abord... voyons... il y a d’abord...

Bien que les bonnes ne manquassent pas, ainsi que la fermière l’assurait péremptoirement, l’excellente femme cherchait, et ne trouvait rien. Elle réfléchit, pendant cinq minutes, en répétant toujours : « Ben sûr qu’il n’en manque pas ». Enfin elle se décida à appeler à l’aide son mari qui, dans le hangar, attelait une grande charrette, en faisant : « Hue, dia, drrrrr ! » Le fermier quitta ses chevaux, vint lentement vers nous, en se grattant la nuque d’un air profond. Il dit :

– Pardié ! non, il n’en manque pas !

Et il s’abîma en des recherches mentales, évidemment compliquées et très pénibles, s’il fallait en juger par les diverses grimaces qui se succédèrent sur son visage, rouge et grumeleux comme un éclat de brique.

Nous nous taisions. La cour, incendiée de soleil, brûlait ; deux pigeons, se poursuivant, volaient d’un toit à l’autre ; sous le hangar, les chevaux, harcelés par les mouches et piqués par les taons, s’ébrouaient et, allongé sur un lit d’ordures humides, un cochon tout rose, assoupi, grognait en rêvant.

Le paysan avait croisé les bras, et ses mains étaient à plat sous ses aisselles. Sans bouger, il articula :

– Ma femme, vois-tu, je pense à la Renaude.

– À la Renaude ? s'écria la fermière. C'est pourtant vrai, et moi qui n'y pensais pas.

Et, se tournant vers moi, elle ajouta en s'échauffant :

– C'est tout à fait vot'affaire ! Ah ! monsieur, une bonne fille, courageuse, dure à l'ouvrage, et honnête comme pas une dans la contrée... C'est franc, c'est solide.

– Eh bien ! vous m'enverrez la Renaude.

– Oui, monsieur, je vous l'enverrai.

Puis, comme prise subitement d'un scrupule :

– Mais faut que je vous dise, continua-t-elle d'un ton plus bas. Dans la ville, il y en a quelques-uns qui ne veulent pas de la Renaude, parce qu'elle a eu des malheux.

– Quels malheurs ? demandai-je.

– Oh ! de grands malheux... enfin des malheurs, conclut la fermière, d'un ton net, comme si ce mot « malheux » ne pouvait avoir qu'une signification connue et fatale.

* * *

Le lendemain, de grand matin, une femme qu'accompagnait un petit enfant frappait à ma porte.

– C'est moi la Renaude, dit-elle en souriant et en faisant la révérence. On m'a commandé de venir vous trouver pour nous arranger. Et me voilà.

Elle me désigna l'enfant qui s'était pendu à ses jupes et me regardait d'un œil craintif :

– C'est mon Parisien. Dis bonjour au monsieur, Parisien.

Mais l'enfant, de plus en plus épeuré, s'était caché dans les jupons de la femme, qui murmura avec bonté, et comme si elle voulait l'excuser :

– C’est trop jeune, c’est pas encore instruit, ça a peur du monde, le pauvre petit !

Je tentai d’attirer l’enfant à moi, en lui parlant doucement, et en lui présentant un bouquet de cerises, que je venais de prendre dans un panier.

– C’est sans doute un enfant confié à votre garde ? demandai-je à la Renaude.

– Mais non, monsieur, c’est mon garçon, répondit la femme avec un orgueil maternel, que justifiaient les joues bien rouges et bien luisantes du petit.

– Je croyais que vous l’aviez appelé tout à l’heure : le Parisien ?

– Bien sûr que je l’ai appelé le Parisien, puisqu’il est né à Paris.

– Alors, vous êtes donc de Paris ?

– Non, monsieur, ah non ! Je suis d’ici, moi. Vous ne saviez pas ?

La physionomie de la Renaude prit une expression de gravité et de tristesse profonde. Elle s’assit sur une chaise, lourdement. On eût dit qu’une fatigue, tout d’un coup, lui avait cassé les membres. Elle soupira.

– Tenez, monsieur, au risque de tout, il faut que je sois honnête avec vous et que je vous dise ce qui en est... J’ai eu des malheurs... de grands malheurs... Je ne suis pas mariée. Oui, je suis demoiselle, et pourtant cet enfant, cet enfant, c’est à moi. Oh ! il n’y a pas de ma faute, je vous assure, monsieur ! Voilà comment ce malheur m’est arrivé, aussi vrai que vous êtes un brave homme.

La Renaude avait assis son enfant sur ses genoux et, après l’avoir embrassé goulûment, après avoir lissé ses petits cheveux blonds, elle commença ainsi :

– Mon père était tombé malade, une paralysie, à ce que disaient les médecins. Le fait est qu'il ne remuait ni bras, ni jambes, et qu'il était comme mort dans son lit. Il y avait à la maison trois petites sœurs qui n'étaient pas en âge de travailler, et mon frère, parti pour l'armée, ne donnait plus de ses nouvelles. Il fallait nourrir tout ce monde, et nous étions bien pauvres, bien pauvres. Nous vivions tous avec ce que je gagnais, c'est-à-dire que j'allais en journée chez des dames pour coudre et faire la lessive, quand je pouvais quitter mon père et mes petites sœurs. Quinze sous par jour, pour cinq personnes, il n'y a pas de quoi faire gras, je vous assure... Aussi nous ne mangions pas tous les jours parce qu'il fallait d'abord que le père malade ne manquât de rien. Les dames chez qui j'allais s'intéressaient pourtant à notre misère et tâchaient de l'alléger le plus possible, sans cela je crois que nous serions morts de faim... « Écoute, me dit l'une de ces dames, je vais faire mettre ton père à l'hospice, tes sœurs dans un orphelinat ; quant à toi, ma petite, je t'ai trouvé une place à Paris, chez une de mes amies. Veux-tu aller à Paris ? » Cela m'ennuyait beaucoup de quitter mon père malade et mes sœurs toutes petites, mais je sentais qu'il le fallait, que tout le monde n'en serait que mieux, et j'acceptai la place. Mon paquet fut bien vite fait. Munie de toutes les recommandations possibles, de l'adresse de l'auberge où je devais descendre, car le train n'arrivait que fort tard dans la nuit à Paris, je partis, le cœur bien gros et les yeux bien rouges. Tout le temps que dura le trajet, je pleurai, je pleurai... Dans le grand wagon, mal éclairé, il n'y avait qu'une vieille dame en noir, qui pleurait aussi, un gros homme en blouse qui dormait, la tête couchée sur un paquet noué avec une serviette, et, par dessus le dossier des banquettes, j'apercevais des figures de petits soldats, tout pâles, qui sans doute regagnaient le régiment... Je pensai à mon frère qui ne nous écrivait plus et qui était peut-être mort bien loin... Il me fut impossible de dormir... Ah ! comme le temps me parut long !... Qu'allait devenir

mon père, à l’hospice ? Et les petites sœurs, dans cet orphelinat dont je revoyais les murs hauts et sombres, et si tristes, si tristes ! Et puis Paris, dont j’avais toujours entendu parler comme d’une chose terrible et qui tue les pauvres gens, Paris m’effrayait. Je me le représentais ainsi qu’une grande tombe pleine de feu et de fumée, dans laquelle on entre, et qui vous dévore. Je frissonnai à la pensée que j’allais être ensevelie là-dedans, pour toujours peut-être, et j’étais près de défaillir quand le train, après avoir sifflé longtemps, s’arrêta... C’était Paris... Une voûte énorme avec des choses noires dessous, toutes brouillées, et puis des lumières très loin qui n’éclairaient pas et qui ressemblaient à des étoiles ennuyées d’être tombées du ciel ; et puis des gens, tout pâles, presque effacés, qui se pressaient, de gros paquets à la main ; et puis des bruits, des appels, des souffles, des râles de bêtes invisibles, se tordant sans doute, dans la nuit... Où aller ?... Je demandai à un monsieur qui avait une belle casquette brodée d’argent : « L’hôtel de l’Ouest, s’il vous plaît. » Il me répondit : « À gauche, sur la place » et me tourna le dos... Tout effarée, j’allais, je venais, me butant aux gens, me cognant partout, risquant de me faire écraser par des voitures et des chevaux. Comment me trouvai-je sur une grande place ? Je n’en sais rien. C’était l’hiver, il faisait très froid, et la neige tombait... Mon Dieu ! est-ce que j’allais mourir ainsi ? Autour de moi, une place toute blanche, avec des maisons très hautes, et des lumières partout qui dansaient, pâles et tristes... Des voitures passaient aussi, chargées de malles... Je me mis à longer les maisons et à essayer de lire, aux endroits éclairés par les réverbères, ce qu’il y avait d’écrit dessus. Je restai bien une heure, monsieur, à tourner de la sorte, dans le froid, dans la neige, dans le vent qui soufflait dur et me glaçait les os. Enfin, je pus lire avec joie, sur une grande façade, ces mots : Hôtel de l’Ouest.

La Renaude fit une pause, respira longuement, puis poussant de nouveau un soupir douloureux, elle continua.

– Je demeurai longtemps avant de pouvoir trouver la sonnette. Pourtant j’y parvins et la porte s’ouvrit. Au bout d’un couloir, il y avait une espèce de chambre à demi-éclairée par une petite veilleuse posée sur une table. Un grand garçon à moitié déshabillé se leva de dessus un lit en bâillant et se frottant les yeux. – « Vous êtes sans doute le monsieur d’ici, dis-je ! Je voudrais bien me coucher, car je suis très fatiguée. » Le garçon me regarda de coin, avec un mauvais sourire. Il prit une clé qui, sur une espèce de tableau, pendait accrochée, avec d’autres, au-dessous d’un numéro, puis il alluma une bougie. – « Venez », me dit-il. Je le suivis, un peu tremblante. Des escaliers, encore des escaliers ! Ça n’en finissait pas. Enfin il s’arrêta sur un palier, devant une porte qu’il ouvrit, et me fit passer devant lui. C’était une petite chambre, avec un petit lit de fer, et des chaises de paille, sous les combles. Le grand garçon déposa sa bougie sur une chaise, ferma la porte, après avoir écouté pendant quelques secondes, sur le palier... « T’as pas l’air d’avoir chaud, hé, la petite !... mais je vas te réchauffer, moi, tu vas voir ça. » Et il se mit à rire, le garçon débraillé, à me rire au visage... Ah ! quel rire... un rire de chien qui montre les crocs en grondant. Je crus qu’il fallait en faire autant, et moi aussi je ris, bien que j’eusse, alors, je vous assure, envie de pleurer... Il s’avança vers moi, me prit par la taille et voulut m’embrasser. « Monsieur ! monsieur », criai-je en me débattant. « Tais-toi donc, imbécile », qu’il me dit. Je criai plus fort. « Veux-tu te taire, salope ! » Et il mit sa grosse main sur ma bouche... Alors, je me sentis soulevée brutalement, portée sur le lit... Je voulus résister, mais le grand garçon me broyait la bouche et les membres, de toute la pesanteur de son corps : « Ah ! salope ! ah ! salope ! », ne cessait-il de répéter... Puis il me sembla que je m’en allais, que je tombais dans un grand trou noir... Quand je revins à

moi, le garçon était parti, la bougie brûlait tristement sur la chaise, et je vis que j'étais toute déshabillée, que le lit était tout défait, et qu'il y avait du sang sur les draps... J'aurais pu me plaindre, dénoncer ce garçon, le faire arrêter... À quoi bon ? Tout le monde apprendrait que j'étais déshonorée... Peut-être que ma nouvelle maîtresse ne voudrait plus de moi... Je ne dis rien... Et ç'a été mon tort... Ma maîtresse était une vieille fille, désagréable, avare, tracassière, exigeante et qui grognait toujours. On avait beau faire consciencieusement son service, elle n'était jamais contente. Sans cesse sur votre dos, avec cela, fouillant, furetant partout et, s'il manquait par hasard, un morceau de sucre ou une épingle, vous accusant de la voler et menaçant de la police... Je ne fus pas très heureuse avec elle... Ne voilà-t-il pas, qu'au bout de quelques semaines, je m'aperçus que j'étais enceinte !... Ah ! monsieur ! vous dire toute les transes, toutes les angoisses par lesquelles je passai, c'est impossible... Enceinte, moi ! et de ce garçon !... Ainsi le déshonneur, que j'avais voulu éviter, allait devenir public !... J'étais folle, je voulais me tuer... Dire cela à ma maîtresse, que j'étais enceinte, autant reprendre mes hardes tout de suite, et partir !... Je savais que la vieille ne me pardonnerait jamais... Mais où aller ?... Je pus, tant bien que mal, dissimuler ma grossesse. Pourtant le moment fatal arriva... Ah ! monsieur, quelle chose terrible !... Justement ma maîtresse entra dans ma chambre, au moment où les douleurs me faisaient pousser d'affreux cris : « Qu'est-ce que c'est, encore, que ces simagrées ! », me dit-elle... Je lui avouai tout, à travers mes sanglots, jurant que ce n'était pas de ma faute, la suppliant de me pardonner... Je crus que la vieille fille, à mes paroles, allait mourir d'indignation : « Misérable traînée, criait-elle, coquine, voleuse ; chez moi des saletés pareilles, chez moi ? Non, non ! à la porte. Va-t'en ! » En deux minutes, elle fit mon pauvre petit paquet, alla chercher elle-même une voiture, et, me poussant par les escaliers, en me traitant de traînée, fille perdue, voleuse,

elle me força à monter dans la voiture qui, sur son ordre, me conduisit à l'hôpital... C'est là que j'accouchai du Parisien, monsieur, de ce pauvre petit... Je l'aime bien tout de même... qu'est-ce que vous voulez !... ce n'est point de sa faute, à ce mignon... Dis, mon mignon.

La Renaude regarda douloureusement son enfant, et couvrit son visage de baisers. Elle poursuivit :

– Oui, depuis, monsieur, j'en ai connu de la misère ! Et j'en ai fait des places ! Un jour, chez des rentiers, un autre jour chez des commerçants, des marchands de vin, des fois chez des mauvaises femmes – dame ! je n'avais pas de quoi être bien fière, n'est-ce pas ? –, enfin, partout, j'ai roulé partout. Je ne restais nulle part, par exemple, car on me trouvait sotte, gauche, ne sachant rien. Aussitôt prise, aussitôt chassée ! Et mon enfant que j'avais mis en nourrice, il fallait cependant bien gagner de quoi payer son entretien !... Au bout de quatre ans de cette vie épouvantable, bousculée, renvoyée d'un endroit dans l'autre, je me décidai à revenir chez nous. J'aimais encore mieux le mépris qui m'attendait dans mon pays, que l'affreuse existence que je menais chez ces étrangers. Et puis, je pensais qu'en me conduisant bien, en étant courageuse au travail, on finirait par oublier ma faute !... ma faute !

– Eh bien ? dis-je.

– Eh bien, monsieur, il y a encore beaucoup de bonnes gens, de braves gens du bon Dieu, qui croient que je suis une méchante femme, une rien du tout... Et pourtant, je vous jure, monsieur, je vous jure !...

Et la Renaude, pliée en deux, brisée par l'émotion, se mit à sangloter.

Le petit mendiant

– Veux-tu bien t’en aller, petit misérable, criait dans le jardin la Renaude qui s’était armée d’un balai, attends, attends ! je vais t’apprendre à rôder autour des maisons.

Et elle menaçait de son terrible balai un petit mendiant qui, appuyé contre les planches du clos, la regardait, en lui faisant la grimace.

– Qu’y a-t-il ? la Renaude ? demandai-je.

– Vous ne voyez donc pas cet effronté, monsieur ? répondit la domestique. Voilà plus de dix minutes qu’il tourne autour de la maison... Sans compter qu’il n’a pas l’air bon, le vaurien... Je les connais, moi, ces vagabonds de malheur !... Il y a trois jours, la grange à Heurtebize, vous savez bien, elle a brûlé sans qu’on sache pourquoi, ni comment... Qu’est-ce que qui vous dit que ce n’est pas ce mauvais garnement, ou quelqu’un de sa bande ?.. Attends, attends ! je vais t’en faire brûler, moi, des granges !

Je m’approchai du petit mendiant, et d’un voix sévère, je lui dis :

– Que fais-tu ici ?

– Je regarde, répondit l’enfant avec assurance.

– Mais que veux-tu ?

– Je voudrais bien du pain, ou n’importe quoi t’est-ce.

– Allons, viens, on te donnera du pain.

Mais l’enfant ne bougea pas. Sa figure, devenue grave tout à coup, avait pris une expression de méfiance.

– Viens donc, lui dis-je à nouveau.

Il me regarda avec de grands yeux craintifs.

– Vous ne me ferez pas de mal, dites, monsieur ? murmura-t-il.

– Mais non, petit imbécile !

– Ni la grosse femme, non plus, avec son balai, dites ?

– Mais non.

– Alors je veux bien venir. Il remonta sur ses épaules un bissac plein de croûtes de pain qu'il avait déposé près du clos, et me suivit à la maison.

Je fis servir une tranche de bœuf froid, du pain bien frais et une bouteille de cidre au pauvre petit qui se mit à manger gloutonnement, mais non sans regarder autour de lui avec inquiétude. Ses yeux vifs et mobiles, examinaient tout, fouillaient tout. On eût dit qu'il avait peur que quelque chose de menaçant n'apparût soudain sortant des meubles, de la cheminée, de dessous les pavés, du chaudron de cuivre jaune dont la panse reluisait comme un soleil au fond de la cuisine.

Il pouvait avoir treize ans. Sa figure bistrée était charmante et fine ; ses yeux, très noirs, largement cernés de bleu, avaient une expression à la fois gamine et nostalgique ; ses cheveux, noirs aussi, longs et plats, lui eussent donné l'air d'un page, comme on en voit dans les romans de chevalerie et sur les vieux vitraux, n'étaient la pauvreté de sa veste de toile déchirée en dix endroits, et la misère de son pantalon rapiécé et trop court qui montrait le bas des mollets, les chevilles délicates, les pieds nus racornis par la marche et jaunis dans la poussière des chemins. Il avait d'ailleurs une apparence de bonne santé et de force.

Quand il se fut rassasié, je l'interrogeai :

– De quel pays es-tu, petit ?

– Moi, je suis bohémien, c'est-à-dire que mon père était bohémien ; parce que moi, je ne suis de nulle part. Je suis né

dans une voiture sur une route, loin d'ici, dans je ne sais plus quel pays.

– Tu as encore tes parents ?

– Mon père est mort.

– Et ta mère ?

– Je ne sais pas.

– Mais comment es-tu seul, ainsi ?

– Ah ! bien, voilà ! Mon père avait une grande voiture jaune, qui était notre maison. Nous allions de ville en ville. Mon père raccommodait la porcelaine et raiguisait les couteaux. Moi, je soufflais la forge, et je tournais la meule, et le chien gardait la voiture. On s'arrêtait à l'entrée des pays ; les chevaux mangeaient l'herbe des talus, et puis, quand on avait gagné une bonne journée, on faisait cuire la soupe au bord de la route... et mon père me battait. Mais il y a bien longtemps de ça ; je n'étais pas grand comme aujourd'hui. Puis mon père s'est cassé les deux jambes, puis après, comme il ne pouvait plus travailler, il s'est mis à mendier, et moi aussi. Il avait vendu la voiture, les chevaux ; il n'avait gardé que moi et le chien.

– Mais comment pouvait-il mendier avec les deux jambes cassées ?

– Ah ! bien, avec l'argent de la voiture, il s'était fait faire une machine à roulettes. Vous comprenez, il était comme assis sur sa machine à roulettes, qu'il poussait comme ça, avec ses deux mains... Ça ressemblait à un bateau... Vous avez bien vu des bateaux ?.. Ah bien, mon père était comme qui dirait le bateau, et ses bras, comme qui dirait les avirons... Et puis, il est mort... Alors j'ai continué à mendier tout seul. Seulement, je n'aime pas les villes, je ne vais que dans les campagnes.

– Et tu n'es pas malheureux ?

– Non, monsieur. J’aime beaucoup ça. Quelquefois, on me permet de coucher dans des granges ; quelquefois aussi, on me chasse... Alors voilà, je m’arrange toujours à trouver un abri... Dans les bois, monsieur, ça vaut mieux que dans les granges... Il y a de la bonne mousse, des bonnes feuilles sèches, et puis ça sent bon, et le matin, les oiseaux chantent, et je vois des lièvres, ou bien des biches, ou bien des écureuils...

– Mais comment fais-tu pour manger ?

– Quelquefois on me donne, alors c’est bien ; quelquefois on ne me donne pas, alors je vole.

– Comment, tu voles, petit misérable !

– Mais puisque je suis bohémien !

– Tu n’as pas peur qu’on te fourre en prison ?

– On ne peut pas, puisque je suis bohémien... Tout le monde sait ça.

– Qu’est-ce qu’on sait ?

– Qu’il est permis aux bohémiens de voler. Vous ne savez pas, vous ?... Mais c’est très vieux... Un jour, un bohémien passa auprès de la croix où se mourait Notre Seigneur. Il arracha les clous enfoncés dans les pieds de Notre Seigneur et les emporta. Depuis ce temps-là, Notre Seigneur a permis à tous les bohémiens de voler... Ah ! j’ai fini, dit l’enfant, en se levant... Je vas m’en aller, mais vous êtes un bon monsieur.

Le pauvre petit m’avait ému. Je lui demandai :

– Voyons, mon ami, ne voudrais-tu pas t’instruire, apprendre un métier ?

– Ah non ! répondit-il vivement... Pourquoi faire ?... J’aime mieux mes routes, mes champs, mes belles forêts, et mes bons amis les oiseaux... J’aurais toujours un lit de mousse pendant l’été ; des carrières bien chaudes, pendant l’hiver,

et la charité du bon Dieu qui aime les petits bohémiens... mais vous êtes tout de même un bon monsieur... Adieu, monsieur... Merci, monsieur...

Je lui donnai quelques sous, bourrai son bissac de pain et de viande.

Et gaîment, comme saute un jeune chien, il franchit le seuil de la porte.

Je le vis qui s'était arrêté, à la haie prochaine. Il cueillit une branche de coudrier dont il se fit un bâton ; puis m'ayant envoyé un joyeux bonjour de la main, il galopa dans la chaume et disparut.

Pauvre enfant ! Peut-être a-t-il raison ! Et peut-être, autrement, serait-il devenu banquier, ou ministre !

La guerre et l’homme

Un homme en tue un autre pour lui prendre sa bourse ; on l’arrête, on l’emprisonne, on le condamne à mort et il meurt ignominieusement, maudit par la foule, la tête coupée sur la hideuse plate-forme. Un peuple en massacre un autre pour lui voler ses champs, ses maisons, ses richesses, ses coutumes ; on l’acclame, les villes se pavoisent pour le recevoir quand il rentre couvert de sang et de dépouilles, les poètes le chantent en vers enivrés, les musiques lui font fête ; il y a des cortèges d’hommes avec des drapeaux et des fanfares, des cortèges de jeunes filles avec des rameaux d’or et des bouquets qui l’accompagnent, le saluent comme s’il venait d’accomplir l’œuvre de vie et l’œuvre d’amour. À ceux-là qui ont le plus tué, le plus pillé, le plus brûlé, on décerne des titres ronflants, des honneurs glorieux qui doivent perpétuer leur nom à travers les âges. On dit au présent, à l’avenir : « Tu honoreras ce héros, car à lui seul il a fait plus de cadavres que mille assassins. » Et tandis que le corps de l’obscur meurtrier pourrit, décapité, aux sépultures infâmes, l’image de celui qui a tué trente mille hommes se dresse, vénérée, au milieu des places publiques, ou bien repose, à l’abri des cathédrales, sur des tombeaux de marbre bénit que gardent les saints et les anges. Tout ce qui lui a appartenu devient des reliques sacrées, et l’on se rend en foule dans les musées, ainsi qu’à un pèlerinage, pour y admirer son épée, sa masse d’armes, sa cotte de mailles, le panache de son casque, avec le regret de n’y point voir les éclaboussures du sang des anciennes tueries.

– Mais je ne veux pas tuer, dis-tu, je ne veux rien détruire de ce qui vit.

Comment ! tu ne veux pas tuer, misérable ? Alors la loi vient t’arracher à ton foyer, elle te jette dans une caserne, et elle t’apprend comment il faut tuer, incendier, piller ! Et si tu résistes à la sanglante besogne, elle te cloue au poteau avec douze balles dans le ventre, ou te laisse pourrir, comme une charogne, dans les silos d’Afrique.

La guerre est une brute aveugle. On dit : « La science de la guerre. » Ce n’est pas vrai. Elle a beau avoir ses écoles, ses ministères, ses grands hommes, la guerre n’est pas une science ; c’est un hasard. La victoire, la plupart du temps, ne dépend ni du courage des soldats, ni du génie des généraux, elle dépend d’un homme, d’une compagnie, d’un régiment qui crie : « En avant ! », de même que la défaite ne dépend que d’un régiment, d’une compagnie, d’un seul homme qui aura, sans raison, poussé le cri de : « Sauve qui peut ! » Que deviennent les plans des stratèges, les combinaisons des états-majors, devant cette force plus forte que le canon, plus imprévue que le secret des tactiques ennemies : l’impression d’une foule, sa mobilité, sa nervosité, ses enthousiasmes subits ou ses affolements ? La plupart des batailles ont été gagnées, grâce à des fautes fortuites, à des ordres non exécutés ; elles ont été perdues par un entêtement dans la mise en œuvre de plans admirables et infaillibles.

L’héroïsme ni le génie ne sont dans le fracas des camps ; ils sont dans la vie ordinaire. Ce n’est point difficile de se faire trouer la poitrine, au milieu des balles qui pleuvent et des obus qui éclatent ; c’est difficile de vivre, bon et juste, parmi les haines, les injustices, les tentations, les disproportions et les sottises humaines. Oh ! comme un petit employé qui lutte, sans défaillance, à toutes heures, pour procurer à sa famille la maigre nourriture de chaque jour, me paraît plus grand que le plus glorieux des capitaines qui ne compte plus les batailles gagnées ! Et, comme je préfère contempler un paysan qui, le dos courbé et les mains

calleuses, pousse la charrue, péniblement, dans le sillon de la terre nourricière, plutôt que de voir défiler des généraux au costume éclatant, à la poitrine couverte de croix ! C'est que le premier symbolise tous les sacrifices inconnus et toutes les vertus obscures de la vie féconde, tandis que les autres ne me rappellent que les tristesses stériles et les deuils inutiles dont ils ont semé le sol des patries vaincues.

Pourquoi le Droit et pourquoi la Justice, si la Guerre est là, qui commande, la Guerre, négation du Droit, négation de la Justice ? Qu'on raie ces deux mots des langages humains qui ne les comprennent pas, et qu'on arrache, au fronton des sociétés contemporaines, ces deux emblèmes qui toujours ont menti !

* * *

L'HUMANITÉ

Tu ne passeras pas, maudite gueuse. Regarde, derrière toi, les chemins que tu as parcourus ; partout la nuit, le malheur, la désolation. Les moissons sont détruites, les villes incendiées, et, dans les champs dévastés et dans les forêts abattues, pourrissent des monceaux de cadavres sur lesquels s'acharne le corbeau. Chacun de tes pas est marqué d'une fosse où dorment à jamais les meilleurs des enfants des hommes, et les grains de sable des routes, et les brins d'herbe des prairies, et les feuilles des arbres sont moins nombreux que tes victimes. Tu ne passeras pas.

LA GUERRE

Je passerai, vieille radoteuse, et tes sensibleries ne m'arrêteront point. Il faut que toute la terre s'éclaire à mon soleil de sang et qu'elle boive, jusqu'à la dernière goutte, l'amère rosée des larmes que je fais couler. Je pousserai sur

elle le poitrail fumant de mes chevaux, et je la broierai sous les roues de mes chars. Tant qu'il existera non seulement deux peuples, mais deux hommes, je brandirai mon glaive, je soufflerai dans mes trompettes, et ils s'entretueront. Et mon corbeau s'engraissera dans les charniers.

L'HUMANITÉ

N'es-tu donc point lasse de toujours tuer, de toujours marcher dans la boue sanglante, à travers les plaintes et la fumée rouge des canons ? Ne peux-tu donc te reposer et sourire ? Ne peux-tu, un instant, rafraîchir à l'air libre tes poumons brûlés par la poudre, aux sources qui chantent sous les lianes, ta gorge altérée par les hurlements ? Vois les contrées que je garde ; elles sont magnifiques. La vie bout dans leurs artères, florit sur leurs faces rubicondes de santé, leur fait une ceinture de prés verts, de moissons d'or, de pampres joyeux ; et le bonheur et la richesse, éternellement, s'échappent des germes éclatés. L'homme y travaille dans la paix, y chante dans l'amour, s'y élève dans la prière, et tout prie, aime, travaille autour de lui. Jette ton glaive, prends la charrue que traînent, dans les bons sillons, les bœufs pensifs et résignés ; au lieu des fanfares de tes trompettes qui suggèrent à l'homme les homicides ivresses, au lieu des cris sauvages qui appellent la mort, écoute, le soir, au penchant des collines, le son des pipeaux, les clochettes des bergeries, le chantonnement doux des pâtres ; écoute, dans les grandes plaines qui se réveillent, l'alouette qui salue de ses chansons le travail, la paix, l'amour.

LA GUERRE

Trêve à la rhétorique, vieille sotte ! Je n'ai que faire de tes lamentations. Garde ta houlette, ta peau de mouton et ta virgilienne flûte. Je connais les hommes, et les hommes me connaissent. J'ai culbuté les trônes, renversé les autels, et de tous les souverains déchus et de tous les dieux errants, moi

seule suis restée debout. Je suis la divinité nécessaire, implacable, éternelle. Je suis née avec le monde, et le monde mourra avec moi.

L’HUMANITÉ

Tu mens.

LA GUERRE

Je mens ! Mais regarde autour de toi, et écoute. Vois-tu tous ces hommes courbés, qui peinent, s’essoufflent, et meurent écrasés par les besognes toujours pareilles ? Pour qui donc ces mines, ces forges, ces usines, ces fontes bouillonnantes, si ce n’est pour mes canons, mes fusils et mes obus ? Pour qui ces navires qui sillonnent les mers et bravent les tempêtes ? Ces prairies où mes chevaux s’engraissent, ces arbres avec lesquels on taillera les affûts de mes batteries, et les brancards de mes ambulances ? Pourquoi donne-t-on de l’or aux ministres, des galons aux généraux ? Pour qui arrache-t-on au foyer les bras jeunes et les cœurs vigoureux ? Vois ces vieux savants, penchés sur des chiffres, sur des plans, sur des poudres blanches, pourquoi distillent-ils la mort ? On me dresse plus de temples qu’à Dieu ; compte donc les forts, les bastions, les casernes, les arsenaux, tous ces chantiers effroyables où l’on façonne le meurtre, comme des bibelots, où l’on chantourne la destruction comme des meubles de prix. C’est vers moi que tendent tous les efforts humains ; pour moi que s’épuise la moelle de toutes les patries. L’industrie, la science, l’art, la poésie se font mes ardents complices pour me rendre plus sanguinaire et plus monstrueuse. Mes trophées ornent les cathédrales, et tous les peuples à genoux devant mon image, ont entonné des *Te Deum* et des *Marseillaise*. Tiens, aujourd’hui, le printemps sourit, la nature se pare comme pour une douce fête ; les parfums sortent de la terre rajeunie, et les plus gaies couleurs éclatent aux branches,

pavoisant les champs et les forêts. Qu'entends-tu ? Des chants d'amour ? Non. Des frémissements de colère, des cliquetis de sabres, des sonneries de clairon, et des armées qui marchent, et des canons qui roulent, et la terre qui tremble sous les pas des chevaux et les crosses des fusils.

L'humanité

Ah ! tu fus belle, parfois, et parfois sublime, je le sais. C'est toi qui as fait la patrie, et tu as délivré des peuples. Ton corbeau, qui se soûle du sang des héros, s'est souvent changé en coq qui a réveillé de son chant les indépendances abruties et les nations opprimées. Mais aujourd'hui, est-ce pour cette cause sacrée que tu vas encore moissonner des hommes et secouer des deuils sur la terre ? Vas-tu rendre aux pauvres Hindous leurs champs de riz pillés, leurs pagodes détruites ? Leur donneras-tu le sel dont on les prive, et dont ils ont besoin autant que de l'air qu'ils respirent ? Les feras-tu libres, ces martyrs qui râlent sous le joug étranger, et qui ont vu leurs plaines transformées en abattoirs, en champs de torture, et qui pleurent encore leurs princes assassinés sur les marches de leurs palais ? Alors, bien, et je te bénis. Mais, si c'est pour leur imposer de nouveaux maîtres, si c'est pour que leur sang, leurs biens, leur terre féconde, aillent engraisser le Russe comme ils engraissent l'Anglais, je te maudis.

La guerre

Ta bénédiction m'importe aussi peu que ta malédiction. Je me ris de l'une comme de l'autre. Que je délivre ou que j'asservisse, cela m'embarrasse peu, vraiment, et le sentiment n'est point mon fait. Je veux me distraire, voilà tout, et l'occasion me paraît bonne. Il y a assez longtemps que je n'ai point rougi le Gange, dont les eaux bourbeuses me répugnent, et je veux donner aux belles vallées de l'Indus leur provision accoutumée de cadavres. Allons, vieille

sorcière, dérange-toi et fais-moi place. Mon cheval s'impatiente à écouter tes sornettes, et les fadaises de tes discours me font pitié.

L'HUMANITÉ

Tu ne passeras pas. Ne vois-tu pas, aveugle criminelle, que tout le monde te maudit, et qu'il n'est pas un homme qui ne se détourne de toi ?

LA GUERRE

Tu me fais rire, en vérité ! Mais je veux te convaincre. Écoute donc ce que les hommes vont me dire.

LE PAYSAN

Salut à toi, Guerre. Tu es douce, et je t'aime. Mon grenier est plein de blé ; grâce à toi, je le vendrai très cher. Je gagnerai sur mes chevaux, et me déferai de mes bœufs. Tu es ma providence.

LE BANQUIER

Je ferai des emprunts ; et je spéculerai sur les mauvaises nouvelles, même sur les bonnes. Guerre, je te salue.

LA FAMILLE

Je te bénis, bonne Guerre. Mes frères, mes cousins sont à l'armée. Ils ne reviendront pas, et ma part d'héritage sera plus grasse.

LE COMMERÇANT

J'allais faire faillite. Mais tu arrives. J'ai dans mes magasins des toiles avariées, du drap pourri, du cuir en carton, sois la bienvenue !

L'USINIER

Aurait-il donc fallu éteindre mes machines et laisser rouiller mes outils ? Tu me sauves de la ruine, Guerre protectrice. Je doterai mes filles et j'en ferai des femmes de marquis.

L'ARTISTE

Je coulerai en bronze les héros tombés.

LE POÈTE

J'immortaliserai tes hécatombes dans mes vers.

LE BOURGEOIS

Je m'ennuyais. Tu occuperas mes soirées d'hiver et mes longues heures d'oisiveté. Les pieds chauds, enfoncé dans un moelleux fauteuil, je palpiterai à tes récits, et suivrai, sur une carte piquée d'épingles et de petits drapeaux, ton passage à travers les pays inconnus.

LE GÉNÉRAL

Je reviendrai peut-être Empereur, sur les ailes de la victoire. Et je te devrai la couronne.

L'OFFICIER

Tu broderas d'or mon képi ; tu y coudras la feuille du chêne.

LE SOLDAT

Tu m'ôteras le sac si pesant, la capote qui me rend si gauche, et tu me tendras l'épée.

LE DÉBAUCHÉ

Il y a de belles femmes là-bas, et je les prendrai.

LE VOLEUR

Il y a de beaux palais là-bas, et je les pillerai.

LE DÉSESPÉRÉ

Tu m'enverras la mort, et je te bénirai.

LA GUERRE

Eh bien ! as-tu entendu ? Et prétends-tu toujours te mettre en travers de ma route ? Laisse-moi accomplir mon œuvre et rejoins tous ces braves gens.

(L'Humanité se voile la face et pleure silencieusement.)

L’enfant

Et Motteau déposa ainsi :

– Voilà, monsieur le président... Vous avez entendu tous ces gens, mes bons voisins et mes chers amis... Ils ne m’ont pas épargné ; c’est juste... Ah ! ils n’en menaient pas large, tant que j’étais à la Boulaie-Blanche, et qu’il n’y avait pas de gendarmes entre eux et les canons de mon fusil... Ils ne m’aimaient pas, bien sûr, mais ils se seraient gardés de laisser rien paraître de leur haine, parce qu’ils savaient qu’on ne badine pas avec Motteau. Aujourd’hui, c’est une autre histoire... Tenez, ça me fait hausser les épaules et je ris malgré moi... Maheu, le borgne Maheu qui est venu vous dire que j’étais un assassin et un voleur, eh bien ! Maheu, c’est lui qui, l’an dernier, dans la vente Gravoir, tua le garde de Blandé... Ne dis pas le contraire, canaille, j’étais avec toi... Léger, le bossu Léger, qui, tout à l’heure, vous a débité un tas d’hypocrisies, Léger a volé l’église de Pontillon, il y a six mois... Oh ! il n’aura pas l’effronterie de nier... Nous avons fait le coup ensemble... Pas vrai, Léger ?... Vous ne savez pas, monsieur le président, qui est-ce qui a tordu le cou à maît’ Jacquinot, quand il s’en revenait, le soir, de la foire du Feuillet ?... Vous avez emprisonné un tas d’innocents pour ça, fait des enquêtes et des enquêtes... C’est Sorel, Sorel qui, à l’instant, vous demandait ma tête... Eh bien ! quoi ? tu ne protestes pas, camarade ? C’est que, voyez-vous, pas moyen ; pendant qu’il étranglait le vieux, moi, je fouillais dans les poches, hé, hé !... Ça vous étonne ?... Mais regardez-les donc !... Ah ! on n’est plus fier, mes gars, on n’est plus arrogant, on tremble, on pâlit, et on se dit qu’en dénonçant Motteau, dont on voulait se

débarrasser, c'est soi-même qu'on a dénoncé, et que la même guillotine nous coupera le cou à tous...

Monsieur le président, ce que je vous dis, c'est la vérité... et vous pouvez me croire... nous sommes tous comme ça à la Boulaie-Blanche. Dame ! ça se comprend !... À deux lieues, tout autour du hameau, point de terre ; rien que la bruyère et des ajoncs d'un côté ; rien que du sable et de la pierre de l'autre... Des petits bouleaux grêles, de place en place, ou bien des pins qui se rabougrissent et ne poussent pas... Les choux eux-mêmes ne viennent point dans nos jardins... C'est un pays maudit... Comment voulez-vous qu'on vive là-dedans ?... Le bureau de bienfaisance, n'est-ce pas ?... Une jolie blague, allez ; ça ne donne rien, ou ça ne donne qu'aux riches... Alors, comme on est pas trop loin du bois, on commence par braconner... Des fois, ça rapporte, mais il y a bien aussi de la morte-saison... sans compter les gardes qui vous traquent, les procès, la prison... Mon Dieu ! la prison, ça va encore !... On est nourri, et puis on y fait des collets en attendant de sortir... Je vous le demande, monsieur le président, qu'est-ce vous feriez à notre place ?.. Travailler au loin ?... aller s'engager dans les fermes ?... Mais si on dit que nous sommes de la Boulaie-Blanche, c'est comme si on arrivait de l'enfer... On nous chasse à coups de fourche... Alors, il faut bien voler !... Et quand on se décide à voler, il faut aussi se décider à tuer... L'un ne va pas sans l'autre... Si je vous raconte tout cela, c'est qu'il faut que vous sachiez ce que c'est que la Boulaie-Blanche, et que la faute en est plus encore aux autorités, qui ne se sont jamais occupées de nous, et qui nous isolent de la vie, comme des chiens enragés et des pestiférés.

Maintenant, j'arrive à l'affaire.

Je me suis marié, il y a juste un an, et ma femme devint grosse dès le premier mois. Je réfléchis. Un enfant à nourrir, quand déjà on ne peut pas se nourrir soi-même, c'est bête. – « Il faut faire disparaître ça ! » dis-je à ma femme. Justement,

il y a près de chez nous une vieille rôdeuse qui s'entend à ces manigances... Moyennant un lièvre et deux lapins que je lui donne, elle apporte à ma femme des plantes et puis des poudres, avec lesquelles elle combine je ne sais quel breuvage... Ça ne fait rien, rien... On essaye plus de vingt fois... rien. La vieille rôdeuse nous dit : « Ne vous inquiétez pas, il est bien mort, j'vous dis qu'il viendra mort. » Comme elle avait, dans le pays, la réputation d'une sorcière bien savante, je ne me tourmente plus, et je me dis : « C'est bon, il viendra mort. » mais elle avait menti, la vieille voleuse, vous allez voir.

Une nuit, par une belle lune, j'avais tué un chevreuil... Je m'en revenais, mon chevreuil sur le dos, bien content, car on ne tue pas des chevreuils toutes les nuits... Il était à peu près trois heures, quand j'arrivai chez nous... Il y avait de la lumière à la fenêtre... Cela m'étonne ; je frappe à la porte, qui est toujours barricadée en dedans, quand je ne suis pas là... On n'ouvre pas... Je frappe de nouveau et plus fort... Alors j'entends comme une petite plainte, puis un juron, puis un pas traînant qui glisse sur les carreaux... Et qu'est-ce que j'aperçois ?.. Ma femme à moitié nue, pâle comme une morte, et tout éclaboussée de sang !... D'abord, je pense qu'on a voulu l'assassiner... Mais elle me dit : « Pas tant de bruit, imbécile, tu ne vois donc pas que j'accouche ? » Tonnerre de Dieu !... Ça devait arriver un jour ou l'autre... Pourtant, dans le moment, j'étais à cent lieues de ça !... J'entre, je jette le chevreuil dans un coin, j'accroche le fusil au clou : « Il est venu mort au moins ? », demandai-je à ma femme. – « Ah ! oui, mort !... Tiens ! » Et je vis sur le lit, au milieu de nippes sanglantes, quelque chose de nu qui se tortillait... Je regarde ma femme ; ma femme me regarde, et pendant cinq minutes, nous sommes restés silencieux... Cependant, il fallait prendre un parti.

– As-tu crié ? dis-je à ma femme.

– Non !

– As-tu entendu quelqu'un rôder autour de la maison ?

– Non !

– Pourquoi avais-tu de la lumière ?

– Il n'y avait pas deux minutes que la chandelle était allumée, quand tu as frappé.

– C'est bon.

Alors, je saisis l'enfant par les pieds, et, rapidement, comme on fait pour les lapins, je lui assène sur la tête un vigoureux coup de la main... Après quoi, je le fourre dans mon carnier, et je reprends mon fusil... Vous me croirez si vous voulez, monsieur le président, mais je vous donne ma parole que j'ai toujours ignoré si c'était une fille ou un garçon...

J'allai vers la Fontaine au Grand Pierre... Tout autour, jusqu'à l'horizon, ce n'est que de la bruyère maigre, qui pousse entre des tas de cailloux. Pas un arbre, pas une maison proche, pas un chemin qui aboutisse là !... En fait d'êtres vivants, on ne voit parfois que des moutons qui paissent, les bergers, de temps à autre, quand il n'y a plus d'herbe, là-bas, dans les champs... Auprès de la fontaine se trouve une carrière de marne, profonde et abandonnée depuis des siècles... Les broussailles dissimulent aux yeux la gueule béante des puits... C'est là que je viens cacher mon fusil, lorsque je suis averti de la visite des gendarmes... Qui oserait s'aventurer en cet endroit désert, et que bien des gens croient hanté des revenants ?... Donc rien à craindre... Je jetai l'enfant dans la carrière, et j'entendis le bruit de sa chute, au fond... « Ploc !... » Le petit jour pointait très pâle, derrière le coteau...

En rentrant, dans le chemin de la Boulaie-Blanche, derrière la haie, j'aperçus une forme grise, quelque chose comme un dos d'homme ou de loup, on ne distingue pas toujours très bien, dans le demi-jour, malgré l'habitude –, qui se glissait doucement, se baissait, rampait, s'arrêtait...

« Hé ! criai-je, d'une voix forte, si t'es un homme, montre-toi, ou je tire. » – « Tiens, c'est toi, Motteau, dit la forme, en se redressant tout à coup. » – « Oui, c'est moi, Maheu, et souviens-toi bien qu'il y a toujours un coup de chevrotines dans mon fusil, pour les trop curieux. » – « Oh ! il n'y a pas de mal. Je relevais mes collets. Mais, dis donc, il n'y a pas que les chevreuils qui bêlent quand on les tue... » – « Non ! il y a aussi les lâches comme toi, vilain borgne. » J'épaulai, mais, je ne sais pourquoi, je ne tirai pas... J'ai eu tort. Le lendemain, Maheu allait chercher les gendarmes...

« Maintenant, monsieur le président, écoutez-moi bien... Il y a, au village de la Boulaie-Blanche, trente feux, c'est-à-dire trente femmes et trente hommes... Avez-vous compté combien, dans ces trente feux, il y a d'enfants vivants ?... Il y en a trois... Et les autres, et les étouffés, et les étranglés, et les enterrés, les morts enfin ?... les avez-vous comptés ?... Allez retourner la terre, là-bas, à l'ombre maigre des bouleaux, au pied frêle des pins ; sondez les puits, remuez les cailloux, éparpillez au vent les sables des carrières ; et dans la terre, sous les bouleaux et les pins, au fond des puits, parmi les cailloux et le sable, vous verrez plus d'ossements de nouveau-nés qu'il n'y a d'ossements d'hommes et de femmes dans les cimetières des grandes villes... Allez dans toutes les maisons, et demandez aux hommes, les jeunes et les vieux, demandez-leur ce qu'ils ont fait des enfants que leurs femmes portèrent !... Interrogez Maheu, Léger, Sorel, et tous, tous !... Eh bien ! Maheu, tu vois qu'il n'y a pas que les chevreuils qui bêlent quand on les tue...

Agronomie

M. Lechat – le fameux M. Lechat – m'attendait à la gare.

– Ah, enfin ! vous voilà ! s'écria-t-il. Ça n'est pas malheureux.

– Vous voyez, dis-je, je suis de parole...

– Bravo ! j'aime qu'on soit de parole, moi !... Par ici !... Et votre bulletin ?... Donnez votre bulletin... Allons dépêchons-nous de monter en voiture... Avez-vous des bagages ?... Non... Tant mieux... Par ici !...

M. Lechat saisit un pan de mon pardessus, me fit traverser la gare en courant, et m'entraîna ainsi jusqu'à sa victoria qui stationnait avec d'autres voitures, sur une petite place plantée d'acacias.

– Montez, montez, sapristi ! me cria-t-il. Et, s'adressant au cocher, il commanda :

– Toi, marche, et rondement... Et tu sais !... si je suis dépassé par un de ces imbéciles, je te flanque à la porte... Au château ! vite...

Les chevaux piaffèrent, dansèrent un instant sur leurs jambes fines, en encensant la tête, puis la voiture vola sur la route. Agenouillé sur les coussins, penché sur la capote, M. Lechat surveillait attentivement les autres voitures qui, derrière nous, filaient, l'une après l'autre, et faisaient de petits nuages de poussière.

– Attention ! disait-il de temps en temps au cocher, attention, nom d'un chien !

Mais nous marchions grand train, à droite et à gauche, la campagne semblait emportée dans une course folle,

disparaissait...

Au bout de quelques minutes, les voitures rivales ne furent plus qu'un petit point gris sur la blancheur de la route, et le point gris lui-même s'effaça.

Tranquillisé, M. Lechat s'assit et poussa un soupir de soulagement.

– Je ne veux pas être dépassé, déclara-t-il, en posant sa grosse main sur mes genoux, je ne le veux pas... Comprenez-vous cela ?

– Parbleu ! fis-je, si je comprends cela !

– Tiens ! vous êtes rond, vous ! Bravo ! J'aime qu'on soit rond, moi !... C'est vrai aussi, ils sont là deux ou trois méchants hobereaux qui n'ont pas seulement vingt mille francs de rentes, et qui voudraient lutter avec mes trotteurs !... Regarde... Tu permets, hein ?... Regarde mes trotteurs... Dix-huit mille balles, mon vieux, dix-huit mille...

Il retourna encore la tête et n'apercevant plus rien sur la route, il ordonna au cocher de modérer l'allure des chevaux... M. Lechat me serra les genoux très fort.

– Écoute, reprit-il, tu vas voir... Avant-hier... Mais ça ne t'ennuie pas que je te tutoie ?...

– Pas du tout ! au contraire...

– Bravo ! J'aime qu'on se tutoie, moi !... Avant-hier je revenais de Sainte-Gauburge[1], par les bois... Le chemin est étroit et praticable seulement pour une voiture... Qu'est-ce que j'aperçois, à quarante pas, devant moi ?... Le duc de la Ferté... un grand serin... Je ne veux être dépassé par personne, surtout par le grand serin de duc de la Ferté... Je dis au cocher : « Dépasse, nom d'un chien ! » – « Il n'y a pas de place », répond le cocher. – « Alors, bouscule et jette-moi duc, voiture, chevaux dans le fossé »... Non, mais tu vas rire !... Le cocher lance ses chevaux... Patatras !... Le duc d'un côté, moi de l'autre, le cocher à dix mètres dans le

taillis !... Quelle marmelade !... Je ne perds pas la carte... prestement je me remets sur pied, dégage les chevaux, relève la voiture et je passe... pendant que le duc, les quatre fers en l'air... ha ! ha ! ha !... Voilà comment je les traite moi, tes ducs !... Qu'est-ce que tu dis de cela ?

– C'est admirable !

– N'est-ce pas ?... Dame ! c'est juste !... J'ai quinze millions... Et le duc, qu'est-ce qu'il a, lui ?... À peine deux pauvres millions... Et les moutons ? Faut voir comme j'écrase les moutons !... J'ai aussi écrasé des enfants, des enfants de pauvres... Qu'est-ce que cela fait ?... Je paie.

Et M. Lechat se frotta les mains.

– Avec ces manières-là, lui demandai-je, vous devez être joliment populaire dans votre pays ?

– Si je suis populaire ?... Tu verras cela aux élections, mon petit... Sais-tu comment on m'appelle ? ajouta-t-il en se rengorgeant... On m'appelle Lechat-tigre... c'est chic, hein ?... miaou !... Lechat-tigrrre...

Pendant quelques minutes, les yeux arrondis, les lèvres écartées, hérissant sa maigre moustache, il imita grotesquement les chats en colère, puis, tout à coup il me dit :

– Tout ce que tu vois, à droite, à gauche, devant toi, derrière toi, tous ces champs, toutes ces maisons, toutes ces prairies, et, là-bas, tous ces bois, tout cela c'est à moi... Et encore tu ne vois rien !... Je suis sur trois chefs-lieux de canton, quatorze communes... J'ai six cent soixante-dix-sept champs... D'ailleurs tu verras tout cela sur mon plan, dans le vestibule de mon château... Il faut vingt-deux heures pour faire le tour de ma propriété, vingt-deux heures... mais tu verras tout cela sur mon plan... c'est épatant... Tu verras mes vaches aussi, mes cinquante-sept vaches, tu verras mes cent quatre-vingt-dix bœufs cotentins, tu verras mes viviers... Enfin, tu verras tout... Ah ! tu ne vas pas t'embêter !...

Il se renversa sur le dossier de la victoria, allongea les jambes, croisa les bras, et souriant d'un sourire béat, il contempla ses champs, ses prairies, ses bois, ses maisons qui défilaient, fuyaient derrière nous. Des paysans en nous voyant passer, levaient la tête, s'arrêtaient de travailler et saluaient très bas, mais M. Lechat n'y prêtait aucune attention.

– Vous ne saluez jamais ? lui dis-je.

– Ces gens-là ? me répondit-il avec dégoût et en haussant les épaules. Tiens, voilà ce qu'ils me font faire.

D'un coup de poing il enfonça son chapeau sur la tête et il miaula férocement...

Petit, vif, très laid, les yeux fourbes, la bouche lâche, tel était, au physique, Théodule, Henri, Joseph Lechat, de l'ancienne maison Lechat et Cie : *Cuirs et Peaux*, maison célèbre dans tout l'Ouest de la France. Au temps de la guerre, Lechat avait eu cette idée de génie de fabriquer, pour l'armée, des cuirs avec du carton, des chiffons et de vieilles éponges. Il en était résulté que, vers 1872, il se retira des affaires industrielles, décoré de la Légion d'Honneur, riche de quinze millions, et qu'il acheta le domaine de Vauperdu, afin de se vouer tout entier à l'agronomie, ainsi qu'il disait pompeusement.

Le domaine de Vauperdu est un des plus beaux qui soient en Normandie. Outre le château, imposant spécimen de l'architecture du seizième siècle, et les réserves considérables en bois, herbages, terres arables qui l'entourent, il comprend vingt fermes, cinq moulins, deux forêts et des prairies, le tout d'un revenu net de quatre cent cinquante mille francs.

Après avoir vendu ses tanneries et corroyeries, M. Lechat vint s'installer à Vauperdu, avec sa femme qu'il avait épousée, n'étant encore qu'un pauvre ouvrier – de quoi il se

repentait furieusement aujourd’hui. Mme Lechat, au même degré que M. Lechat, manquait d’élégance, d’orthographe et de grâces mondaines, mais, sous la robe de soie et le chapeau à la mode gauchement portés, elle était restée la paysanne simple, honnête, de bon sens, d’autrefois, et M. Lechat, dans sa transformation subite de tanneur en gentilhomme terrien, souffrait beaucoup, quoiqu’il affichât des opinions républicaines très avancées, de l’infériorité sociale de sa femme, et il s’irritait de ce qu’elle marquât trop la naissance peuple et le passé de roture.

On ne possède pas, dans un pays, quatre cent cinquante mille francs de rentes en terre, sans qu’une grande notoriété s’ensuive. Lechat était donc le personnage le plus connu de la contrée, étant le plus riche, et il ne se passait pas de minutes qu’à dix lieues à la ronde, partout, on ne parlât de lui. On disait : « Riche comme Lechat. » Ce nom de Lechat servait de terme de comparaison forcé, d’étalon obligatoire, pour désigner des fortunes hyperboliques. Lechat détrônait Crésus et remplaçait le marquis de Carabas. Pourtant on ne l’aimait point, et, bien que les campagnards s’empressassent de le saluer obséquieusement, tous se moquaient de lui, le dos tourné, car il était grossier, taquin, fantasque, vantard et très *fier*, sous des dehors familiers et des allures de bon enfant qui ne trompaient personne. Il avait une manière de faire le bien tapageuse et maladroite, qui déroutait les reconnaissances, et ses charités, inhabiles à masquer l’effroyable égoïsme du parvenu, au lieu de couler dans l’âme des pauvres gens, un apaisement, leur apportaient la haine, tant elles étaient de continuelles insultes à leurs misères. Du reste, trois fois il s’était présenté aux élections et, trois fois, malgré l’argent follement gaspillé, il n’avait pu réunir que trois cent voix sur vingt-cinq mille. Tels étaient les renseignements que j’avais recueillis sur M. Lechat dont le nom, sans cesse, revenait dans les conversations du pays.

Un jour, je l’avais rencontré par hasard. Ce jour-là, M. Lechat ne me quitta pas et me prodigua toutes les vulgarités de sa politesse. Il voulait me recevoir à Vauperdu, me faire les honneurs de ses exploitations agricoles, et comme je prétextais de ma sauvagerie, de mes goûts sédentaires, de mes occupations...

– Ta !... ta !... ta !... m’avait-il dit, en me tapant sur l’épaule... Je vois ce que c’est... vous ne pouvez me rendre mon hospitalité, hein ?... C’est cela qui vous gêne ?... Eh bien, vous me revaudrez cela, en parlant de moi, dans les journaux !

Le tact exquis de M. Lechat m’avait vaincu.

La voiture roulait sur une large avenue, plantée d’ormes magnifiques, au bout de laquelle, dans le soleil, le château de Vauperdu montrait ses toits inclinés aux crêtes historiées, et sa belle façade de pierre blanche et de briques roses.

– Ah ! nous sommes arrivés, mon vieux, s’écria M. Lechat... Eh bien ! qu’est-ce que tu dis de mon coup d’œil ?

* * *

Un vieil homme à barbe grise, voûté, toussant, qui, les mains croisées derrière le dos, se promenait sur le perron, de long en large, se précipita à notre rencontre. Respectueusement il aida M. Lechat à descendre de voiture.

– Eh bien ! père la Fontenelle, as-tu été chercher le vétérinaire, pour la vache ?

– Oui, monsieur Lechat.

– D’abord, ôte ton chapeau... Est-ce dans ton monde qu’on apprend aux domestiques à parler aux maîtres la tête

couverte ?... C’est bien... Et qu’est-ce qu’il a dit, le vétérinaire ?

– Il a dit qu’il fallait abattre la vache, monsieur Lechat.

– C’est un serin, ton vétérinaire... Abattre une vache de cinq cents francs !... Tu me feras le plaisir, mon père la Fontenelle, de conduire la vache, toi-même, tu entends !... toi-même, au rebouteux de Saint-Michel... et tout de suite... Allons, hop, monsieur le comte !

Le vieil homme salua, et il allait s’éloigner, quand Lechat le rappela par un « psitt », comme on fait pour les chiens.

– Je permets, lui dit-il, que tu remettes ton chapeau sur la tête, et même ta couronne, si tu ne l’as pas vendue avec le reste... Décampe maintenant.

Et, se tournant vers moi, ce farceur de Lechat m’expliqua que le vieil homme était son régisseur, qu’il s’appelait authentiquement le comte de la Fontenelle, et qu’il l’avait ramassé, ruiné, sans ressources, pour le sauver de la misère.

– Oui, mon vieux, conclut-il, c’est un noble, un comte !... Voilà ce que j’en fais, moi, de tes comtes !... Oh ! elle en voit de rudes, chez moi, la noblesse !... N’empêche qu’il me doit la vie, ce grand seigneur, hein ?... Entrons...

Le vestibule était immense, un escalier monumental, orné d’une rampe à balustres de vieux chêne, conduisait aux étages supérieurs. Des portes s’ouvraient sur des enfilades de pièces, dont on apercevait les meubles vagues, recouverts de housses, et les lustres emmaillotés de gaze métallique. En face de la porte d’entrée, le plan du domaine, énorme carte, teintée de couleurs voyantes, occupait tout un panneau.

– Tiens, me dit Lechat, le voilà, mon plan. Mes champs, mes forêts, tu les vois comme si tu te promenais dedans... Ces carrés rouges, ce sont mes vingt fermes... Amuse-toi à regarder, pendant que je vais prévenir ma femme... Tu sais,

ne te gêne pas, regarde tout... Veux-tu te débarrasser de ton chapeau ?... À gauche, là-bas, le porte-manteau... ne te gêne pas... Dis donc, ne vas pas te figurer que ma femme soit comme les dames de Paris... C’est une paysanne, je t’avertis, elle manque d’usage... Vois-tu ça, noir ?... c’est ma distillerie... Veux-tu t’asseoir ?... ne te gêne pas.

Autour de moi, peu de meubles, de grandes armoires d’acajou, des tables, des fauteuils d’osier, des banquettes en cuir et quelques tableaux de chasse, mais sur les armoires, sur les tables, au-dessus des tableaux, partout, des oiseaux empaillés en des attitudes dramatiques, qui portaient, pendues à leur col, des plaques de cuivre sur lesquelles étaient gravées des inscriptions comme celle-ci :

HÉRON ROYAL
tué par
M. THÉODULE LECHAT,
propriétaire du domaine de Vauperdu,
dans sa prairie du Valdieu,
le 25 septembre 1880.

Je remarquai aussi, dans une jardinière de marbre qui se creusait au bas d’une grande glace, des sabots, des pantoufles, des socques de caoutchouc, tout un pêle-mêle d’objets bizarres et affreux.

Lechat ne tarda pas à revenir accompagné de sa femme. C’était une personne petite, grosse et souriante, qui roulait plutôt qu’elle ne marchait. Elle avait des yeux qui ne manquaient ni de finesse, ni de franchise, et un bonnet immense que surmontaient des fleurs en paquet et dont les brides larges battaient à ses épaules comme des ailes. Mme

Lechat fit deux révérences, et me dit d'une voix un peu rauque :

– Vous êtes bien aimable, Monsieur, bien aimable d'être venu voir Lechat... Ah ! il a dû vous en raconter des histoires et des histoires, mais il ne faut pas faire attention à ce qu'il dit, allez !... Il n'y a pas de plus grand blagueur, de plus grand espiègle... Ça lui nuit quand on ne le connaît pas, et, dans le fond, il est bien moins mauvais qu'il ne le paraît... C'est une manie qu'il a comme ça de parler à tort et à travers... Il ne sait quoi inventer, mon Dieu !... Quand ça le prend, il va, il va, il ne s'arrête pas...

Lechat balançait la tête, haussait les épaules et me regardait en clignant de l'œil, sans doute pour m'engager à ne pas écouter les sornettes de sa femme.

– Vous avez là, dis-je à Mme Lechat, afin de détourner le cours de la conversation, vous avez là une propriété superbe.

Mme Lechat soupira.

– C'est trop grand, voyez-vous... Je ne peux pas m'habituer dans des bâtisses si grandes... On s'y perd... Et puis ça coûte bien de l'argent, allez !... Lechat s'est mis dans la tête de cultiver lui-même... Il ne veut rien faire comme personne... C'est des inventions nouvelles, tous les jours, des machines à vapeur, des expériences !... Ah ! l'argent file avec tout cela, ce n'est rien que de le dire... Je sais bien que le blé ne se vend pas... le monde n'en veut plus et ce n'est point avantageux d'en récolter... Mais ne voilà-t-il pas que Lechat s'est imaginé de semer du riz à la place ! Il dit : « Ça pousse bien en Chine, pourquoi ça ne pousserait-il pas chez moi ? » Ça n'a point poussé, comme de juste... Et pour tout, c'est la même chose.

Un domestique entra.

– Eh bien ! mon garçon, le déjeuner est-il prêt ? interrogea-t-elle.

Et se retournant aussitôt vers moi, elle me demanda :

– Vous devez avoir faim, depuis ce matin que vous êtes en route ?... Ah ! dame, chez nous, vous savez, à la fortune du pot !... Parce qu'on est riche, ce n'est point une raison de ne manger que des truffes et de gaspiller la nourriture... Allons déjeuner !... Dis donc, Lechat, ce monsieur boit sans doute du cidre ?

– Certainement qu'il boit du cidre, affirma résolument Lechat qui m'entraîna dans la salle à manger, en me répétant, tout bas à l'oreille.

– Ne fais pas attention à la patronne ; elle n'a pas d'usage.

Le déjeuner fut exécrable. Il ne se composait que de restes bizarrement accommodés. Je remarquai surtout un plat fabriqué avec de petits morceaux de bœuf jadis rôti, de veau anciennement en blanquette, de poulet sorti d'on ne savait quelles lointaines fricassées, le tout nageant dans une mare d'oseille liquide, qui me parut le dernier mot de l'arlequin. Cinq ou six bouteilles de vin, à peu près vides, étaient rangées sur la table, devant Lechat qui, de temps en temps, les égouttait dans mon verre, en ayant soin, chaque fois, de déclarer qu'il ne « débouchait » le vin fin que le dimanche et seulement, en semaine, quand il avait du monde.

Abasourdi par ce que, depuis une heure, je voyais et entendais, je ne savais, en vérité quelle contenance me donner. Devant ces deux pauvres êtres, égarés dans les millions par une inquiétante ironie de la vie, une grande mélancolie m'envahissait, et, en même temps, la puanteur de la richesse malfaisante et sordide me soulevait le cœur de dégoût. À cela venait s'ajouter l'amer sentiment de l'inanité de la justice humaine, de l'inanité du progrès et des révolutions sociales qui avaient pour aboutissement : Lechat et les quinze millions de Lechat ! Ainsi, c'était pour permettre à Lechat de se vautrer stupidement dans l'or volé,

dans l’or immonde, que les hommes avaient lancé aux quatre vents des siècles les semences de l’idée, et que la rosée sanglante était tombée, du haut des échafauds populaires, sur la vieille terre épuisée et stérile ! Et par la baie ouverte de la salle à manger, qui encadrait, comme un tableau, la fuite douce des pelouses vallonnées et les massifs des futaies bleuissantes, il me semblait que je voyais s’acheminer, de tous les points de l’horizon, les cortèges maudits des misérables et des déshérités, qui venaient se broyer les membres et se fracasser le crâne contre les murs du château de Vauperdu. Je restais silencieux, aucun mot ne m’arrivait aux lèvres.

Tout à coup, Lechat s’écria :

– Quand je serai député... Oui, quand je serai député...

Il acheva sa pensée, en faisant tournoyer sa fourchette, au-dessus de lui. Sa femme le regarda d’un air de pitié, haussa les épaules à plusieurs reprises.

– Quand tu seras député, répéta-t-elle... Député, toi !... Ah ! oui, député !... tu es bien trop bête !...

Puis elle me prit à témoin.

– Je vous le demande, monsieur... Est-ce raisonnable de dire des choses comme ça ? Tel que vous le voyez, il s’est porté trois fois... Et les trois fois, il n’a pu attraper que trois cents voix !... J’en aurais eu honte, moi, à sa place, bien sûr ! Mais savez-vous ce que ces trois cents voix nous ont coûté ?... Six cent mille francs, monsieur, aussi vrai que cette bouteille est là... Oh ! j’ai fait le compte, allez !... C’est six cent mille francs et pas un sou de moins... c’est-à-dire que ça remet la voix, l’une dans l’autre, à deux mille francs. Et il parle de se porter encore !... Tenez, vous ne pourriez jamais vous imaginer ce qu’il a inventé, à la dernière fête du 14 juillet, comme manifestation, à ce qu’il dit... Eh bien ! il a fait peindre en tricolore tous les troncs des arbres de l’avenue...

Lechat souriait, se frottait les mains, semblait heureux qu'on rappelât un de ses hauts faits, une de ces idées supérieures, comme il lui en sortait quelquefois du cerveau. Il cherchait dans mon regard une approbation, un enthousiasme.

– C'est un coup, ça, hein ? me dit-il... mais est-ce que les femmes entendent quelque chose à la façon dont on doit mener le peuple... Écoute-moi, mon vieux... Cette fois-ci, je serai nommé, et ça ne me coûtera pas un centime... J'ai un plan de combat, tu verras mon plan !... Je me porte comme agronome socialiste... Je suis le candidat de l'agronomie radicale ! Plus d'armée, plus de justice, plus de percepteurs, je biffe tout cela... Plus de pauvres, tous propriétaires !... Tu verras mon plan, plus tard, au moment des élections... Non, mais ce que ça va leur couper la chique aux curés... Ah ! j'oubliais, plus de curés non plus !... car c'est les curés qui m'ont empêché de passer, parce que je suis libre-penseur, moi ; parce que je ne mange pas de leur bon Dieu, moi !... Ah ! ils riront, avec mon plan de combat, les calotins !...

À ce mot, Mme Lechat s'emporta et cria :

– Tais-toi... Je te défends d'appeler les prêtres ainsi et de dire du mal de la religion devant moi, tu entends... Mon Dieu ! avec lui, c'est pire qu'avec les enfants !... Ne croyez pas qu'il soit irreligieux, monsieur... mais quand il se trouve en compagnie, c'est plus fort que lui, il faut qu'il se vante... Aussi, dès qu'il a le moindre bobo, tout est perdu, et vite, vite un prêtre ! Si on l'écoutait, ce pauvre monsieur le curé serait tout le temps chez nous, en train de l'administrer, quoi !

Pour dissimuler la gêne où le mettaient les reproches de sa femme, Lechat tambourinait sur le bord de son assiette, suivait, au plafond, le vol d'une mouche, et négligemment sifflotait un air. Puis il toussa, et brusquement changea la conversation.

– C’est dommage, me dit-il, que tu ne sois pas venu au château, il y a quinze jours... J’ai dansé le cancan, tu aurais vu si je danse le cancan ! Comme à Paris, mon vieux !

Et, se trémoussant sur sa chaise, il se mit à lancer ses bras en avant, et à leur imprimer des mouvements grotesques.

– Ah ! je te conseille de te vanter encore de cela, soupira Mme Lechat, car c’est de ta faute, avec ton cancan, si nous n’avons pas nos chemises... Je vous en fais juge, monsieur... Tous les mois, nous recevons ces messieurs de la ville... Ce sont des messieurs très aimables, et leurs dames aussi... M. Gatinel, le conservateur des hypothèques, surtout, est très gai... Ça, c’est vrai qu’il sait faire rire les gens... Figurez-vous qu’il joue du piano avec les pieds, avec le nez, avec tout, et qu’il en joue très bien... Moi, il m’amuse, M. Gatinel... et puis tout ce qu’il dit est si drôle !... Eh bien, ces messieurs étaient donc venus et leurs dames aussi, il y a quinze jours... Après le dîner, on s’est mis à danser... une idée, quoi, qui leur avait passé par la tête !... Il faisait chaud, si vous vous souvenez, et, dame, ils suaient ! ils suaient !... c’était affreux de voir comme ils suaient... On avait pourtant ouvert les fenêtres... Mais il y avait un fort orage dans l’air !... Et puis, on se trémoussait aussi... C’était gentil !... Quand on s’amuse bien, n’est-ce pas, le temps s’en va, et on oublie tout... Nous avions oublié l’heure du train !... Je me dis : « Mon Dieu, il va falloir coucher tous ces gens-là, ce n’est pas une petite affaire... On a beau avoir beaucoup de chambres, c’est les draps souvent qui manquent, et des draps pour seize personnes, c’est à en perdre la tête !... Tant pis !... Enfin on arrive tant bien que mal à les caser... Seulement, pensez donc, ce n’était pas le tout... Il fallait des chemises aussi à tous ces gens-là, car vraiment, leurs chemises à eux, étaient si mouillées, si mouillées, qu’on aurait dit qu’elles sortaient de la lessive... Lechat en prête des siennes aux messieurs ; moi, j’en prête des miennes aux dames. Puis, je fais sécher, toute la nuit, dans le four, leurs chemises à eux, en me

disant qu'ils pourraient bien les remettre le lendemain... Le lendemain les chemises étaient sèches comme de juste. Mais, si vous aviez vu cela, elles étaient sales, sales, toutes fripées, de vrais torchons. Il n'y avait pas moyen, pas moyen... Alors Lechat reprêta des chemises de jour aux messieurs... Et voilà tout le monde parti bien content !... Eh bien ! mon cher monsieur, il y a quinze jours de cela, et ils gardent toujours nos chemises !... Vous direz ce que vous voudrez, moi, je trouve que ce n'est pas délicat... On a beau avoir une forte lingerie, c'est que seize chemises, ça compte dans un trousseau...

Le déjeuner était fini. Nous nous levâmes de table, et Lechat, prenant mon bras, m'entraîna très vite, en me disant qu'il allait me montrer ses exploitations agricoles... Et nous partîmes...

* * *

Débarrassé de sa femme. Lechat était redevenu gai, vif, loquace et plus vantard que jamais. Il me supplia de ne pas croire un mot de ce qu'elle avait raconté pendant le déjeuner et m'affirma sur l'honneur qu'il était libre-penseur, qu'il ne croyait ni à Dieu, ni au diable, et qu'au fond il se moquait pas mal du peuple, quoique socialiste... Il me confia aussi qu'il avait une maîtresse à la ville, pour laquelle il dépensait beaucoup d'argent, et que toutes les belles filles de la campagne raffolaient de lui.

– Ah ! la pauvre femme, conclut-il, comme je la trompe ! comme je les trompe toutes !

Nous visitâmes les étables, les écuries, la basse-cour, et il ne me fit grâce ni d'une vache, ni d'une poule, disant le nom de chaque bête, son prix, ses principales qualités. En traversant le parc, il voulut bien m'apprendre qu'il possédait douze mille chênes de hautes futaies, trente-six mille sapins,

vingt-cinq mille neuf cent soixante douze hêtres. Quant aux châtaigniers, il en avait tant, qu'il ne pouvait en savoir le nombre exact. Enfin, nous débouchâmes sur la campagne.

Une grande plaine s'étendait devant nous, rase, sans un brin d'herbe, sans un arbre. La terre, unie comme une route, avait été soigneusement hersée et passée au rouleau ; le vent y soulevait des nuages de poussière qui se tordaient en blondes spirales, et s'échevelaient dans le soleil. Je m'étonnai de n'apercevoir, en plein mois d'août, ni un champ de blé, ni un champ de trèfle...

– Ce sont mes réserves, me dit Lechat... Je vais t'expliquer... Tu comprends, je ne suis pas un agriculteur, moi ; je suis un agronome... Saisis-tu bien la différence ?... Cela veut dire que je cultive en homme intelligent, en penseur, en économiste, et pas en paysan... Eh bien ! j'ai remarqué que tout le monde faisait du blé, de l'orge, de l'avoine, des betteraves... Quel mérite y a-t-il à cela, et au fond, entre nous, à quoi ça sert-il ?... Et puis le blé, les betteraves, l'orge, l'avoine, c'est vieux comme tout, c'est usé... Il faut autre chose ; le progrès marche, et ce n'est pas une raison parce que tout le monde est arriéré pour que, moi, Lechat, moi, châtelain de Vauperdu, riche de quinze millions, agronome socialiste, je le sois aussi... On doit être de son siècle, que diable !... Alors j'ai inventé un nouveau mode de culture... Je sème du riz, du thé, du café, de la canne à sucre... Quelle révolution !... Mais te rends-tu bien compte de toutes les conséquences !... Tu n'as pas l'air de comprendre ? Avec mon système, je supprime les colonies, simplement, et du même coup, je supprime la guerre !... Tu es renversé, hein ! tu n'aurais jamais pensé à cela, toi ?... On n'a plus besoin d'aller au bout du monde pour chercher ces produits... Dorénavant, on les trouve chez moi... Vauperdu, voilà les véritables colonies ! C'est l'Inde, c'est la Chine, l'Afrique, le Tonkin... Seulement, je l'avoue, ça ne pousse pas encore... Non... On me dit : « Le climat ne vaut rien... » De la

blague ! le climat ne fait rien à l'affaire... C'est l'engrais. Tout est là... Il me faut un engrais, et je le cherche... J'ai un chimiste, pour qui j'ai fait bâtir, là-bas, derrière le bois, un pavillon et un laboratoire... C'est lui qui cherche, depuis trois ans... Il n'a pas trouvé, mais il trouvera... Ainsi, ce que tu vois là, c'est du riz, tout cela c'est du riz... Moi, je crois une chose, c'est que les oiseaux qui en ont assez du blé, depuis le temps qu'ils en mangent, se sont jetés sur le riz et qu'ils n'en ont pas laissé un grain... Voilà ce que je crois... Aussi, je les fais tous tuer... Tu peux regarder, il n'y a plus un oiseau sur ma propriété... J'ai été malin, je paie deux sous le moineau mort, trois sous le verdier, cinq sous la fauvette, dix sous le rossignol, quinze sous le chardonneret. Au printemps, je donne vingt sous pour un nid avec ses œufs. Ils m'arrivent de plus de dix lieues à la ronde... Si cela se propage, dans quelques années, j'aurai détruit tous les oiseaux de la France. Marchons... Je vais te montrer maintenant quelque chose de curieux.

Et, faisant tourbillonner sa canne dans l'air, il se mit à arpenter la rizière à grandes enjambées, se baissant parfois pour arracher un brin d'herbe, qu'il rejetait, après l'avoir examiné, en disant :

– Non, c'est du chiendent.

Au bout d'une heure de marche sur la terre poussiéreuse et brûlante, nous arrivâmes devant un vaste champ tout vert qui, partant de la bordure d'une grande route, montait en pente douce, jusqu'à la lisière des bois... Et, pareil aux personnages des tragédies classiques, je demeurai stupide... Sur le fond clair de la luzerne, se détachait en trèfle, d'un violet sombre, toutes les lettres, nettement dessinées, qui forment le nom de THÉODULE LECHAT. Le nom était non seulement lisible sur la nappe verte, mais il semblait vivant. La brise, qui balançait l'extrémité des herbes, et les faisait onduler, comme des vagues, parfois agrandissait les lettres du nom, parfois les rétrécissait suivant sa direction et son

intensité. Lechat, épanoui, contemplait son nom qui frissonnait, dansait et courait, étoilé çà et là de coquelicots, sur la mer de verdure éclatante. Il jouissait de voir ce nom magique, étalé à la face du ciel, exposé sans cesse aux regards des passants, qui, sans doute, s'arrêtaient devant ce nom, l'épelaient et le prononçaient avec une sorte de crainte mystérieuse... Ravi et charmé, il murmurait tout bas scandant chaque syllabe :

– Théodule Lechat ! Théodule Lechat !

Le visage rayonnant d'une joie triomphante, il se tourna vers moi :

– C'est trouvé, hein ?... J'ai fait venir, figure-toi, un jardinier célèbre de Paris pour semer ce champ, parce que, tu le penses bien, personne ici n'était capable d'un tel tour de force... C'est flatteur, n'est-ce pas, de voir son nom écrit comme ça ?... On se dit tout de suite en voyant ce nom : « C'est pas un mufle au moins, celui-là. » Et puis, si tout le monde signait ses champs, il n'y aurait plus de contestations dans la propriété ?... Viens par ici.

Nous longeâmes le champ de luzerne, pénétrâmes dans le bois à travers une jeune taille de châtaigniers, et comme nous atteignions une large allée, ratissée ainsi qu'une avenue de parc, nous vîmes venir une pauvresse dont le dos ployait sous le faix d'une bourrée de bois mort. Deux petits enfants, en guenilles et pieds nus, l'accompagnaient. Lechat devint pourpre, une flamme de colère s'alluma dans ses yeux et, la canne levée, il se précipita vers la pauvre femme.

– Mendiante, voleuse, cria-t-il, qu'est-ce que tu viens faire chez moi ? Je ne veux pas qu'on ramasse mon bois mort, je ne veux pas, misérable vagabonde !... Allons, jette ma bourrée... Veux-tu bien jeter ma bourrée, quand j'ordonne !

Il saisit le fagot par la hart qui le liait, et le secoua si violemment que la femme roula avec la bourrée sur la route.

– Et qu’est-ce qui t’a permis de fouler mes allées de tes sales pieds, dis ? continua-t-il. Tu crois peut-être que c’est pour toi que je les fais ratisser, hein, mes allées, vieille voleuse ?... Veux-tu me répondre quand je te parle !

La femme, toujours à terre, gémissait.

– Mon bon monsieur, je ne vous fais pas de tort. J’avons toujours ramassé le bois... Et personne, par charité, ne nous a rien dit... Nous sommes si malheureux !

– Personne ne t’a rien dit, riposta le féroce châtelain en brandissant sa canne... Est-ce donc que je ne suis personne, moi ? Je suis M. Lechat, tu entends, M. Lechat de Vauperdu... Tiens, voleuse, tiens mendiante !

La canne tombait et retombait sur la vieille bûcheronne, qui pleurait, se débattait, appelait au secours, pendant que les petits enfants, effrayés, poussaient des cris déchirants... Et l’on entendait, entre des soupirs et des sanglots, la voix de la pauvresse qui disait :

– Aïe ! aïe ! vous n’avez pas le droit de me battre, méchant homme... Aïe ! aïe ! Je vous ferai condamner par le juge de paix. Aïe ! aïe ! je le dirai aux gendarmes...

Lechat, au mot de « gendarmes », s’arrêta net... Son œil, injecté de sang, prit une expression subite d’effroi, et son visage empourpré, tout à coup pâlit. Il tira de son porte-monnaie une pièce d’or, la glissa, presque suppliant, dans la main de la vieille.

– Voilà vingt francs, pauvre femme, lui dit-il... Tu vois, c’est vingt francs. Ha ! ha !... C’est beau, vingt francs, hein ?... Et puis, tu sais, ramasse du bois, tant que tu voudras... Tu as bien vu, dis !... C’est vingt francs... Quand tu n’en n’auras plus, tu viendras m’en demander. Allons, au revoir.

Nous rentrâmes au château, silencieux.

L’heure du départ approchait. Au moment de monter en voiture, Lechat me dit :

– Tu as vu, la vieille femme dans le bois ?... Oui... Eh bien, son mari, c'est une voix de plus pour moi aux élections !... Qu'est-ce que tu veux ? Aujourd'hui, il faut bien corrompre le peuple.

Conte

Comme minuit sonna, je rencontrai, en un carrefour, la Nouvelle Année. Elle sortait d’un égout, et, dans un vieux cabas qui se balançait à son bras maigre, elle portait des pelures d’orange, des pantins brisés, des décorations et des rats. C’était une petite vieille, à la démarche de sorcière, toute ratatinée, cassée en deux, et qui, péniblement, cheminait, s’aidant d’une faux comme d’un bâton. Attifée ridiculement d’étoffes disparates, aux tons criards, sous lesquels saillaient ses os de squelette, elle était couverte de bijoux faux et de fleurs qui se fanaient, plus nauséabondes à mesure qu’elle avançait. Un large, effronté chapeau de fille coiffait sa tête chauve, une tête de mort hideusement barbouillée de fard qui se craquelait sur la sinistre créature. Je m’approchai d’elle et voulus lui souhaiter la bienvenue, mais je m’aperçus qu’elle était sourde, qu’elle était muette, et qu’elle ne voyait pas, ses deux orbites, avivées de kôhl, étant vides et noires, pareilles à des trous. Les gens qui passaient la reconnurent, se mirent à la suivre.

Bientôt une foule énorme se forma, s’aggloméra derrière la petite vieille, se bouscula avec de grands bruits de multitude, chacun tendant les bras, se haussant pour la mieux apercevoir. Il n’y avait là que de pauvres diables en guenilles, des faces pâles, étirées, ravagées par la faim et par la souffrance, des fronts aux plis amers, des bouches crispées par le désespoir, les dos affaissés sous des fardeaux trop lourds, des poitrines qui montraient des plaies d’où le sang coulait. De cette foule haletante, convulsée, noire comme un cercle de Dante, s’éleva un cri de supplication, déchirant, puis les lèvres lapèrent le vide, les poings cliquetant ainsi que des ossements desséchés étreignirent le

néant. Mais la petite vieille ne se retourna pas. Elle continua de marcher de son pas tremblé, n'entendant rien, ne voyant rien, faisant résonner sa faux sur les pavés de la rue, et secouant sur sa robe bigarrée l'éclair des paillons et des fausses parures.

Tout à coup, un homme, sorte de géant à front bas, à face stupide d'idole indienne, tout contrefait avec ses jambes trop longues et ses bras trop courts, apparut au milieu de la rue. Ses genoux cagneux, ses mains déformées, ses lèvres suintantes étaient usées, à force d'avoir été baisés, comme les genoux, les mains et les lèvres des christs de plâtre et des saintes coloriées qui, dans les chapelles des campagnes, opèrent des miracles, je l'avais rencontré bien des fois, là où la sottise humaine attire de préférence les foules extasiées. Il parcourait les assemblées politiques, les salons, les théâtres, les ministères, les cabinets des écrivains, les ateliers des peintres, les boudoirs des filles, les caisses des banquiers, semant partout à mains pleines les mauvaises œuvres, distinguant parmi les hommes les plus bêtes et les plus nuisibles pour les enrichir et les honorer, forçant le monde dompté par lui à l'admiration des idiots et des coquins. Bien des gens, pour l'approcher de plus près, pour s'agenouiller devant lui, pour embrasser ses pieds immondes, s'étaient entr'égorgés. On l'appelait le Dieu-Succès, et on l'adorait. D'ailleurs, il avait toujours sur son corps l'odeur de l'encens qu'on lui brûlait, et l'humidité des lèvres qui s'étaient collées à lui, avides de lui.

Il commença par chasser à grands coups de fouet les misérables qui continuaient d'implorer la petite vieille, puis il prit celle-ci par la main, et la conduisit sur une place pleine de monde, et que de monstrueux baphomets éclairaient sinistrement. Je le suivis à mon tour et je regardai, ahuri.

Ce monde était fort étrange. De tous les êtres réunis en cet espace et dans cette lumière de torche vomie par les

sombres idoles, il n’y en avait pas un seul à qui il ne manquât quelque membre important. Les uns se promenaient sans tête et ne paraissaient pas gênés par cette décapitation ; les autres n’avaient pas de bras ; ceux-ci marchaient privés de jambes ; ceux-là se dandinaient sur des torses absents ; et je remarquais une qualité prodigieuse de ventres ignobles qui s’étalaient, s’épanouissaient, se gonflaient, rebondissaient comme des ballons de caoutchouc. Tous d’ailleurs étaient fort bien vêtus, et il me sembla qu’ils étaient aussi très gais et très méprisants, ne se doutant pas, sans doute, de leurs infirmités terribles ou grotesques. Peu à peu, je reconnus ces figures sans torses, ces troncs sans chefs, ces ventres sans jambes, et je vis que le Dieu-Succès avait conduit la petite vieille dans son domaine, parmi ses gloires parisiennes, ses illustrations boulevardières. Je comptai les ministres concussionnaires, les magistrats prévaricateurs, les couturiers, les comédiens et les proxénètes ; je comptai les financiers qu’on encense, engraissés des ruines accumulées par eux, les élégants qu’on célèbre, et qui paient leurs chevaux, leurs maîtresses et leurs cravates de l’argent volé au jeu ; je comptai les écrivains, qui se tordaient sur des moignons calleux, la bouche au ras de la fange, les poètes acclamés qui rampaient, visqueux, sur le sable, comme des limaces ; les artistes triomphants qui n’avaient point d’yeux sur leur face froide comme un mur, point de cœur dans la poitrine, vide comme une outre bue ; je les comptai tous, car tous étaient là. Aucun ne manquait.

Plusieurs personnages, vagues et beaux, qui rôdaient en dehors des limites de l’enceinte, voulurent pénétrer dans la foule des torses illustres et des ventres heureux. Mais, comme les uns avaient créé de belles œuvres, et que les autres étaient d’honnêtes gens, on les hua, on les battit, on les piétina, on les chassa.

Alors le Dieu-Succès présenta à ses élus la petite vieille.

– Mes amis, dit-il, pendant que tous les ventres, tous les torses, toutes les jambes le regardaient, charmés et respectueux, mes amis, voici la Nouvelle Année. Vous la voyez, elle est en tous points semblable à l'ancienne. Regardez ses yeux, elle ne voit pas, ses oreilles, elle n'entend pas, sa bouche, elle ne parle pas. Morte en naissant, les heures, les jours, les mois qui passeront sur son corps de squelette ne la ressusciteront pas. Elle ira de son pas machinal, toujours pareil, et je serai là pour diriger sa marche. Vous n'avez donc rien à craindre d'elle ; elle vous sera douce, et ce n'est pas dans le sommeil de son règne que la révolte peut germer. Continuez de vivre comme vous viviez hier, comme vous avez éternellement vécu, et laissez, sans remords et sans honte, venir à tous les triomphes, les vanités et la fortune. Sa faux n'est la menace que pour les petits et les imprudents qui voudraient violenter mes décisions ; pour vous, un crochet.

D'ailleurs, n'êtes-vous pas protégés par la foule elle-même, défendus par toutes les institutions sociales, sauvegardés par les religions, toutes ces choses sont miennes. C'est moi qui suis le vrai créateur du monde, et mon souffle est partout. J'inspire le politique, le prêtre, le soldat, et je courbe à ma domination les multitudes opprimées et abêties par moi. Croyez-vous donc que je laisserais grandir une littérature qui s'élève et affranchit l'esprit, un art qui donne des sensations d'infini, et les visions d'un idéal supérieur où l'homme peut se retrouver et se reconquérir ? Non, mes bons amis : le jour où les imbéciles et les coquins ne seraient plus les maîtres, ce serait fini de moi. Par conséquent, ne craignez rien, et riez aux Années qui passent et se succèdent. Elles sortent de ma fabrique éternelle, et elles portent, marquées sur leurs épaules, mes initiales qui resplendissent dans la création, font pâlir l'éblouissante lueur des autres, et éteignent la clarté douce des étoiles. »

Alors il se fit un grand tumulte. Les hourras montèrent jusqu’au ciel, puis l’on n’entendit plus que le bruit des lèvres qui claquaient sur le corps du géant étendu sur son trône, comme on entend les lèvres des dévotes, dans les chapelles mystérieuses, claquer sur l’image vénérée des petits Jésus.

Le rebouteux

À trois kilomètres de la ville, en un petit hameau qu’on appelle les Mélinettes, habitait un célèbre rebouteux, Jacques-Éloi Latorne, du nom de son père, Désiré-Patrie-Marie Latorne, lequel avait été, de son vivant, un maréchal réputé pour son adresse à ferrer les chevaux et à couper la queue des poulains. De l’aveu de tous les paysans qui s’y connaissaient, pardi, aussi bien que les bourgeois et les notaires, Jacques-Éloi Latorne était un homme très savant et plus habile en son art qu’aucun des *sérugiens* du pays. Non qu’il eût fait d’inutiles et brillantes études, en quelque lointain collège ou dans une université quelconque, comme tant d’autres qui n’en sont pas moins demeurés des imbéciles ou des ivrognes. Latorne ignorait le latin, le grec, et aussi le français ; tout au plus, étant gamin, avait-il, à l’école communale des Mélinettes, appris à lire, à écrire, à compter, – de quoi, d’ailleurs, il ne lui était resté que d’imparfaits et vagues souvenirs. Mais sa science était tout autre et meilleure, et encore ne la devait-il qu’à lui-même, ce qui est l’indice d’une peu ordinaire intelligence et d’un vrai tempérament.

Lorsqu’il travaillait avec son père, c’est-à-dire lorsque, le tablier de cuir aux reins et la figure noire du charbon de la forge, il maintenait entre ses deux mains déjà robustes, le sabot fumant des chevaux, il s’amusait à étudier les bêtes. Si le père Latorne faisait rougir les fers à la forge, ou s’il les façonnait sur l’enclume, avec son marteau alerte et chantant, lui, le gamin, tournait autour des bêtes, les tâtait partout, se rendait compte du jeu de leurs muscles et de leurs articulations, de la position des os et de leur fonctionnement. Le dimanche, à la promenade, il agissait de

même avec les vaches, les moutons, et généralement tous les animaux qu'il rencontrait, paissant les berges des chemins. On s'étonnait bien, parfois, de ces pratiques, où les autres enfants n'avaient pas coutume, et on lui demandait :

– Quoi qu' tu fais après ma vache ?

Et le petit Éloi répondait, très grave :

– J' prends de l'instruction.

De là, par une opération de l'esprit qui s'appelle la comparaison, à étudier le corps des hommes, il n'y avait pas loin. Et, dans ses moments de loisirs, Éloi s'absorbait en des recherches anatomiques sur les autres et sur lui-même. Il étudia même les filles, au grand scandale de celles qui craignaient de le voir chercher autre chose que le secret des genoux et des fémurs.

– C'est-y point des bêtes, ni plus ni moins ! disait-il en se défendant de toute intention malséante.

Au bout de quelques années de ces études intermittentes et spéciales, Jacques-Éloi Latorne acquit la conviction que les vétérinaires et les médecins, avec leurs drogues et leurs phrases que personne ne comprenait, n'étaient que des ânes bâtés, des faiseurs exploitant le pauvre monde. Et il s'établit rebouteux !

Il conquit très vite une certaine réputation qui devait aller grandissant de jour en jour. C'était, du reste, un bon garçon, qui n'épargnait pas sa peine et ne réclamait rien aux pauvres gens qu'il guérissait gratis. Car il guérissait, – il n'y avait pas à dire le contraire, malgré les médecins, qui parlaient de lui en haussant les épaules et qui n'en laissaient pas moins mourir leurs malades –, non toutefois sans avoir, au préalable, vidé leurs bourses – il guérissait bêtes et gens indifféremment ! On cita de lui des cures merveilleuses, qui lui valurent du respect et le titre de monsieur.

M. Éloi Latorne acheta d'abord un cheval, car son métier et son renom exigeaient de longues courses et de lointains déplacements. Puis, le cheval ne suffisant plus, il en acheta un second, puis une carriole, et, finalement, un tilbury, ainsi que les vrais médecins de la ville, lesquels commencèrent de s'indigner pour de bon. On le voyait, dans la campagne, la tête coiffée d'une casquette plate, le dos chaudement couvert d'une peau de loup, conduire son tape-cul avec bonhomie, s'arrêter dans les fermes, dans les villages, où il était rare qu'il n'y eût pas une jambe à remettre, un éparvin à soigner. Et c'étaient, tout le long de la route, des salutations et des bonjours empressés.

– Quen ?... C'est-y vous, m'sieu Latorne ?... Bonjou, m'sieu Latorne !

– Boujou, mon gas, boujou ! Eh bé ? et ta vache ?

– Vous êtes ben honnête, m'sieu Latorne... a va, a va tout à fait ben.

– Et le bras au pè Poivret ?

– Il n'y paraît quasiment pas... À c'matin, y gaulait ses poumes avec !... Et ferme, cor !

Les affaires marchaient au mieux, la clientèle s'augmentait ; on venait le consulter de très loin pour toutes sortes de maladies. Mais il était scrupuleux et modeste ; quand on l'envoyait quérir pour une fluxion de poitrine, une fièvre typhoïde, il refusait disant :

– Mon gâs, les jambes, les bras, les *factures* et les *lusquations,* tant qu'on voudra... mais pour ce qui est de l'intérieur du dedans, j'connaissons point ces mécaniques-là... Vas qu'ri les empiriques de la ville.

Il appelait ainsi les médecins, avec un dédain bon enfant et sans aigreur.

Un jour, Jacques-Éloi Latorne guérit un riche fermier que les médecins – après l'avoir inutilement torturé pendant une

semaine – avaient condamné. Il s’agissait d’une fracture grave de la jambe. Le rebouteux, après une inspection rapide, n’hésita pas. Il enveloppa de linges et de flanelles la jambe malade, horriblement gonflée, assujettit solidement, autour de ce bandage, une corde de puits, attela sur la corde six vigoureux gaillards, qui, au commandement de : « Hé ! hisse ! hé ! hisse ! », tirèrent sur la corde de toutes leurs forces, au risque d’écarteler le patient, ou tout au moins de lui rompre la jambe définitivement. Chose invraisemblable, il arriva que la jambe ne se rompit pas, et que les os reprirent leur position naturelle.

Cette cure eut un retentissement prodigieux dans tout le département ; les journaux la célébrèrent, et le nom de Latorne connut la gloire. Hélas ! cette gloire devait lui être fatale. Furieux, les médecins se liguèrent contre l’imprudent qui se permettait de ramasser leurs blessés ; ils le dénoncèrent au parquet, et le pauvre Latorne, surpris en flagrant délit de guérison illégale, fut condamné à deux cents francs d’amende.

– Ils sont jaloux, les empiriques, se dit-il, en manière de consolation.

Et il retourna à ses bras, à ses jambes, à ses bêtes, ayant une plus haute idée de ses talents.

Dès lors, ce fut une guerre acharnée contre le rebouteux, qui, se voyant traqué de toutes parts, accablé par les condamnations, menacé de la prison, aima mieux renoncer à son métier. Bravement il abandonna sa casquette plate, sa peau de loup, son tilbury, ses chevaux, et se mit à cultiver un petit lopin de terre, acquis sur économies.

Mais Jacques-Éloi Latorne était triste. Il dépérissait à vue d’œil. Au bout d’un an, il avait maigri de quarante livres.

* * *

Un matin qu'il binait son champ, l'ancien rebouteux vit venir à lui un monsieur très élégant, lequel, se découvrant avec politesse, demanda :

– Monsieur Latorne, s'il vous plaît ?

Du coin de l'œil, avec méfiance, Latorne regarda le monsieur, écrasa sous son sabot une motte de terre, piqua sa bêche dans le sillon.

– Monsieur Latorne que vous demandez ? interrogea-t-il... C'est ben monsieur Latorne ?

– Oui, lui-même.

– Qué qu'vous lui v'lez ?

– Je voudrais lui parler pour un cas urgent...

– Eh ben, c'est mé qu'est Latorne, na !

Le monsieur vivement débite :

– Ah ! monsieur Latorne... Je vous en prie, venez vite avec moi, à la préfecture. J'ai une voiture, là tout près, sur la route... Voici... c'est affreux... Le préfet s'est cassé la jambe, il y a quinze jours. Et les médecins n'ont pas pu la lui remettre... Aujourd'hui, ce matin même, ils ont eu une consultation très longue... Ils étaient six... Et ils ont décidé qu'il n'y avait qu'un moyen de sauver le préfet, c'était de lui couper la jambe !... Monsieur Latorne, couper la jambe du préfet. C'est abominable, cela ne se peut pas... Une femme, des enfants dans les larmes. Et le ministre qui est le beau-frère du préfet !... Alors, nous avons pensé à vous... Vous avez une grande réputation... Vous avez fait des cures inouïes... Il faut que vous veniez, que vous voyiez !... Peut-être trouverez-vous un moyen... Oh ! monsieur Latorne, nous avons confiance en vous... Venez vite, je vous en prie... Le préfet, pensez donc ! Et quelle gloire pour vous ! Cinq cents francs, est-ce assez ? Non. Eh bien, mille francs.

Le monsieur se tut. Le paysan le considérait d'un œil bridé par la malice, en ricanant.

– Eh bien ! Monsieur Latorne ?

– Causez, causez, mon beau monsieur, grinça le rebouteux, causez toujours... Je vous écoute !

– Mais enfin, monsieur Latorne, venez-vous ?

Latorne posa un doigt sur son œil gauche.

– T'nez, r'gardez mon œil, pour voir si j'viens, hé ! sacré farceur !

Le monsieur était ahuri.

– Comment ? Que signifie ? s'écria-t-il. Monsieur Latorne, voyons, monsieur Latorne ?

Lentement, le rebouteux balança la tête et se croisa les bras.

– J'vous connais ben, allez ?... Vous v'nez de l'part des empiriques, pour me faire de la misère, pour me faire couper l'cou, peut-être ben !... Ouais ! ouais ! Mais vous n'm'attraperez point, t'nez, avec toutes vos frimes... Non, non, vous n'm'attraperez point, ni les empiriques itout... J'vous connais !... C'est-y point vous qui m'avez déjà condamné, seulement ?

– Mais, monsieur Latorne, vous vous trompez, suppliait le monsieur... Je vous jure... le préfet... une famille en larmes... une jambe coupée !... La voiture est là... je vous en prie !

– Vous êtes ben fô... ben fô... c'est possible... Mais j'suis cor moins bête que vous... J'vous dis qu'vous n'm'attraperez point, conclut Latorne qui tourna le dos au monsieur, et se mit à bêcher la terre, flegmatiquement.

Le monsieur s'éloigna, comprenant qu'il serait impossible de convaincre l'entêté bonhomme. Celui-ci le regarda marcher dans les cultures et, quand il eut disparu derrière une haie qui dévalait vers la route, Latorne cria :

– Hé ! malin va !... Gros malin !

Puis il croisa les bras sur la bêche, en souriant.

Croquis bretons

I

Je suis allé passer la journée chez un gentilhomme qui habite à trois kilomètres de Sainte-Anne[(1)], une maison mi-ferme, mi-château, enfouie dans un bois de chênes et de châtaigniers maintenant fleuris de leurs jolies fleurs ouatées. Sous les végétations qui rongent les murs, malgré les lézardes qui trouent, la maison ne manque pas d'agrément, ni d'élégance, encore moins d'humidité. Comme la plupart des gentilhommières bretonnes, elle a un petit air Louis XIV, plaisant à voir. Et puis, ce n'est pas un spectacle ordinaire de contempler une façade d'habitation que garnissent et tapissent les lilas terrestres aux grappes rouges, les bourraches velues et les capillaires dont le grêle feuillage dentelé dessine d'exquises et naturelles broderies. Il est vrai que les toitures s'effondrent, qu'elles montrent, par places, la carcasse des charpentes gauchies, mais elles gardent de nobles inflexions, d'imposantes lignes architecturales. Les fenêtres sont spacieuses, avec de belles courbes et des restes de balcons de fer ouvragé, mais presque toutes sont murées, à cause des contributions. Le perron monumental, à double escalier, conserve de curieux vestiges d'un art local, des fragments d'intéressantes sculptures ; mais la rampe en est détruite, et des abîmes béent entre les marches écroulées. Au milieu de la façade, sous un avancement triangulaire du toit, dans une sorte d'œil-de-bœuf, récemment transformé en niche, verdit une vierge de plâtre, protectrice de ces lieux. Des fossés, presque comblés aujourd'hui, et bordés d'une double rangée

de sapins, séparent le château de la ferme et des communs, quatre misérables chaumines qui, sans cesse, soufflent l'âcre odeur des purins et les fétides relents de la crasse humaine. Partout l'œil se cogne à d'immédiats et infranchissables remparts de verdure. Aucun horizon, aucune échappée, excepté de la cour herbue, défoncée par les charrois, piétinée par les troupeaux, de la cour décorée du nom pompeux de place d'armes, où l'on aperçoit par une étroite fissure dans les chênes et les châtaigniers de mornes espaces de landes, coupés de hauts talus et de murailles de pierre grise, et, là-bas, dans le ciel brumeux, le clocher de Pluneret, et plus loin, le clocher de Sainte-Anne, lesquels semblent les deux piles d'un immense pont aérien.

De même que tous les nobles Bretons, mon hôte est d'une noblesse immémoriale. Il descend du roi Gradlon. Le roi Conan(1) était de sa famille. Il eut des aïeux qui s'immortalisèrent au combat des Trente(2). Naturellement, sous la Révolution, tous les siens furent capturés à Quiberon(3), fusillés dans les marais de Tréauray, appelés depuis champ des martyrs ; et l'on peut voir, dans l'ossuaire de la chartreuse d'Auray, d'énormes crânes et de mastodontesques fémurs, qui appartinrent à ses glorieux ancêtres.

Au moment ou je pénétrai dans la cour par une association d'idées facile à expliquer, je me souvins qu'un jour, à la sortie de la gare de Quimper, je fus abordé par une sorte de mendiant très guenilleux, qui me dit en désignant un vieillard plus guenilleux que lui, à la poitrine duquel pendait une médaille de commissionnaire aussi large qu'un bouclier :

– Donnez donc votre valise à ce vieux-là... C'est le marquis de T... Ses aïeux étaient au combat des Trente...

– Et vous ? dis-je.

– Les miens aussi y étaient ! soupira-t-il.

Et il ajouta, avec un geste d'hiérarchique résignation :

– Mais, moi, je ne suis que vicomte !

Mon hôte m'attendait sur le perron et il fouettait l'air de sa cravache. Il me reçut cordialement ; c'était un petit homme, assez râblé, rouge de visage et dont les moustaches tombaient en pointes fort longues de chaque côté de la bouche. Il n'était point, à proprement parler, vêtu de guenilles, comme son collègue au combat des Trente de Quimper, mais ses habits étaient sales et très usés. On y reconnaissait cependant une certaine préoccupation de moderne élégance dans la forme du col de chemise, et aussi dans l'étriqué du veston. Ses jambes ballaient en des houseaux de construction bizarre, semblables à des jambards de chevalier et formidablement armés d'éperons.

– J'ai vendu mon cheval, me dit-il... Le foin est trop cher cette année... Je me sers de la jument du fermier... Quelle sale époque !... Entrez donc... Nous allons prendre un vermouth.

À travers des pièces humides et froides, d'un froid de sépulcre, et presque exclusivement meublées de portraits du pape, du général de Charette, du comte de Chambord[(1)], et de photographies de la basilique de Sainte-Anne, il me conduisit à une espèce de réduit qui exhalait une odeur forte de vieille pipe et de cuir mouillé. Au milieu du réduit était un bureau. Sur le bureau, parmi des débourroirs, des blagues brodées de fleurs de lys, d'anciens culots épars, s'étalaient le journal *La Croix, L'Univers*[(2)]*,* et une publication mensuelle, le *Saint-Yves,* « revue de sciences sociales » qui se rédige à Rennes. Tandis qu'il retirait de l'armoire la bouteille de vermouth, j'ouvris au hasard le *Saint-Yves,* « revue des sciences sociales »*,* et je lus :

« Aucun, parmi les saints bretons, et même parmi les saints français et étrangers, ne ressuscita autant de morts que saint Yves, notre glorieux patron. Outre les quatorze

morts qu’il rappela à la vie, ainsi que tout le monde le sait, le jour même de sa béatification, il ressuscitait de préférence les enfants et les vieillards, quelquefois aussi des marins. »

Cette étude sociale de la vie de saint Yves était signée par un médecin, professeur de biologie à la faculté de Rennes. Je demeurai rêveur en songeant aux étonnants et multiples pouvoirs des saints bretons, et, par le souvenir, je revis dans la belle cathédrale de Quimper une stupéfiante fresque de Yann Dargent(1), au bas de laquelle brille, en caractères gothiques, cette légende : « Saint Corentin inculquant le don de la langue bretonne, par une seule imposition de sa main sur la bouche des étrangers ».

– Buvez donc, cria mon hôte. Sacristi, mon cher, en Bretagne, on est d’attaque. Les verres pleins n’ont jamais traîné... Allons !... Le Pape d’abord... ensuite le Roi... Et puis...

D’un trait, il avala le contenu de son verre.

– Et puis, le vermouth !... acheva-t-il en claquant de la langue... Voilà notre devise... Autrefois, après une belle orgie, quand l’un de nous mourait, on disait : « Mort au champ d’honneur ! » À présent... Beuh !... il ne meurt plus personne... Quelle sale époque !... Mais le dernier mot n’est pas dit...

Et, avec un geste terrible, il me montra deux fusils, deux antiques flingots à pierre, rongés par la rouille, et qui pendaient à des clous, le long de la boiserie.

– Ils reverront les bleus, allez, ces petits joujoux-là !

Alors, il me raconta, non sans orgueil, que son père, commandant une bande de réfractaires, sous Louis-Philippe, arrêtait les diligences sur les grandes routes, volait l’argent du gouvernement, tuait les gendarmes. Il en avait occis quatorze, sans compter des conducteurs malappris et des voyageurs récalcitrants.

– C’était le bon temps ! conclut-il... Moi aussi, j’ai dans le sang la haine des gendarmes... Ainsi, à la chasse, quand je rencontre un gendarme, je le vise... Et ça me fait plaisir de le tenir au bout de mon fusil, il me semble que je chouanne... Un jour, par mégarde, le coup partit, et je salai le gendarme au derrière d’une vingtaine de grains de plomb... Eh bien ! le croiriez-vous ?... On me condamna à deux mille francs de dommages et intérêts... Pour un gendarme, c’est raide, hein ?... Quelle sale époque !

Et brusquement, éclatant de rire, il me tapa sur le ventre.

– Non... non !... C’est trop drôle... Ça me rappelle une autre bonne blague... Écoutez ça... Il y a juste vingt-deux ans... En ce temps-là, j’avais six chiens courants, des bêtes admirables et plus féroces que des loups. Un jour que je revenais de la chasse, n’ayant rien levé, j’aperçus sur la route, un petit bonhomme qui trottinait. Je le reconnus, c’était un clerc d’huissier, un sale bougre de républicain, qui jamais n’avait fourré les pieds dans une église... Je me dis : “Attends, attends... Nous allons nous amuser un peu...” Je découplai mes chiens et les mis sur la piste du clerc d’huissier... Hardi ! mes petits ! Hardi ! mes toutous !... Et menez-moi rondement cette sale bête puante... Les chiens partent, le clerc détale. Hardi, les amours !... Et ça fait un vacarme de tous les diables. Le clerc saute le fossé, s’engage dans la lande, tourne, vire, tombe, se relève... Hardi là, les bonnes bêtes !... Mais l’animal aperçoit une maison. Un dernier effort et il arrive juste au moment où les chiens allaient le prendre... Il était forcé !... De peur, de fatigue, de je ne sais quoi, il eut un transport au cerveau et creva le lendemain... Ça m’a coûté vingt-cinq mille francs, cette plaisanterie-là !... Ainsi, deux mille francs pour un gendarme, vingt-cinq mille francs pour un clerc d’huissier, sans compter tout ce que cette gueuse de Révolution nous a volé !... Si ce n’est pas dégoûtant !... Et voilà ce que c’est que votre démocratie !... Nom de D... !

Quatre heures sonnaient quand je quittai mon hôte : il était ivre-mort.



II

Le coin de terre où s’élève la basilique de Sainte-Anne donne bien la caractéristique du pays morbihannais, de tous les pays bretons resté le plus obstinément breton par l’amour entêté de sa langue natale, par le culte idolâtre de ses souvenirs, par ses coutumes anciennes que ni le temps, ni le progrès, ni le nivellement politique n’effacent, et par l’aspect sévère, âpre, indiciblement triste de son sol. Ce sont des landes, pelées, pierreuses, mangées par la cuscute, où paissent des vaches squelettaires, et quelques chevaux-fantômes ; des landes coupées de hauts talus qui barrent le ciel comme des murs, et derrière ces talus, dans un espace qu’on devine, des pins isolés dont on n’aperçoit, au bout de hampes torses, que les têtes arrondies, remuées par la brise et bleuissant dans l’air morne, hanté de la fièvre. Puis des cultures maigres, de pauvres emblaves apparaissent, auxquelles succèdent encore des landes, et parfois des bois de chênes, épais, trapus, dont les cimes moutonnent durement sous le pâle soleil. De distance en distance, le terrain s’abaisse, et par une dévalée rapidement franchie, l’horizon s’élargit, mais pas bien loin, un horizon lourd, opaque, écrasé de verdures sombres, entre lesquelles brillent ainsi que des plaques d’or quelques champs de blé mûrissant.

En ce temps de silence et d’immobilité, les légendes, filles des blancs étangs nocturnes et des vastes landes, un parfum de miel, règnent sur l’imagination abrutie de l’homme, aussi puissantes, aussi dominatrices qu’autrefois. Depuis Yves

Nicolazic, qui vit sainte Anne impalpable et rayonnante de lune se montrer à lui, dans le champ sacré du *Bocenno,* rien n’est changé. Il semble même que la nouvelle basilique, sortie avec ses marbres lourds et ses insolentes dorures des flancs appauvris de cette contrée maudite, ait jeté autour d’elle plus d’ombre épaisse, plus de misère et plus de servitude.

Tout autour de la cathédrale, massive et sombre copie de la Renaissance, grouille une foule énorme de pèlerins, une foule silencieuse et triste, qui ondoie avec des mouvements lents de troupeaux parqués. Foule plus disciplinée que croyante, qui redoute le prêtre et tout l’inexorable appareil religieux plus qu’elle ne le respecte. Il s’élève d’elle, en même temps que les sourds murmures des respirations, et les rumeurs des piétinements, un bruit clair de chapelets déroulés, un bruit vague de prières marmottées. Dans le champ du *Bocenno,* cinq mille pèlerins sont agenouillés, le dos courbé sous la tempête sonore que soufflent, du haut de la tour, les bourdons de la basilique ; sur les marches de la Sainte Chapelle « qu’on ne peut gravir qu’à genoux », s’entassent, s’empilent des êtres prostrés. Et, sans cesse, des prêtres en surplis, des moines en robe brune, des évêques, dont la mitre chancelle, passent, affairés, gesticulant, se traçant à coups de coudes un chemin, à travers cette forêt de corps humains. Impossible de pénétrer dans l’église dont on aperçoit, au-dessus des têtes houleuses, entre les piliers, dans un fond d’or et de clarté rouge, l’autel où se dresse la fulgurante image de sainte Anne, terrible et vorace comme une divinité de l’Inde.

La main du prêtre, qui fut toujours si pesante, pèse d’un poids plus écrasant sur le crâne et sur le ventre de ces malheureux qu’on voit lutter, avec la résignation des bêtes domestiques, contre l’âpre terre inféconde. Les chemins de fer, ces conquérants, n’ont pu laisser d’autres traces ici que celles, vite disparues, de leur fumée. Les trains passent

entre les pins, entre les chênes, entre les blocs de granit ; ils passent en vain, s'essoufflant... Ils ont passé... entre les pins, entre les chênes, nulle part ils n'ont déposé un atome de la vie nouvelle qui gronde dans leurs flancs. Et même ne voit-on pas avec étonnement, au-dessus des locomotives et des poteaux télégraphiques humiliés, la statue de la patronne des Bretons couronner la gare de Sainte-Anne de sa masse de fonte énorme et bénite ?

Le rat de cave

J’ai reçu, aujourd’hui, une bien triste nouvelle. Mon ami Lerdier, receveur des contributions indirectes – d’aucuns disent rat de cave – à Beslou-sur-Rille est mort fou, dans une maison de santé, où depuis deux ans, il était enfermé. Quoique ce fût un humble parmi les humbles, que sa vie, dénuée d’élégances, ne puisse intéresser aucun des Parisiens fringants que sollicite le vieux Carafon, et qu’il n’y ait vraiment aucun chic à se vanter d’une amitié aussi obscure, on me permettra d’en parler ici, avec un souvenir attendri. Je l’aimais beaucoup. C’était, du reste, le meilleur des hommes, et celui que j’ai connu le plus héroïquement fidèle à ses devoirs. Habitué à courir la campagne du matin au soir, il avait regardé la nature, et il en parlait avec d’admirables émotions. Peu de peintres, peu de poètes n’ont donné des sensations aussi vives, aussi profondes que cet illettré Lerdier, lorsque, de la contemplation, il passait dans le domaine de l’expression, qu’il avait, parfois, sublime. Mais sa tête était faible, sujette aux exaltations sans cause, et, bien souvent aussi, l’étrange, le décousu de ses conversations m’avaient frappé. On lui faisait, dans ce pays, une guerre acharnée, sourde, pleine d’embûches, parce qu’il était sévère, impitoyable même, contre les fraudeurs. La nuit, il se relevait pour surveiller des cabarets dont il soupçonnait le propriétaire de faire entrer clandestinement des barriques de vin dans la cave. À ce jeu, il avait attrapé des horions. Une nuit, des hommes, restés inconnus, s’étaient rués sur lui, et, l’ayant assommé à coups de pierre et de sabot, l’avaient laissé pour mort au milieu d’un champ de betteraves ; une autre nuit, on l’avait déshabillé et jeté tout nu dans une mare, d’où il avait eu grand-peine à sortir.

Ces aventures ne ralentissaient pas son zèle ; elles le redoublaient, au contraire. Et il marchait dans la campagne comme un trappeur dans les jungles. Détesté de la population, Lerdier, bien qu'employé ponctuel dévoué, n'était guère soutenu par l'administration, car il ne ménageait personne, s'attaquait à des électeurs influents, et mettait souvent dans l'embarras son directeur, lequel eût voulu que ce diable d'homme regardât davantage à la couleur politique de la fraude. Aussi n'avait-il reçu, malgré ses services, aucun avancement. Ce dont il ne se plaignait pas.

* * *

Une matinée, Lerdier déjeunait, comme de coutume, à l'hôtel de la Boule d'Or, où, depuis quinze ans, il prenait sa pension. Tout seul, à l'un des bouts de la grande table, il mangeait par gestes brusques et courtes saccades, en faisant des grimaces douloureuses, et un bruit grinçant des mâchoires. Au moindre branle de ses articulations, la peau de son front, trop lâche et pareille à une peau de gant fripée, remontait sur le sommet du crâne ou s'abaissait sur le nez, en plis mouvants, invertissant les cheveux, tantôt en arrière, tantôt en avant, selon la direction et l'intensité des mouvements musculaires. Bien qu'il n'y eût près de lui aucun convive, Lerdier parlait, répondait à droite, interrogeait à gauche, mimait une conversation qui devait être vive et colère, car il avait parfois des éclats de voix terribles et des gesticulations désordonnées, tandis que Stop, un épagneul, borgne et crotté, assis sur son derrière, le museau posé sur la cuisse de son maître, regardait celui-ci de ses paupières fixes, attendant qu'on lui jetât un os à ronger. De temps en temps, le chien balayait le plancher d'un coup de fouet, et, doucement, il jappait. Dans la salle

voisine, par la porte entrouverte, on entendait des bruits de voix graves, des chocs de verre et des piétinements. Une phrase tout entière parvint jusqu'aux oreilles du rat de cave. Quelqu'un disait :

– Ah ! mais !... Ah ! mais !... Va-t-on bientôt nous servir ? J'ai le ventre dans les talons.

Au même instant, M. Bergeot, l'hôtelier, entrait dans la salle à manger. Il s'avança vers Lerdier.

– Monsieur Lerdier, lui dit-il, vous seriez bien aimable de vous presser un peu... Ces messieurs du conseil de révision s'impatientent... Ils ont très faim...

Lerdier courba le dos comme s'il eût été prêt à recevoir les baguettes. Pendant qu'une rougeur allumait sa face osseuse, ses yeux s'effarèrent, prirent chacun, au coin des paupières, une position oblique, dans une direction inverse, et ses mains crispées s'acharnèrent sur la nappe. Il cria :

– Monsieur Bergeot !... Monsieur Bergeot !...

Les mots s'arrêtaient dans sa gorge, sortaient de ses lèvres contractées, avec des efforts pénibles. Des houles furieuses soulevaient sa chevelure qui se déplaçait sur le crâne, comme une casquette. Il reprit :

– Monsieur Bergeot !... Je suis un vieux pensionnaire... Je ne mange pas beaucoup... Je vous ai bien payé... Ha !... ha !... Vous ai-je bien payé ?

– Ah ! ça... oui ! répondit Bergeot.

– Et puis... jamais, vous entendez bien, jamais je n'ai couché avec votre femme, avec vos bonnes... Jamais, non plus, je ne prends de dessert... Est-ce vrai ?...

– C'est vrai ! affirma l'hôtelier.

– Eh bien ! laissez-moi tranquille. Je suis un vieux pensionnaire... Si le conseil de révision s'impatiente, qu'il

vienne !... Je ne le gêne pas, moi !... Il y a de la place... Vous ai-je bien payé ?...

– Mais ces messieurs désirent être seuls, expliqua l'aubergiste.

– Ah ! ils désirent être seuls !... être seuls !...

– Oui, monsieur Lerdier, ils ont sans doute à causer ensemble.

Lerdier avala son verre de cidre. Sa main tremblait, tout son corps frissonnait, secoué par un spasme nerveux. Il courba le dos davantage et dit :

– Être seuls !... Eh bien, je m'en fous... Je me fous du conseil de révision, là, entendez bien... Je suis un vieux pensionnaire, moi !... Je fais mon devoir... Depuis quinze ans que j'exerce, pas une erreur, pas une !... Vérifiez mes registres... Je ne crains personne... Vous ai-je payé, là... là ?

– Voyons ! monsieur Lerdier ! supplia Bergeot.

– Oui !... oui !... Ils ont à causer, ah ! ah ! ah !... Être seuls ! C'est bien cela... Allez-vous en, monsieur Bergeot, allez-vous en... Je m'en fous !... Vous dois-je quelque chose ?

L'hôtelier n'insista plus. Il se contenta de dire tristement :

– Vous me faites du tort, monsieur Lerdier, beaucoup de tort.

Le bruit redoublait dans la pièce voisine ; les voix s'encoléraient, le piétinement devenait plus sourd. Sur le vitrage dépoli de la porte on voyait passer et repasser des ombres affamées.

– Bien du tort ! acheva Bergeot qui se retira, en hochant la tête.

Alors, brusquement, Lerdier s'adressa, très animé, à la chaise qui était près de lui, vide. Sa voix tantôt sifflait, tantôt se brisait en hoquets.

– Le conseil de révision, monsieur, vous admettez cela, vous ?... À la bonne heure, vous ne l'admettez pas... Oui monsieur, j'ai passé au conseil de révision... Ils m'ont mis nu, monsieur, très nu, tout nu dans une grande salle... Et il y avait autour de moi des gens qui étaient nus aussi, quelle infamie !... On m'a tâté, monsieur, on m'a tâté partout !... J'ai vu se promener sur mon corps des mains énormes, des mains monstrueuses, qui me tâtaient !... Qu'en pensez-vous ?... C'est un crime, un crime, un crime !...

Il se baissa, tout près de la chaise, et comme s'il eût parlé à l'oreille de quelqu'un, d'une voix très basse, il chuchota...

– Ils sont là, derrière cette porte... Ils voudraient me tâter encore... Mais ils ne me tâteront pas. Non, monsieur, ils ne me tâ-te-ront pas !...

Lerdier se leva, plia sa serviette en rond, l'enroula autour de sa bouteille, et saluant la chaise avec politesse :

– Ne craignez rien, monsieur !... non, restez... au revoir... Ils ne me tâ-te-ront pas !

Et il ouvrit la porte.

Le préfet marchait à grands pas, sévère, les mains derrière le dos ; le général tapait la table de ses gros poings fermés, le chirurgien bâillait... Un conseiller de préfecture se plaignait aigrement, au sous-intendant, de ses tiraillements d'estomac ; le conseiller général, pour tromper la faim, avalait, coup sur coup, des verres de bitter ; les scribes, très pâles, les joues tirées, consultaient leurs montres avec indignation.

Quand Lerdier apparut, dans l'encadrement de la porte, tous les regards se tournèrent vers lui, féroces.

– Ah ! ah ! grinça le préfet... Il se décide enfin.

Et, barrant le chemin à Lerdier qui voulait traverser la salle, il lui demanda :

– Pardon !... vous êtes M. Lerdier, receveur des contributions indirectes ?

Lerdier trembla. Les yeux baissés sur le plancher, le crâne agité de secousses qui faisaient danser ses cheveux, il répondit :

– Oui !... oui !... Je suis Lerdier !... Mais ce n'est pas une raison, je vous en préviens !...

– Écoutez-moi, monsieur Lerdier, poursuivit le préfet, d'un ton solennel. On m'a donné sur votre compte de très mauvais renseignements, des renseignements graves, j'ose dire. De toutes parts, on se plaint de vos agissements. Il paraît que vous méconnaissez les institutions qui vous régissent, et que vous insultez le gouvernement qui vous paie, que vous injuriez ses fonctionnaires les plus méritants. Aux dernières élections, monsieur, vous avez mené une campagne anticonstitutionnelle. De plus, vous êtes publiquement en lutte avec l'autorité locale, avec le maire de Relou qui a notre confiance. Cette conduite ne saurait durer plus longtemps, monsieur, et c'est mon devoir d'y mettre bon ordre. J'aurai, à ce propos, l'honneur de m'entretenir avec votre directeur. Vous pouvez vous retirer.

Le pauvre Lerdier tournait la tête, à gauche, à droite. Il était devenu très rouge...

– Oui ! oui ! s'écria-t-il tout à coup... Je sais pourquoi vous me dites cela... Je me fous de la politique, de vous, du diable, de ce général qui est là... Je me fous de vous tous !... Et ce n'est pas une raison, vous savez !... Non ! non ! vous ne me mettrez pas nu dans une grande salle !... Non, vous ne me tâterez pas !... non, non, non !...

Et appelant son chien, il repoussa le préfet, traversa la salle en courant, disparut. De la rue, on l'entendit encore qui sifflait.

– Huitt !... huitt !... Stop !... huitt !

Le soir, vers six heures, il rentra. Les vêtements déchirés, couverts de boue, les cheveux hérissés. Il tenait derrière lui au bout d'une longue corde, le cadavre du malheureux Stop...

– Monsieur Lerdier ! s'exclama Bergeot, en levant vers le ciel, ses petits bras courts ! Ah ! mon Dieu !...

Mais Lerdier montrant le corps de l'épagneul, sanglant et raidi, grinça :

– Voilà !... vous le reconnaissez, hein ?... Vous ne me trahirez pas, hein !... C'est le préfet... Il voulait me tâter !... Alors, je l'ai tué !... comme ça !... Regardez-moi... mais regardez-moi donc, hein !... comme ça !... Le préfet !

Et, brandissant en l'air ses deux poings fermés, il se mit à tourner sur lui-même, avec une rapidité de derviche, tandis que de ses dents, brillantes, découvertes par une rétraction horrible des lèvres, un rire sortait, aigu, roulant, précipité.

Monsieur le recteur

Une trogne rouge, piquée de bubelettes violâtres et sortant d'un ébouriffement de cheveux couleur d'étoupe ! une bouche édentée, crapuleuse, grimaçante, au coin de laquelle, du matin au soir, jute un brûle-gueule sans cesse éteint et sans cesse rallumé ; un long corps bosselé, déjeté, dont la soutane graisseuse, rapiécée, accentue les angles, les crevasses, les exostoses, – tel est monsieur le recteur du Bréno, petit village perdu, comme une île, dans la vaste lande morbihannaise. Toute la journée, monsieur le recteur va de porte en porte, de champ en champ, mendiant à l'un des sous, prenant à l'autre, œufs, beurre, laitage, ramilles mortes. Entre temps, il bouscule les filles, fesse les marmailles, menace tout le monde de l'enfer, hurle comme un bonze chinois, suce comme un roulier, et plus respecté avec cela que le bon saint Tugen qui guérit de la rage, et le grand Saint-Yves qui ressuscite les morts.

À peine si les habitants de ce pays maudit ont figure d'êtres humains. Sous de puants haillons, ils vont, puces terreuses que décharne la faim et que plombe la fièvre, échines dolentes, dos arqués de bêtes malades. Ils se nourrissent de lait caillé, d'eaux croupies, et, parfois, dans les bonnes années de pêche, de poisson sec qu'ils font pourrir au soleil, au bout de longues perches. La nuit, ils dorment sur les purins et les bouses fraîches des étables, pêle-mêle avec leurs bestiaux.

Et pourtant, M. le recteur, qui gouverne en souverain absolu cette population, a trouvé le moyen, sans secours extérieurs, en tondant implacablement, pendant dix années, sur cette misère, sur cette vermine, de bâtir une belle église,

qui a coûté cent cinquante mille francs, et dont le clocher de granit rose, dominé d'une croix dorée, s'élance gaiement et sans remords du fonds de ce bourbier humain. Aussi dans les bourgs environnants, on dit de M. le recteur : « C'est un apôtre ! ».

Dimanche dernier, M. le recteur monta en chaire, la trogne ornée de rubescences nouvelles et plus terribles que jamais. Dans sa main, il agitait une bannière. C'était une vieille bannière usée, fanée, dont les franges étaient arrachées, dont la soie montrait de larges déchirures, une loque. La hampe en était gauchie ; la colombe d'or qui la terminait n'avait plus ni ailes ni pattes.

D'abord, M. le recteur se signa, et, tout d'un coup, dardant sur la foule des fidèles la piteuse bannière, il cria :

– Regardez-ça !... Est-ce une bannière ?... Et vous n'êtes pas honteux !... Tenez, cette belle soie rouge, elle est plus sale maintenant que les cotillons de la mère Tobic... Parce que vous êtes des cochons, tous des cochons, des cochons plus cochons que les vrais cochons de la foire d'Auray, est-ce une raison pour que vous laissiez les choses saintes, les choses de Dieu, de la très sainte Vierge, dans un état pareil de cochonnerie !... Oui da !... Vous croyez peut-être que je vais la sortir aux processions du pardon de Bekerel !... Mais je n'en voudrais pas seulement pour récurer mes marmites, pour nettoyer mon pot de chambre !... Tas de fainéants, de propres à rien, d'infidèles, de Pharisiens, vous aimez mieux vous gorger de ripailles, vous saouler comme des Anglais, forniquer comme des chiens : et ça vous est égal que le bon Dieu, la très sainte Vierge et tous les saints du Paradis s'en aillent nus et le derrière à l'air !... Je vais vous dire une chose, moi, parce qu'il faut que ça finisse : toutes vos saletés et toutes vos chienneries et toutes vos gobergeries ! il faut que ça finisse, une fois pour toutes... J'ai vu le bon Dieu cette nuit, et je vous réponds qu'il était en colère. Il m'a dit : « Je veux une bannière neuve, sacré matin ! une

bannière riche, toute dorée, avec des broderies de soie, une bannière d'au moins soixante francs... je la veux, je la veux, je la veux... Jean-Marie donnera dix sous, Pierre Kernouz donnera vingt sous, la mère Tobic, qui est une vieille avare et une vieille voleuse, donnera quarante sous et un boisseau d'oignons ; le Dantu qui a vendu son veau la semaine dernière, donnera trois francs ! Et tous, tous les autres donneront trois sous, cinq livres de beurre, deux douzaines d'œufs, six mesures de blé, un minot de pommes de terre et un morceau de lard, bien gras, bien gras... » Voilà ce qu'il m'a dit, le bon Dieu !

Les fidèles étaient consternés ; aucun n'osait lever les yeux sur M. le recteur, qui continue, l'œil furibond, la bouche tordue de colère :

– Savez-vous ce que le bon Dieu m'a dit encore ?... Il m'a dit – ce sont ses propres paroles que je vous répète –, il m'a dit : « Et s'ils refusent de donner ce que j'exige, eh bien, leur affaire est claire ; je les changerai en chiens enragés, en veaux morts, en chats de mer, en chauves-souris, et ils iront tous en enfer ! »

Un ricanement, parti du bas de l'église, l'interrompit. Près de la porte, debout, un douanier se tenait, se dandinant, caressant sa barbiche grise et riant d'un rire sceptique et gouailleur. Furieux, l'écume aux dents, M. le recteur l'interpella :

– Pourquoi ris-tu, barbiche incroyante, gabelou du diable, mauvais serviteur de ton Dieu et de ton pays !... Crois-tu que Dieu ne te connaît pas ?... Crois-tu qu'il ignore tes méfaits, et les vols nocturnes, contrebandier !... Il m'a parlé de toi aussi : « Tu as dans ta paroisse, m'a-t-il dit, une barbiche impie... une canaille de barbiche... Cette vieille barbiche, au lieu de les remettre à ses chefs, va vendre à la ville les épaves trouvées et partage les mauvais gains avec les fraudeurs... Elle mérite le bagne !... Attends, attends ! si la

barbiche ne donne pas une pièce de cent sous pour la bannière, elle ira au bagne d'abord, en enfer ensuite, telle est ma volonté ; tu la dénonceras aux gendarmes !... » Hein, tu ne ris plus maintenant, prévaricateur, employé concussionnaire, traître, relaps et forban !

Et s'adressant aux fidèles, il conclut :

– Vous avez entendu la volonté de Dieu !... Après la messe, vous viendrez au presbytère déposer vos offrandes. Et gare à celui qui manquera. Il y aura pour lui des pleurs et des grincements de dents.

Monsieur le recteur remisa la bannière dans le fond de la chaire, derrière lui, s'essuya le front d'où la sueur coulait :

– Maintenant, dit-il, autre chose. Et qu'on me comprenne bien. Dimanche 22 septembre[(1)], nous avons des élections. C'est un événement très grave. Il s'agit de renverser ces canailles, ces partageux, ces voleurs de biens nationaux, ces révolutionnaires, ces impies, toute cette fripouille qui gouverne la France, avec l'aide du diable. Votre candidat, le général Boulanger[(2)], l'a désigné. C'est pour lui qu'il faut voter, car le général Boulanger est un saint homme qui veut que les prêtres soient heureux et qu'on bâtisse des églises[(3)]. C'est l'envoyé de Dieu ! D'ailleurs, c'est moi qui vous donnerai les bulletins. Et si quelqu'un se permet de mettre dans l'urne un autre bulletin que celui que je lui aurai remis, il ira en enfer, tout droit, dans l'autre vie.

Après quoi, s'agenouillant, il bredouilla, dans un large signe de croix :

– *In nomine Patri et Filii et Spiritus Sancti. Amen !*

* * *

Au dehors, la lande déroulait sa pauvreté de terre à jamais stérile ; et là-bas, très loin, à l'horizon, sous le ciel

mélancolique, un ruban de mer luisait, d’une pâle et morne clarté de suaire.

Paysage d’hiver

Voici la scène. Elle date de douze jours.

Il neigeait, et l’air était froid, d’un froid qui vous glaçait les os. Ce n’est point une figure de rhétorique, et je n’emploie pas la neige pour donner à la scène de misère que je vais conter un facile et vulgaire attendrissement de romance. Il neigeait réellement. Cela arrive parfois, n’en déplaise aux gens qui ont des fourrures... Donc, il neigeait, et, dans le petit bourg, chacun était rentré chez soi, portes closes, s’acagnardant au coin du feu. Je parle bien entendu de ceux qui avaient du feu, car tout le monde n’en a pas, dans ce petit bourg-là, où, par surcroît de malchance, ceux qui n’ont pas de feu habitent des maisons construites en colombage, c’est-à-dire en gel et en frimas : ce qu’on appelle des maisons à la grâce de Dieu. Dans la rue déserte, un homme parut, de cinquante ans à peu près, et vêtu de toile comme le sont les ouvriers misérables. À peine s’il pouvait marcher. Courbé en deux, les jambes tremblantes, très pâle, il s’arrêtait à chaque pas pour respirer ; et bien qu’il fît très froid, la sueur lui coulait sur le front. Après de grands efforts, il parvient à atteindre la boutique du pharmacien, et il entra.

Ce pharmacien est maire de l’endroit. C’est un homme excellent et qui fait tout le bien qu’il peut. Mais il ne peut pas grand-chose, car il n’est pas riche, et la commune qu’il administre est très pauvre. En dehors de ses revenus insuffisants, elle dispose, il est vrai, de menus legs laissés par des « bienfaiteurs » locaux et défunts. Mais à ces legs s’attachent des restrictions qui en rendent la distribution

impossible et ruineuse. Ainsi le veut la philanthropie, de toute éternité.

L'ouvrier s'assit sur une chaise, en faisant d'horribles grimaces de douleur ; et il resta quelques minutes sans rien dire, haletant et poussant des plaintes sourdes. Son visage avait une indicible expression de souffrance, quoique plus tanné qu'un morceau de cuir.

– Qu'y a-t-il, mon brave ? demanda le pharmacien.

L'ouvrier dit d'une voix très faible, en hochant la tête :

– Je crois bien que je suis mort... J'ai là, dans les reins, un coup... voyez-vous, monsieur le maire... un coup... Oh ! oh ! oh !... Le coup du lapin, quoi !...

Et comme on lui demandait des détails, il répondit lentement, mettant un intervalle entre chaque mot :

– Je suis charron... c'est-à-dire, oui... enfin je travaille chez les charrons... tantôt ici, tantôt là... c'est-à-dire, je travaille quand il y a de l'ouvrage... J'étais donc, depuis quatre mois, chez Blondeau, là... dans la rue du Cloître, près du boulanger, savez bien !... Blondeau me logeait, me nourrissait, il me payait trente-cinq sous par jour... C'est guère, mais vaut encore mieux que ça rien... Enfin, voilà qu'hier j'étais en train de cercler une roue, pour la charrette du maître Drouet... vous savez bien, le maître Drouet, des Aubées... Il avait gelé, par-ci, par-là, des petites flaques prises... ça glissait...

Il parlait difficilement. Chacune de ses paroles était coupée par un gémissement de douleur.

– À un moment, je pourrais pas dire comment c'est arrivé au juste... Mon pied glisse... je lâche le cercle, qui tombe sur moi, et moi, je tombe en arrière, sur un pieu... Cré mâtin !... Je crus que j'allais passer sur le coup... Impossible de me relever... Mais la femme à Blondeau, qui avait vu la chose, vint m'aider, à me lever d'abord, puis à me conduire dans

ma chambre... Je ne pouvais pas tenir debout !... Et ça me répondait là, dans les reins... Ça me répondait... Ah ! nom d'un chien !... Quand, le soir, Blondeau est rentré, j'avais la fièvre... Il me dit :

– Eh bien ! ça ne va pas donc ? – Mazette, non, ça ne va pas !... Bon Dieu ! que je souffre ! Bon Dieu ! que j'ai mal ! – C'est embêtant, ça ! – Je crois bien que c'est embêtant... J'ai une côte cassée, pour sûr, ou bien autre chose... Enfin, je suis démoli. – Sacré maladroit, va ! – Ah ! dame, c'est pas de ma faute ! – N'importe ! tu comprends que je ne peux pas te garder et te nourrir à rien faire... Il faudra t'en aller demain matin. – M'en aller, où ça ? – Où tu voudras. – Bon, bon... mais je ne peux pas marcher. – Ça ne me regarde pas.

Alors, je suis venu vous demander un conseil.

Le pharmacien avait écouté attentivement le récit de l'ouvrier.

– Eh bien ! mais, dit-il, cette affaire-là est simple... Vous avez été blessé au service de votre patron, n'est-ce pas ? Il vous doit une indemnité et les frais de maladie... C'est la loi, mon brave homme... Ça va tout seul.

– Mais puisqu'il ne veut rien me donner.

– Il ne veut pas... il ne veut pas !... On l'obligera... Voici ce qu'il faut faire... D'abord, vous allez demander au médecin un certificat constatant votre blessure... Puis, vous enverrez à Blondeau une lettre de conciliation pour lundi prochain... Naturellement, il ne viendra pas... Alors, huit jours après, vous l'assignerez... Il sera condamné à vous payer quelque chose... Il faut aussi prévoir le cas où Blondeau irait devant le Tribunal civil... Mais qu'il aille où il voudra, vous gagnerez votre affaire... C'est la loi !... On ne peut rien contre la loi ! Ça sera peut-être long, par exemple...

L'ouvrier murmura piteusement :

– Bon ! bon ! Et pendant ce temps-là, où vais-je aller, moi ?... Je n'ai pas un sou... je souffre comme un diable ! Et s'il faut coucher dehors, cette nuit, par un froid pareil... autant me tuer tout de suite !... J'aimerais mieux ça !

Et d'une voix timide, qui cherchait à étouffer les plaintes que son mal lui arrachait :

– Pourquoi que vous ne me donneriez pas un mot d'écrit pour que j'entre à l'hospice...

– C'est impossible. Vous n'êtes pas de la commune... Or, le règlement de l'hospice est inflexible. On ne peut recevoir à l'hospice que les gens domiciliés dans la commune... Encore faut-il qu'ils soient électeurs et âgés de plus de soixante ans... Nous avons accepté le legs avec ces conditions... Nous ne pouvons rien y changer.

L'ouvrier baissa la tête, et, d'un air hébété, il regarda les carreaux qui dallaient la boutique. Il dit simplement :

– C'est tout de même bien malheureux... C'est pire que des chiens, quoi !

Il y eut un silence de quelques minutes. Un client entra, acheta de la tisane, sortit. L'homme continuait toujours de regarder les carreaux. En ce moment, quelque chose de plus pesant que le cercle de fer de la roue, le sentiment de l'abandon, de la détresse, lui écrasait tout l'être. Au dehors, la neige tombait épaisse, tourbillonnante. Alors le pharmacien, d'un ton de reproche amical :

– Sans doute, c'est malheureux ! dit-il... Et votre situation n'est guère enviable... Mais aussi, vous êtes vraiment bien imprévoyant... Comment n'avez-vous pas fait des économies ?... Pourquoi avez-vous mangé tout votre argent ?... Tout votre argent !

– Ah ! trente-cinq sous par jour, sans compter le chômage, c'est pas le Pérou, savez bien...

– Oui, oui !... mais si vous aviez bu un peu moins de goutte, mon brave homme, vous auriez peut-être de quoi vous abriter de la neige, vous soigner...

– La goutte ! Eh ! si on boit la goutte, c'est parce qu'on n'a pas toujours assez de pain ni assez de viande pour vous réjouir le ventre... Ça trompe ça, la goutte ! Ça réchauffe aussi... Si on n'avait pas la goutte, allez, quelquefois... je sais pas ce qu'on ferait... Alors ?... Faut crever comme une bête ?

Le pharmacien écarta les bras en signe d'impuissance, et ne répondit pas.

– Pardon ! excuse ! monsieur le maire, dit l'ouvrier.

Et sans un mot de reproche, sans un geste de haine, péniblement, il se leva de sa chaise et, plus courbé, plus pâle encore, sous le hâle durci de sa peau, plus tremblant, il s'en alla, par la rue, toute blanche de neige. Les moineaux se blottissaient dans les trous des murailles. De la fumée sortait des cheminées. Dehors, personne que lui... Qu'est-il devenu ? Je n'en sais rien.

* * *

Pourtant, entre ce miséreux de l'État, un contrat synallagmatique est intervenu ; l'État a dit à cet homme : « Tu m'appartiens ; je dispose de toi à mon gré. Tu ne peux rien faire, ni naître, ni aimer, ni travailler, ni mourir, sans que je sois là, rognant sur ta pauvre vie, te faisant payer l'air que tu respires, le breuvage que tu bois, le pain que tu manges, l'oreiller fangeux où tu dors. Si, à force de travail, de privations, tu parviens à acquérir un bout de champ, une maison, tu me dois une partie de ce champ, de cette maison. Si tu n'as rien, tu me devras toujours une part large de tes fatigues, de ton labeur. À l'époque où tu seras dans toute la

force de tes membres, dans tout le développement de ton intelligence, dans toute l'effervescence de ton amour, je t'arracherai à la vie que tu auras choisie, et je t'enverrai pourrir dans l'enfer de mes casernes.

« Ce n'est pas tout. Nos lois sont faites de telle sorte que j'accumule autour de toi toutes les difficultés de vivre, toutes les hostilités, toutes les inégalités sociales, toutes les misères. Ce que je ne prends pas sur ta liberté, ce que je ne tonds pas sur ta carcasse désarmée, je veux que d'autres, plus riches que toi – et qui sont riches uniquement parce que tu es pauvre – le prennent et le tondent sous la protection de mes gendarmes et de mes juges. En revanche, je m'engage vis-à-vis de toi, lorsque tu seras vieux ou malade, lorsque tu seras à moitié mort, je m'engage à te recevoir dans les asiles secourables, après des formalités sans nombre et dans des conditions spéciales qui te dégoûteront peut-être de mes bienfaits. Et puis, quand tu seras mort tout à fait, je te donnerai gratis, dans un coin de cimetière, un peu de terre, où tu dormiras cette fois, pour de bon, avec les camarades. »

Et le miséreux a signé ce contrat qui n'engage que lui parce que l'État lui a montré ses prisons, ses bagnes, son échafaud.

Et cela fait pitié de penser qu'il y a encore des gens si abandonnés qu'ils ne trouvent pas un abri, lorsque la neige tombe, comme elle tombait sur les membres malades de l'ouvrier charron ; et qu'il y a encore des gens, gamins sinistres, qui ne songent, là-bas, qu'à s'invalider(1), alors que tout est à faire, dans notre société si admirable, ou plutôt, tout est à refaire(2).

Les abandonnés

Une après-midi de juillet, une jeune paysanne s'arrêta, très lasse, à Saint-André-du-Courtil, devant la grille d'un jardinet où M. Honoré Rebours, en manches de chemise, et coiffé d'un large chapeau de paille, travaillait à écussonner ses rosiers.

– C'est-y vous qu'êtes le maire d'ici ? interrogea-t-elle.

– Oui, mon enfant, c'est moi... Vous avez à me parler ?

Sans embarras, d'une voix claire, elle répondit :

– Je viens pour accoucher dans votre hospice.

M. Honoré Rebours, surpris, porta instinctivement ses regards sur la taille déformée de la jeune femme, et sur son ventre énorme qui bombait, sous une jupe de laine grossière plus courte, par devant. Il s'empressa d'ouvrir la grille, et, comme la solliciteuse paraissait fatiguée par la marche, il dit avec bonté.

– Entrez, ma fille... Vous avez sans doute besoin de manger, hein ?

– Ah ben... c'est pas de refus... et vous êtes ben honnête... Bien sûr, la route est longue depuis Vatteville... et je suis guère bastante, à c't'heure.

Il lui fit traverser le jardin, franchir le seuil de sa petite maison, et la conduisit dans une salle à manger frugale et toute blanche, meublée seulement d'une table ronde en bois de merisier et de quelques chaises de paille. Puis, l'ayant forcée à s'asseoir, il alla chercher un peu de viande froide, quelques fruits, une miche de pain, une potée de cidre.

– Allons ! ordonna-t-il, doucement, mangez d’abord... nous causerons ensuite.

Et tandis que la paysanne, étonnée, attendrie, dévorait en silence ce bon repas tombé du ciel, comme un miracle, en face d’elle, les coudes sur la table, l’œil songeur, M. Honoré Rebours l’examinait avec sympathie.

Par une exception, véritablement surprenante, le maire de Saint-André-du-Coutil, petit bourg du département de l’Eure, est un brave homme et un homme instruit. Chose plus extraordinaire encore, chez un fonctionnaire élu, il se donne le luxe inouï de penser. C’est une manière de philosophe que les questions sociales intéressent et tourmentent. Rien ne se passe dans la commune qui ne lui soit sujet à méditation. Il a donc des opinions sur bien des choses, ayant vu bien des misères et senti combien, dans l’état de notre organisation politique et sociale, il était impossible de les soulager. La commune qu’il administre est pauvre. À part les centimes additionnels, elle n’a aucun revenu. Point d’octroi, point de marché ; quand elle a payé ses services indispensables, il ne lui reste rien. Son maigre budget ne lui permet même pas de remplacer toujours les réverbères, hors d’usage, ni les arbres morts de la promenade. Elle n’a pas d’autre eau que l’eau calcaire et malsaine des puits, pas d’autres égouts que les ruisseaux des rues. Les rues sont malpropres, les maisons insalubres, les épidémies y font rage, s’acharnent, chaque année, sur cette population chétive, débilitée par la fièvre et la mauvaise nourriture, privée du nécessaire qu’ont les bêtes libres et heureuses. En vain, le maire a-t-il réclamé des secours au gouvernement. Le gouvernement est resté sourd à ses réclamations et à ses plaintes. Tout ce qu’il a pu faire pour cette commune misérable, ç’a été de l’obliger à construire des écoles monumentales et de l’écraser ainsi davantage sous le poids d’une dette qu’elle ne pourra jamais payer. Le sous-préfet, radical ; le conseil général, opportuniste ; les gros propriétaires d’alentour,

conservateurs, n’aiment point ce maire qui s’est tenu toujours en dehors des coteries et qui passe pour un esprit dangereux, pour un *socialiste.* Il n’a donc rien à attendre dans le gaspillage des faveurs administratives et la partialité des charités individuelles. Il fait ce qu’il peut, tout seul ; entretient de ses deniers le bureau de bienfaisance, prend à son compte la réparation des routes et les dépenses imprévues. Toute sa petite fortune passe en menus travaux d’assainissement, en charités multiples, et qui font, hélas ! l’effet d’une goutte d’eau dans la mer. Pour rendre à ces pauvres gens leur abandon moins sensible, et moins saignante leur misère, il tâche de leur inculquer un esprit de solidarité d’entraidement mutuel, de les grouper en une sorte de famille anarchiste. Mais il se heurte contre une force d’inertie qui les enlise dans leur croupissement, les rive à l’imbrisable chaîne qu’a forgée l’atavisme des longs siècles d’autorité et de religion.

Tandis que la femme mangeait, M. Honoré Rebours continuait de l’observer en silence, de ses yeux attristés. Il se sentait une fois de plus en présence d’une de ces misères sociales comme il en avait tant vu déjà autour de lui, et son cœur s’émouvait à l’idée qu’il ne pourrait rien, peut-être, pour le soulager. Son imagination marchait, marchait ; elle allait du passé au présent, l’un à l’autre reliés par les cheminements éternels des miséreux et des douloureux ; elle allait aussi vers l’avenir, tout empli de brumes noires, qui ne pouvaient percer les douces lumières des soleils futurs, promis à notre résignation. Et, mentalement, il se disait, ressassant l’inanité des théories et le découragement des espoirs impossibles : « Je sais bien ce qu’il y aurait à faire... Tout est à faire... Mais comment ? La justice, la pitié, l’amour sont entravés par les lois... Toutes les lois sont oppressives et criminelles... Elles ne protègent que les riches et les heureux... Elles sont inexorables aux pauvres gens... Est-ce que ça ne finira pas bientôt, cette société de

bourgeois implacables à qui, pour se sentir vraiment riches, et pour jouir de leurs richesses volées, il faut le spectacle toujours agrandi de la souffrance humaine, comme il faut à certains débauchés la vue du sang et des chairs flagellées. » Dans ces moments-là, M. Honoré Rebours perdait de son calme philosophique. Il avait de sourdes colères, d'impatientes révoltes qui lui faisaient rêver de vagues et universelles destructions. Il se voyait, enflammant des armées de prolétaires et de meurt-de-faim, se ruer avec elles à l'illusoire conquête de la justice égalitaire et du fraternel bonheur : « Oui, s'ils voulaient, s'ils avaient conscience de leur force !... Mais ce sont des moutons et ils tendent la gorge au couteau ! »

Quand la fille eut fini de manger, M. Honoré Rebours, par un effort soudain, d'un geste involontaire de la main, comme il eût chassé des mouches importunes, chassa ces pensées harcelantes, et les tragiques visions qui s'élevaient, puis, d'une voix affectueuse et tranquille, il interrogea :

– Voyons, mademoiselle, causons un peu... Comment vous appelez-vous ?

– Justine Lecœur.

– Vous venez de Vatteville, m'avez-vous dit !

– Oui... J'étais en place, dans une ferme, tout près, à la Voie Blanche...

– Et vos maîtres ?...

– Eh bien, tant que j'ai pu travailler, ils m'ont gardée... Puis, quand le moment est venu que j'allais bientôt accoucher, ils m'ont renvoyée, en me disant que j'étais une traînée, une putain... Est-ce que je sais, moi ?... Alors, j'ai été voir le maire de Vatteville... Mais il paraît que c'est défendu d'accoucher dans son hospice. « Les sœurs ne veulent pas, qu'y m'a dit... ça les offusquerait !... Va à Saint-André-du-Courtil, on te recevra !... »

M. Honoré Rebours ponctua d'une grimace cette phrase du récit de Justine, et sa physionomie prit une expression amère.

– Oui, fit-il, après un moment de silence. C'est-à-dire, mon enfant, que le maire de Vatteville s'est débarrassé de vous. Eh bien, cela me chagrine infiniment... Mais moi non plus, je ne puis vous recevoir à l'hospice... Il ne m'appartient pas et je n'ai aucune autorité... On n'y reçoit que des vieillards... Les règlements sont formels... Et encore faut-il que ces vieillards privilégiés réunissent des conditions d'âge, de moralité, de domicile, qui entravent généralement leur admission. C'est ainsi que les bienfaiteurs...

Et le maire appuya sur ce mot avec une ironie cruelle qui échappa complètement à l'esprit simple de Justine...

– Que les bienfaiteurs entendent toujours la charité... Ils demandent à la douleur ses papiers, ils exigent de la pauvreté des certificats de bonnes vie et mœurs... Il faut que les larmes leur plaisent et qu'elles aient eu de la vertu...

Justine, déconcertée, dit simplement :

– Alors, pourquoi qui m'a fait c'te menterie, le maire de Vatteville ?...

Puis, tout à coup, dans ses yeux, il y eut comme un effroi... Elle venait d'entrevoir l'affreuse solitude, l'affreux abandon où ils allaient entrer, elle et le petit être qui remuait dans ses flancs. M. Honoré Rebours continua :

– Voyons... Et vos parents ?

Elle soupira :

– Je n'en ai pas... Mon père a été tué dans une scierie, quand j'étais toute petite... Ma mère est morte de misère, j'avais douze ans.

– Vous n'avez pas de tantes, de cousins, de gens qui s'intéressent à vous ?

– Je n’ai personne... Ah ! si... une tante qui habite près d’ici, à Margeville... Quand ma mère mourut, elle me prit chez elle... Elle me battait et ne me donnait rien à manger... Je suis partie... Bien sûr qu’elle ne voudrait pas de moi... Ah ! bien, d’apprendre que je suis enceinte, elle en ferait une vie... Elle m’assommerait...

– Et... votre bon ami ?

– Ah ! le pauvre petit !... Il est soldat... bien loin... en Afrique !

Une larme trembla au bord de ses cils ; une émotion souleva ses flancs dans lesquels une douleur vive passa, quelque chose comme le déchirement d’une fibre, qui fit pâlir son visage, meurtri de fatigue et mordu de taches de soleil.

– Parlez-moi de lui ! demanda M. Honoré Rebours.

Justine hésita quelques minutes ; peu à peu, redevenant souriante et tranquille, elle dit :

– Il travaillait à la ferme, depuis six mois, à peu près... Il était gentil et doux, doux, triste, triste... On l’appelait Jacques... « Tu as bien un autre nom ! » que je lui dis, une fois. Il n’en avait pas d’autre, monsieur... Il ne se souvenait pas d’avoir jamais eu de parents... Du plus loin qu’il se rappelait, il avait toujours rôdé sur les routes, mendiant par-ci, volant par-là... Dame ! fallait bien qu’il vive, le petit ! Et l’on n’est pas généreux, allez, par les temps qui court, dans les campagnes... On y récolte plus de coups de fourche et de coups de pierre que de morceaux de pain. Les gendarmes, une fois, le ramassèrent dans un fossé. On l’enferma dans la colonie de Saint-Nicolas-des-Bréhus... Le pauvre mignon, il y resta dix ans, bourré de gros mots, battu, jeté dans des cachots noirs, enchaîné à des murs où l’eau suintait et coulait sur son petit corps chétif et malingre... Sans compter qu’un des surveillants se jeta sur lui, et le viola... Mon Dieu, si c’est possible des choses comme ça !

Opprimée par tous ces souvenirs, elle s'arrêta une seconde, les yeux vagues. Puis elle continua :

– De tous les domestiques de la femme, c'était moi qu'il préférait... Il me le disait quelquefois, et je le voyais bien. Les autres se moquaient de lui, parce qu'il n'était pas fort... Moi, ça me plaisait... Quand il avait une minute de répit, il venait près de moi... ou bien, lorsque je conduisais les vaches du pré qu'il travaillait, dans un champ voisin, il accourait... Et nous ne disions rien, le plus souvent. Le dimanche, nous allions ensemble à la messe, et toute la journée, l'hiver au chaud dans l'étable, l'été au frais dans le taillis, il était heureux de me regarder... J'avais grand pitié de lui !... Pauvre petit, sans famille... et qui avait tant souffert à la colonie ! Ça me fendait l'âme ! Un jour, il me dit : « Justine, j'ai envie de toi... il y a longtemps que j'ai envie de toi !... ça me tourmente trop... ça me tourmente ! – Alors, ça te ferait bien plaisir, que je lui dis... « Oui oui ! qui me répond, ça me ferait plaisir, parce que ça me tourmente... ça me tourmente... – Eh bien, petit, viens-là... et prends du plaisir, mon mignon... Tu n'en as pas eu de trop dans ta vie ! » Le pauvre chéri, c'est vrai, n'est-ce pas ?... J'aurais pas eu le cœur de lui refuser ça !

Et en disant ces mots, toute émue, elle avait un accent de pitié maternelle d'une sincérité admirable qui remua profondément M. Honoré Rebours. Il la trouva sublime. Le vice n'avait pas effleuré ses prunelles de bonne bête aimante. Même, on voyait que le plaisir sensuel n'avait point vibré dans sa rude chair de campagnarde secourable. Elle s'était donnée pour faire plaisir à l'enfant, pour qu'il eût un peu de bonheur, et que ce bonheur vînt d'elle.

– Continuez, ma chère enfant, dit M. Honoré Rebours, dont la voix tremblait.

Justine reprit :

Alors, je suis devenue enceinte, et le petit a été pris à la conscription... Il est en Afrique, à c'theure... Et puis, voilà, c'est tout... Il n'y a plus rien.

– Vous lui avez écrit ?

– Bien sûr que non !... Ça le tourmenterait, dites ?... À quoi bon !... Il ne peut rien pour moi... Peut-être qu'il volerait pour m'envoyer de l'argent, et qu'on lui ferait des misères... Faut que le petit soit heureux !

M. Honoré Rebours s'était levé et marchait dans la pièce étroite, en proie à une agitation insolite. Tout à coup, il endossa une veste de toile posée sur le dossier d'une chaise, renfonça, d'un grand coup de poing, son chapeau de paille, et :

– Attendez-moi, dit-il...

Il sortit précipitamment, courut au télégraphe. Il télégraphia d'abord à Évreux. La réponse ne fut pas longue. On refusait de prendre sa protégée à la Maternité. Ensuite il télégraphia à Louviers. La réponse fut identique ; c'était un « Non » brutal comme un coup de couteau. Alors, le cœur bouleversé, il se rendit à l'hôtel du Cheval Blanc, fit atteler une vieille berline, et revint chez lui...

– Je vous emmène, mon enfant, dit-il à Justine qui s'était endormie, la tête sur la table... On ne veut de vous nulle part... Nous allons voir jusqu'où peut aller l'infamie des administrations...

Une heure après, ils s'arrêtaient devant l'hôpital de Louviers... La discussion fut vive. L'économe, un petit vieux à lunettes, se retranchait derrière les règlements.

– Je me fous des règlements et de ceux qui les font, s'écria M. Honoré Rebours... Et si vous ne voulez pas recevoir cette malheureuse, eh bien, je lui dirai de tuer son enfant, et c'est vous, vous entendez bien, c'est vous que j'accuserai de ce meurtre, devant la Cour d'assises.

Cependant, tout en faisant ses réserves, l'économe, troublé, consentit à admettre Justine Lecœur. Il était temps. Le soir même, elle accouchait d'un garçon.

En rentrant, par la nuit, toute noire, M. Honoré Rebours songeait :

– Dans huit jours, on renverra cette malheureuse avec son enfant... On lui donnera un trousseau de quinze francs, quelques langes et quelques brassières, en lui disant de ne plus revenir... Et puis après ? où ira-t-elle !... Que deviendra son enfant ? Si elle travaille, qui le nourrira ?... Si elle l'élève et le nourrit, où trouver de quoi remplir ses mamelles ?... Et il y aura des femmes honnêtes, à la vertu fortifiée par de grasses rentes, qui l'insulteront, cette créature admirable de pitié, de souffrance et d'amour... Et dire qu'il n'y a pas un asile pour ces abandonnées, qu'il n'y a pas une protection, qu'il n'y a rien, rien, rien... rien que la prostitution, mais il y faut de la beauté, ou le vol, mais il faut du courage qu'elle ne doit pas avoir... ou la mort !... Le seul être au monde, de qui elle eût pu attendre du secours, dans sa détresse, de la joie, dans sa douleur, l'État le lui prend, le lui vole... Il reviendra pourri par les contacts odieux, avili par le métier, paresseux, jouisseur, ou révolté... Ou bien il ne reviendra pas... Si elle tue son enfant, un jour, pour lui épargner les horreurs de la faim... la honte des prisons ou l'épouvante de la guillotine... Ah ! qui donc rendra à jamais stériles les flancs des pauvres gens[1], et qui donc leur arrachera du cœur l'amour qui tue.

Il regarda la nuit qui enveloppait les champs, la forêt, les villages ; et il sentit s'élever en lui, du fond de son être, une pitié immense, et un immense amour, pour les pauvres voleurs et les pauvres putains, qui rôdent dans les ténèbres amies.

Un baptême

Comme l’enfant paraissait très faible, la mère ne voulut pas attendre ses relevailles pour qu’on le baptisât. Elle s’était pourtant bien promis d’assister à cette cérémonie, de conduire elle-même, à l’église, sa fille, pomponnée de rubans blancs. Mais des petits êtres comme ça, c’est si fragile, ça n’a que le souffle ; on ne sait pas ce qui peut arriver, d’un moment à l’autre. S’ils meurent, encore faut-il qu’ils meurent chrétiens, et qu’ils aillent tout droit dans le paradis où sont les anges. Et sa fille pouvait mourir. Elle avait déjà, en naissant, le teint plombé des vieilles gens, une peau fripée, des rides au front. Elle ne voulait pas boire, et toujours, grimaçante, elle criait. Il fallait se faire une raison. On chercha dans le voisinage un parrain, une marraine de bonne volonté, et l’on se dirigea, un après-midi, vers Sainte-Anne d’Auray, la paroisse où l’un des vicaires avait été, le matin même, prévenu par le facteur.

Pauvre baptême en vérité, aussi morne que l’enterrement d’un vagabond. Une vieille voisine obligeante portait l’enfant, empaqueté dans ses langes, et qui criait sous un voile de hasard. Le parrain, en veste bleue, bordée de velours, la marraine, avec sa plus coquette coiffe, venaient derrière ; le père suivait, embarrassé dans son antique redingote, étroite et trop luisante. Il n’y avait pas de parents, pas d’amis, pas de biniou, pas de gais rubans, pas de cortège joyeux processionnant à travers la lande en fête. Il ne pleuvait pas, mais le ciel était tout gris. Une indicible tristesse planait sur les ajoncs défleuris, sur les brandes rousses.

Le vicaire n’était point arrivé quand ils se présentèrent à l’église. Il fallut l’attendre. Le parrain et la marraine s’agenouillèrent devant l’autel de Sainte-Anne, et marmottèrent des oraisons ; la vieille berçait l’enfant qui se plaignait, mêlant ses prières aux refrains endormeurs ; le père regarda les colonnes, les voûtes, tout cet or, tout ce marbre, surgi de la croupissante misère d’un pays désolé, comme sous la baguette d’une fée. Prosternées sous les cierges, la face presque collée aux dalles polychromes, des femmes priaient. Et des bruits de lèvres, pareils à de lointains chants de caille dans les prairies soirales, et des tintements de chapelets et des glissements de rosaires, s’égrenaient, se répondaient parmi le silence de la morne et fastueuse basilique.

Enfin le vicaire arriva, en retard d’une heure, tout rouge, nouant avec impatience les cordons de son surplis... Il était de mauvaise humeur, comme un homme brusquement dérangé de son repas... Après avoir jeté un regard dédaigneux sur le modeste compérage qui ne lui promettait pas de grasses prébendes, il s’adressa, hostile, au père :

– Comment t’appelles-tu ?

– Louis Morin...

– Louis Morin ?... Morin... ça n’est pas un nom d’ici ?... Louis Morin ?... Tu n’es pas d’ici ?

– Non, monsieur le vicaire.

– Es-tu chrétien seulement ?

– Oui, monsieur le vicaire...

– Tu es chrétien... tu es chrétien... et tu t’appelles Morin ?... Et tu n’es pas d’ici ? Hum ! Hum ! Ce n’est pas clair... Et d’où es-tu ?

– Je suis de l’Anjou...

– Enfin, c’est ton affaire... Et qu’est-ce que tu fais ici ?

– Depuis deux mois, je suis gardien de la propriété de M. Le Lubec...

Le vicaire haussa les épaules, grogna...

– M. Le Lubec ferait bien mieux de faire garder sa propriété par des gens d'ici... et ne pas empoisonner le pays d'étrangers... de gens d'on ne sait d'où ils sont... Car enfin, je ne te connais pas, moi !... Et ta femme ?... Es-tu marié, seulement ?

– Mais oui, je suis marié, monsieur le vicaire. Je vous ai fait remettre mes papiers, pour l'acte, par le facteur.

– Tu es marié... tu es marié... c'est facile à dire... Tes papiers ? c'est facile à faire. Enfin, nous verrons ça... Et pourquoi ne t'aperçoit-on jamais à l'église ?... Tu ne viens jamais à l'église, ni toi, ni ta femme, ni personne de chez toi ?...

– Ma femme a toujours été malade depuis que nous sommes ici ; elle n'a pas quitté le lit, monsieur le vicaire... Et il y a beaucoup de travail à la maison.

– Tu es un impie, voilà tout... un hérétique... un *montagnard...* Et ta femme aussi !... Si tu avais brûlé une douzaine de cierges à notre bonne mère Sainte Anne, ta femme n'aurait point été malade. C'est toi qui soignes les vaches, chez M. Le Lubec ?

– Oui, monsieur le vicaire, sauf votre respect.

– Et le jardin ?

– C'est moi aussi, monsieur le vicaire.

– Bon... Et tu t'appelles Morin ?... Enfin, ça te regarde.

Puis, brusquement, il ordonna à la vieille d'enlever le bonnet de l'enfant et sa bavette...

– Est-ce une fille, un garçon ?... Qu'est-ce que c'est que cet enfant ?

– C’est une fille, la chère petite, chevrota la vieille, dont les doigts malhabiles ne parvenaient pas à dénouer les brides du bonnet, une fille du bon Dieu, la pauvre petite enfant !...

– Et pourquoi crie-t-elle ainsi ?... Elle a l’air malade... Enfin, ça la regarde... Dépêche-toi...

Le bonnet enlevé, l’enfant apparut avec son crâne glabre, plissé, marqué, de chaque côté du front, de deux meurtrissures bleuâtres. Le vicaire vit les deux meurtrissures, et il s’écria :

– Mais elle n’est pas venue naturellement, cette fille-là ?

Alors le père expliqua :

– Non, monsieur le vicaire... La mère a failli mourir... On lui a mis les fers... Le médecin parlait d’avoir l’enfant par morceaux... Pendant deux jours nous avons été bien inquiets...

– Et lui a-t-on administré le baptême de la famille, au moins ?

– Bien sûr, monsieur le vicaire. On craignait de ne pas l’avoir vivante.

– Et qui le lui a administré, le baptême de la famille ?... La sage-femme ?

– Oh ! non ! monsieur le vicaire... C’est le docteur Durand...

À ce nom, le vicaire s’emporta :

– Le docteur Durand ? Mais tu ne sais donc pas que le docteur Durand est un hérétique, un montagnard ?... qu’il s’ivrogne et vit en concubinage avec sa bonne ?... Et tu crois qu’il a baptisé ta fille, le docteur Durand ?... Triple imbécile !... Sais-tu ce qu’il a fait, ce monstre, ce bandit, le sais-tu ?... Eh bien, il a mis le diable dans le corps de ta

fille... Ta fille a le diable dans le corps... c'est pour ça qu'elle crie... Je ne peux pas la baptiser...

Il se signa et murmura quelques mots latins, d'une voix si colère qu'ils ressemblaient à des jurons. Comme le père demeurait ébahi, la bouche ouverte, les yeux ronds, ne disant rien :

– Et qu'as-tu à me regarder avec cet air d'imbécile ?... grogna le vicaire... Je te dis que je ne peux pas baptiser ta fille... As-tu compris ?... Remmène-la d'où elle vient... Une fille en qui le diable habite !... Ça t'apprendra à ne pas appeler le docteur Marrec... Tu peux aller soigner tes vaches... Morin, Durand, Enfer et Cie...

Louis Morin ne trouva à prononcer que ces mots, tandis que, obstinément, il tournait et retournait dans ses mains son chapeau :

– C'est incroyable... c'est incroyable... Comment faire ?... Mon Dieu, comment faire ?

Le vicaire réfléchit un moment et, d'une voix redevenue plus calme :

– Écoute, fit-il... Il y a un moyen... peut-être... Je ne peux pas baptiser ta fille tant qu'elle aura le diable dans le corps... Mais je peux, si tu y tiens, lui enlever le diable du corps... Seulement, c'est dix francs...

– Dix francs ?... s'exclama Louis Morin, consterné. Dix francs ? C'est bien cher... c'est trop cher...

– Eh bien, mettons cinq francs, parce que tu es un pauvre homme... Tu me donneras cinq francs... Puis, à la récolte, tu me donneras un boisseau de pommes de terre, et au mois de septembre, douze livres de beurre... Est-ce entendu comme ça ?...

Morin se gratta la tête, durant quelques minutes, perplexe...

– Et vous la baptiserez par-dessus le marché ?

– Et je la baptiserai par-dessus le marché... Ça va-t-il ?

– C’est bien des frais... murmura Morin... bien des frais...

– Acceptes-tu ?

– Eh bien oui... Seulement, tout de même, c’est bien des frais...

Alors, le vicaire, prestement, passa ses mains sur la tête de l’enfant, lui tapota le ventre, bredouilla des mots latins, esquissa, dans l’air, des gestes étranges.

– Allons ! fit-il, maintenant le diable est parti... On peut la baptiser...

Puis, reprenant les mots latins, il aspergea d’eau le front de la petite fille, lui mit un grain de sel dans la bouche, se signa, et gaiement :

– Allons ! fit-il encore. Maintenant, elle est chrétienne, elle peut mourir...[1]

Ils revinrent à travers la lande, tête basse, silencieux, en proie à de vagues terreurs. La vieille marchait devant, portant l’enfant, qui criait toujours ; le parrain, la marraine venaient derrière ; Morin suivait à distance. Le soir tombait, un soir brumeux, tout plein de formes errantes, un soir spectral que dominait, du haut de la tour, l’ironique et miraculeuse image de sainte Anne, protectrice des Bretons.

La folle

La Seine coule au bas de mon jardin, parsemée d'îles charmantes. Dans l'une de ces îles est une maison, ou plutôt une cabane, faite de planches goudronnées qui reluisent, sous le soleil, comme des planches de métal poli. Autour de la maison s'étend, à droite, une prairie bordée de hauts peupliers ; à gauche, une oseraie, véritable et inaccessible jungle, va s'amincissant comme la coque d'un navire de féerie, et finit en pointe d'éperon dans le fleuve. En ce sol d'alluvion, toujours frais, abondamment nourri de pourritures végétales, gorgé d'ordures fertilisantes que, sans cesse, l'eau charrie et dépose, la végétation est extraordinaire. Les herbes prennent d'insolites proportions d'arbres ; les orties montent et s'embranchent ainsi que des hêtres ; les verbascums aux hampes jaunes, les consoudes aux pâles fleurs bleuâtres, y font des touffes anormales, monstrueuses : des voûtes de feuillage, des cavernes d'ombre au fond desquelles on pourrait s'allonger et dormir. Et les liserons grimpent partout, se rejoignent, s'enlacent aux osiers, secouant dans l'air leurs clochettes blanches... De grands hélianthes gardent le seuil de la cabane ; l'unique fenêtre s'orne d'un pot de grès où fleurit un grêle géranium.

C'est là qu'habite la mère Riberval.

Soixante ans, haute, droite sur ses jambes, les bras musclés, les reins puissants, elle est plus dure au travail qu'un terrassier. C'est elle qui fauche sa prairie, qui fane son foin, qui met son foin en meules, en inutiles meules, car, lorsque le vent ne le disperse pas, toujours le foin pourrit sur place, et personne ne l'achète. L'hiver, sa jupe roulée et ficelée autour des cuisses, en forme de pantalon, elle coupe

son osier, alerte et vive, sans faire attention aux ronces qui lui éraflent la figure et les mains. L’osier, soigneusement bottelé, finit par pourrir lui aussi, comme le foin, sans trouver d’acquéreur. La mère Riberval bêche encore un petit coin de jardin qu’elle n’ensemence jamais, ou bien elle ébranche ses peupliers, sans cesse en train de quelque mâle et vaine besogne. Un cochon qu’elle engraisse chaque année, un cochon tout rose et folâtre dans la verdure, la suit comme un chien ; et quelques poules grattent les touffes d’herbes. Pas loin de la cabane, dans une petite crique du fleuve, s’amarre au tronc penché d’un saule un vieux bachot qui sert à la mère Riberval, par les nuits sombres, à tendre des lignes de fond, et à traverser la Seine le dimanche, à l’heure de la messe, qu’elle ne manque jamais.

Son histoire est courte. Mariée, elle perdit, après deux ans de vie commune, son mari, un braconnier de rivière, adroit et rusé. Mère, elle vit, l’année suivante, mourir sa petite fille, qu’elle adorait. Restée seule, elle prit des allures bizarres, un air un peu farouche. Son regard n’était pas bon lorsqu’il rencontrait le regard de quelqu’un. Elle ne voulut plus parler à personne et se cachait dans sa cabane dès qu’une barque de pêche ou une yole élégante côtoyaient de trop près son île. On disait que, la nuit parfois, elle allait accoster les péniches, et qu’elle échangeait un peu de vin contre beaucoup de poisson.

Je la vois, de ma fenêtre, peinant tout le jour dans son île. La distance la rend étrange et un peu surnaturelle. Avec sa chevelure éparse, flottant dans la brise, sa jupe en coup de vent, ses longues, ses rapides enjambées qui semblent l’enlever au-dessus des herbes, on dirait une sorte de fantôme volant ou une sorcière comme il y en avait, autrefois, dans les îles enchantées de faiseurs de contes.

Un jour d’orage, la rafale s’acharna contre les meules de foin. De grandes mèches blondes, de longues queues de comètes éteintes, tourbillonnaient, volaient, emportées, au

loin, dans le fleuve. Et la mère Riberval, les bras en l’air, ses jupes claquant comme des toiles ralinguées, bondissait, oblique, au-dessus du sol, essayant de retenir, au passage, les longues chevelures fuyantes de foin qui, parfois, s’accrochaient, très haut, aux branches des peupliers et se tordaient, et claquaient, ainsi que des drapeaux déchirés. Derrière elle, le cochon sautelait à petits bonds, poussait des ruades courtes, tournait sur lui-même, mêlant, dans le fracas du vent, aux ululements de sa maîtresse, de plaintifs, perçants et étranges grognements. Longtemps ce spectacle m’obséda, m’impressionna comme un cauchemar.

La mère Riberval n’aime pas qu’on vienne dans son île. Elle éloigne les promeneurs d’un regard qui ne promet rien de bon, d’un regard obstiné et fixe qui pèse sur eux comme une menace. Les pêcheurs à la ligne n’osent plus s’aventurer le long des petites plages de sable où le goujon pullule, ni au-dessus des trous profonds au fond desquels sommeillent les grosses carpes dans leur cuirasse d’or. Elle est seule, toujours seule, n’ayant pour ordinaires compagnons de sa vie que le cochon rose, les poules noires, et aussi les corbeaux qui, le soir, repus, avant de rentrer des champs dans la forêt, s’arrêtent, un instant, au haut des peupliers.

Les gens du pays disent :

– Tout ça n’est pas clair !... Tout ça n’est pas naturel !

Et hochant la tête, ils jettent sur l’île un regard d’effroi, si l’île était hantée de quelque diabolique mystère.

* * *

Voilà plus de quinze jours que je n’ai vu la mère Riberval dans son île. La cabane est fermée ; le pot de géranium a disparu de la fenêtre, et les grands hélianthes, qui gardaient

le seuil, penchent sur le seuil leurs tiges pourries et mortes. Les osiers, qui n'ont pas été coupés cette année, rougeoient comme des flammes parmi les herbes reverdissantes. Que se passe-t-il ? La mère Riberval est-elle malade ?... Est-elle morte ?... Quel drame a soufflé par là ?... Je m'informe auprès d'un voisin, un vieux jardinier pensif qui, justement, se promène le long du chemin de halage.

– Comment ?... Vous ne savez pas ? me dit-il. Vous ne savez pas ?... Ils l'ont emmenée !... Elle est chez les fous...

Et comme je m'étonne :

– Ah ? vous ne saviez pas ?... Il y a longtemps que le maire voulait l'île pour son gendre !... Il a fait un rapport... Le médecin aussi a fait un rapport... Alors, ils l'ont emmenée !... Oui, oui, elle est chez les fous... Tenez, demain, on fait sa vente... Ils ont déjà vendu le cochon et les poules... Ils ont ensuite vendu la terre... Demain, on vend les pauvres meubles et les pauvres frusques...

J'objecte :

– Mais pourquoi ?... Et quand elle reviendra ?...

Le jardinier hoche la tête.

– Elle ne reviendra plus... C'est fini... Ils disent qu'elle est folle. Quand on dit de quelque malheureux qu'il est fou, et qu'on l'emmène... il ne revient jamais...

Je proteste :

– Mais elle n'est pas folle, la mère Riberval... Elle est bizarre, voilà tout !... Elle est étrange... elle n'est pas comme tout le monde... Mais folle !

– Ils l'ont emmenée... C'est fini... Bien sûr qu'elle n'est pas folle... Je suis allé, hier, visiter la cabane avec l'huissier, qui fera la vente, demain... Je voudrais que vous vissiez cela, ça fend le cœur !... C'est propre, propre !... Les meubles astiqués, le linge bien rangé dans l'armoire... Dans un tiroir, il y avait des petits rubans de soie, bleus, pliés avec un soin,

avec une tendresse ! et des petits bonnets ! et des petites mitaines !... C'étaient les rubans, les bonnets et les mitaines de sa petite qui est morte !... Est-ce qu'une folle a de l'ordre comme ça ?... Est-ce qu'elle a du souvenir comme ça ?...

Je ne puis m'empêcher de m'écrier :

– On n'a pas le droit...

Mais le bonhomme m'interrompt...

– Contre les petits et les malheureux, contre tous les êtres qui sont sans défense, on a toujours le droit, monsieur... on a toujours le droit !...

Puis, après un silence pénible, le vieux jardinier reprend :

– J'en ai déjà bien vu des gens qu'on a enfermés !... Eh bien ! ils n'étaient pas fous... On les a enfermés parce que les uns étaient trop tristes, les autres étaient trop gais... D'abord, moi, je crois qu'il n'y a pas de fous !... il y a des gens qui ont leur idée... il y a des gens qu'on ne comprend pas bien... Voilà tout !...

Nous marchons quelques pas en silence... Et j'admire ce vieux homme, dont le regard est plein de mystère, qui a vu, tant de fois, naître, mourir et renaître la vie... Il reprend :

– Pour la mère Riberval, ce qui a décidé les autorités, c'est qu'un dimanche, elle est venue à la messe avec une grande corde... Eh bien ?... est-ce qu'on sait ?... elle avait son idée, sans doute...

Puis, brusquement, il hausse les épaules et s'en va...

Moi, je reste un instant, au bord du fleuve... Une mélancolie affreuse me vient de cette île, en face, de cette cabane muette, de ce vieux jardinier songeur, qui s'en va lentement, voûté et tremblant, et j'entends toujours résonner à mes oreilles, comme un écho de l'éternelle douleur humaine, de l'éternel malentendu humain, cette phrase :

– Il y a des gens qu'on ne comprend pas bien, voilà tout !...

Colonisons

« Ces bandits de Dahoméens… »

Les journaux.

Je me rappelle l'étrange sensation de « honte historique », que j'éprouvai, quand à Candy, l'ancienne et morne capitale de l'île de Ceylan(1), je gravis les marches du temple, où les Anglais égorgèrent les petits princes Modéliars, que les légendes nous montrent si charmants et pareils à ces icônes japonaises, d'un art si merveilleux, d'une grâce si hiératiquement calme et pure, avec leurs mains jointes, et dans leur nimbe d'or. Je sentis qu'il s'était accompli là, sur ces marches sacrées, non encore lavées de ce sang par quatre-vingts ans de possession violente(2), quelque chose de plus horrible qu'un massacre humain, quelque chose de plus bêtement, de plus lâchement, de plus bassement sauvage : la destruction d'une précieuse, émouvante, innocente Beauté. Dans cette Inde agonisante et toujours mystérieuse, à chaque pas qu'on fait sur ce sol ancestral, les traces de cette double barbarie européenne demeurent. Les boulevards de Calcutta, les fraîches villas himalayennes de Darjilling, les fastueux hôtels des traitants de Bombay, n'ont pu effacer l'impression si intense de deuil et de mort, que laissèrent, partout, l'atrocité du massacre et le vandalisme de la destruction bête : ils l'accentuent, au contraire. La civilisation, en n'importe quels endroits où elle parut, montre cette affreuse face gemellée de sang et de mines. Elle peut dire comme Attila : « L'herbe ne croit plus, où mon cheval a passé. »

Ah ! que la petite ville morte de Candy me sembla triste et poignante ce jour-là. Dans le soleil torride, un lourd silence planait, avec les vautours, sur elle. De noirs corors, fouillant les tas d'ordures matinales, défendaient les approches des rues. À vingt pas du temple, près d'un figuier énorme, aux branches multipliantes, une sorte de bonze, en robe jaune, à visage pythagoricien, lavait des oiseaux, tout petits et piaillants, sur le rebord d'une fontaine. Et quelques Hindous sortaient du temple, où ils avaient porté des fleurs au Bouddha(1). La douceur profonde de leurs regards, la noblesse de leur front, la faiblesse souffrante de leur corps, consumé par la fièvre, la lenteur de leur biblique démarche, tout cela m'émut jusques au fond des entrailles. Ils semblaient en exil sur la terre natale, près de leur Dieu enchaîné, gardé par les cipayos, et dans leurs prunelles noires, si pleines de résignation et de bonté, il n'y avait, comme dans celles des martyrs, plus rien de terrestre, plus rien qu'un rêve, de libération corporelle, une attente de l'au-delà, la nostalgie des rayonnants et fervents nirvanas. Je ne sais quel respect humain me retint de m'agenouiller devant ces douloureux, ces vénérables pères de ma race, de ma race parricide. Je me contentai de me découvrir humblement. Mais ils passèrent sans me voir, sans voir mon salut, ni l'émotion filiale qui me gonflait le cœur.

Après avoir visité le temple pauvre et nu, qu'un gong décore à l'entrée, seul vestige des richesses anciennes, après avoir respiré l'odeur des fleurs – étranges orchidées, pâlissantes roses – dont l'image couchée du Bouddha était toute jonchée, je remontai mélancoliquement vers la ville déserte. Évocation grotesque et sinistre du progrès occidental, un pasteur protestant – seul être humain – y rôdait, rasant les murs, une fleur de lotus au bec. Sous cet aveuglant soleil, il avait conservé, comme dans les brumes métropolitaines, son caricatural uniforme de clergyman : feutre noir et mou d'Auvergnat, longue redingote noire à col

droit et crasseux, pantalon noir, retombant, en plis crapuleux, sur de massives chaussures de routier. Ce costume revêche de prédicant s'accompagnait d'une ombrelle blanche, sorte de panka protatif et dérisoire : unique concession que le cuistre eût faite aux mœurs locales, et au soleil de l'Inde que les Anglais n'ont pu transformer en brouillard de suie. Et je songeai, non sans irritation, qu'on ne peut faire un pas de l'équateur au pôle, sans se heurter à cette face louche, à ces yeux rapaces, à ces mains crochues, à cette bouche immonde qui bave sur les divinités charmantes, sur les mythes adorables des religions enfants, avec l'odeur du gin cuvé, l'effroi des versets de la Bible.

Partout où il y a du sang versé à légitimer, des pirateries à consacrer, des violations à bénir, de hideux commerces à protéger, on est sûr de le voir, cet obsesseur Tartuffe britannique, poursuivre, sous prétexte de prosélytisme religieux ou d'étude scientifique, l'œuvre de la conquête abominable. Son ombre, astucieuse et féroce, se profile sur la désolation des peuplades vaincues, accolée à celles du soldat égorgeur et du Shylock[1] rançonnier. Dans les forêts vierges, où l'Européen est plus dérouté que le tigre, au seuil de l'humble paillote détruite, entre les cases saccagées, il apparaît après le massacre, comme, les soirs de bataille, l'écumeur d'armée qui vient détrousser les morts. Digne acolyte, d'ailleurs, de son concurrent le missionnaire catholique, lequel dissimule aussi, sous son froc, le tablier du mercant, et fait de son église un comptoir d'où il approvisionne les marchés de l'Europe, en gommes, ivoires, thés, épices, conquis dans les razzias. « Admirables héros, s'exclament les honnêtes gens, et qui vont porter, au risque de leur vie, la lumière de la civilisation, là-bas. » Ah ! elle est jolie leur lumière, là-bas. Elle brille au bout des torches, flamboie à la pointe des sabres et des baïonnettes !

* * *

Nous n'avons pas, dans le jugement des actes contemporains, la liberté d'esprit, ni l'impartialité, ni l'impersonnalité nécessaire. Nous sommes trop près d'eux et trop en eux. Il faut à un acte politique ou social de quelque importance, pour lui assigner une portée historique, ce recul du temps où, dégagée des menus détails qui l'obscurcissent, des préjugés, des habitudes, des passions immédiates, apparaît la synthèse, véritable atmosphère de l'histoire.

Cependant on peut dire, car elle a sa comparaison dans le passé, que l'histoire des conquêtes coloniales sera la honte à jamais ineffaçable de notre temps. Elle égale en horreur, quand elle ne les dépasse pas, les atrocités des antiques époques de sang, atteintes de la folie rouge du massacre. Notre cruauté actuelle n'a rien à envier à celle des plus féroces barbares, et nous avons, au nom de la civilisation et du progrès – masques du sanguinaire commerce –, nous avons, sur des peuples, candides et doux, sur de vaillantes et belles races, telles des Arabes, renouvelé en les développant, les raffinements de torture de l'Inquisition espagnole, « actes de démons », dit l'Anglais Herbert Spencer. Et Washington Irving(1), qui a rassemblé un grand nombre de témoignages effroyables, écrit : « Avouons qu'un doute fugitif traverse notre esprit, et nous nous demandons si on applique toujours bien à qui de droit le nom, arbitraire du reste, de sauvage ? »

Je connais un vieux colonel. C'est le modèle de toutes les vertus. Le soir, entouré de sa famille, il aime, le bon vieux, en passant ses doigts noueux dans les chevelures de ses petits enfants groupés autour de son fauteuil de valétudinaire, il aime à raconter ses campagnes d'Afrique.

– Ah ! les brigands d'Arabes ! dit-il, avec des colères demeurées vivaces... Ah ! les traîtres ! les monstres ! Ce que

nous avons eu de mal à les civiliser... Mais j'avais trouvé un truc.

Et sa physionomie se rassérène, ses yeux sourient malicieusement.

– Ce truc, le voici... Ils n'étaient pas *mouches,* mes amis... Lorsque nous avions capturé des Arabes révoltés, je les faisais enterrer dans le sable, tout nus, jusqu'à la gorge, la tête rase, au soleil... Et je les arrosais comme des choux... Au bout de quelques minutes, les paupières se gonflaient, les yeux sortaient de l'orbite, la langue tuméfiée emplissait les bouches ouvertes, et la peau craquait presque, se rissolait sur les crânes nus... Ils mouraient en faisant d'affreuses grimaces... C'était trouvé, ça, hein ?

– Raconte encore, grand-père... raconte ! implorent les enfants émerveillés.

Et le bon vieux colonel ajoute, avec un air d'orgueil :

– J'en ai enterré comme ça plus de six cents à moi tout seul... Ah ! les traîtres !

Car dans l'argot de la pègre militariste et de bagne politique, toute résistance à l'envahisseur s'appelle trahison, et l'on nomme bandits les pauvres diables qui défendent leurs femmes, leurs foyers, leur sol.

Et j'ai eu le frisson, je vous assure, en lisant cette dépêche de l'*Agence Havas :*

« Le colonel Dodds(1) ne se propose pas de rester à Abomey après la prise de cette ville et de l'occuper à poste fixe.

« Son plan consiste à la brûler complètement. En se retirant, il détruira également Kana de fond en comble. Il ravagera en outre les villages et les territoires des tribus qui se sont déclarées contre nous, de manière à leur infliger un châtiment dont ils conservent un souvenir durable. »

Je ne sais pas si M. Jules Ferry a pensé quelquefois à cet hémistiche de Leconte de l'Isle :

« ... Et l'horreur d'être un homme. »

?

Mon ami B...(1) fut toute sa vie un voyageur intrépide. Il n'est pas en Europe un pays qu'il n'ait exploré dans tous les sens, observé sous tous ses aspects, étudié avec cette belle conscience qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait. Répudiant les opinions toutes faites, les entraînements du moment, les haines transitoires qui sont comme autant de bandeaux par nous-mêmes collés à nos yeux d'aveugles volontaires, mon ami a consigné, en des notes qu'il vient de me léguer, ses observations de tous les jours. Elles ont, du moins, ce mérite rare d'émaner d'un des plus libres esprits que j'aie connus, et de n'exprimer jamais que la vérité, parfois un peu rude, des choses vues. Je détache aujourd'hui de ces nombreux feuillets, encore sans ordre, ces quelques pages impressionnantes, et je laisse à nos lecteurs, chauvins et autres, le soin de deviner quel est le pays dont parle mon ami B...(1)

« ... Dans les grandes villes, j'ai vu quelques beaux régiments de cavalerie ; on les montre d'ailleurs avec ostentation aux étrangers, en ayant l'air de leur dire : “Hein ! voilà une armée ! Et malheur à qui s'y frotterait !” Au fait, ce ne sont pas des régiments de soldats, mais de clowns. J'ai assisté souvent à des sortes de revues, et j'ai eu tout le temps l'impression d'être au cirque. Ces cavaliers sont étonnants ; ils font mille tours d'adresse, d'équilibre et de gymnastique, sur leurs chevaux dressés à ces jeux. Et cela brille, chatoie, fulgure sous le soleil. Je n'ai pas remporté de ce spectacle la sensation d'une force, mais d'une parade de théâtre. On sent qu'il n'y a rien derrière ce décor un peu extravagant et bariolé... Et c'est étrangement douloureux...

En rentrant ce soir à mon hôtel, par un des faubourgs de la ville, j’ai aperçu, assis sur une borne de pierre, à l’angle d’une rue, un très vieux Juif. Le nez crochu, la barbe en fourche, l’œil miteux, couvert de puantes guenilles, il chauffait au soleil sa carcasse décriée. Un officier passa, qui traînait, sur la chaussée sonore, un grand sabre. Voyant le Juif, il s’arrêta près de lui, et sans provocation de celui-ci, par une simple distraction de brute, il se mit à l’insulter. Le vieux Juif ne semblait pas l’entendre. Furieux de cette inertie, qui n’était pas de la peur, l’officier souffleta le Juif avec tant de force, que le pauvre diable fut projeté de la borne sur le sol où il gigota ainsi qu’un lièvre atteint d’un coup de feu. Quelques passants, bientôt une foule s’étaient assemblés, joyeux de l’aventure, autour du Juif tombé, et ils lui faisaient : “Hou !... hou”, et il lui donnaient des coups de pied, et ils lui crachaient dans sa barbe. Le Juif se releva avec beaucoup de peine, étant très vieux et débile comme un petit enfant, et sans nulle colère dans ses yeux qui n’exprimaient que de la stupéfaction pour un acte d’une si inexplicable, si illogique brutalité, il murmura :

– Pourquoi me bats-tu ? Je ne t’ai rien fait... Cela n’a pas le sens commun de me battre... Tu es donc fou !

L’officier haussa les épaules et continua son chemin, accompagné de la foule qui l’acclamait comme un héros.

À mesure qu’on pénètre plus avant dans le pays, loin des grands centres, on ne voit plus rien que de la misère, que de la détresse. Cela vous fait froid au cœur. Partout des figures hâves, des dos courbés. Quelque chose d’inexprimablement douloureux pèse sur la terre en friche et sur l’homme aveuli par la faim. On dirait que sur ces étendues désolées, souffle toujours un vent de mort. Les bois sombres, où dorment les loups, sont sinistres à regarder, et les petites villes, silencieuses et mornes comme des cimetières... Nulle part on n’aperçoit plus d’uniformes brillants ; les cavaliers aux

voltiges clownesques ont disparu. Je demande : “Et l’armée ? Où donc est-elle, cette armée formidable ?” Alors on me montre des êtres déguenillés, sans armes, sans bottes, qui errent par les chemins et qui, la nuit, rançonnent le paysan, dévalisent les métairies, mendiants farouches, vagabonds des crépuscules meurtriers ; et l’on me dit : “Voilà l’armée ! Il n’y en a pas d’autres !... On garde dans les villes, çà et là, de beaux régiments qui jouent de la musique, mais l’armée, c’est ces pauvres diables !... Il ne faut pas trop leur en vouloir d’être comme ils sont... car ils ne sont pas heureux, et on ne leur donne pas toujours à manger !”

Voilà quinze jours que je suis l’hôte du comte B...(1) Le château est confortable, les vins y sont délicieux, la cuisine exquise, les femmes charmantes, et nous sommes servis par une armée de domestiques. Le comte, fonctionnaire considérable de l’État, est riche comme un banquier juif. La terre qui attient au château s’étend, plaines et forêts, sur un espace grand comme un petit royaume. Nous chassons toute la journée, et je ne crois pas qu’il y ait quelque part en France, même chez les plus fastueux financiers, des chasses aussi bien peuplées de tous les gibiers connus. Chaque jour, c’est un véritable massacre, une folie de destruction, des empilements rouges de bêtes tuées.

Ce soir, nous nous apercevons que nous manquons de cartouches. Il n’y a plus de poudre dans le château. Il va falloir aller à la ville en acheter. Et la ville est très éloignée. De plus, les chemins sont devenus impraticables, par suite des orages récents. Les chasseurs se lamentent ; car demain, peut-être, ils ne pourront pas tuer. Mais notre hôte les rassure...

– La poudre, nous dit-il... rien de plus facile... l’arsenal est tout près... Nous allons y aller, c’est une promenade.

Naïf, j’objecte :

– Mais on ne vend pas de poudre à l'arsenal...

– On vend tout ! répond joyeusement notre hôte...

Et nous partons.

À l'arsenal, il n'y avait plus de poudre...

– Nous avons vendu le dernier kilo hier, déclare l'officier.

– Ah ! c'est très contrariant ! maugrée notre hôte... Mais voyons, vous avez bien des obus ?... Coûte que coûte, il nous faut de la poudre.

L'officier fronce un peu les sourcils, comme pour rappeler à soi la mémoire des comptabilités oubliées...

– Des obus ! dit-il... Sans doute, il y en a... Mais il n'y a peut-être plus de poudre dans les obus... Nous allons voir !... Je ne me souviens plus au juste.

On dévisse quelques obus... En effet, il n'y a plus de poudre !... Ils sont tous vides !

– J'en attends tous les jours ! nous dit l'officier, sur un ton de boutiquier dépourvu de marchandises...

Et s'adressant au Comte B...

– Mille regrets, monsieur le comte... Si j'avais su que vous en eussiez besoin, je vous l'aurais gardée...

Mais cette excuse ne fait pas du tout l'affaire du comte, qui s'impatiente.

– Enfin monsieur, dit-il, vos hommes ont bien quelques cartouches, que diable !

– Oui, mais pas beaucoup !... Je vais les réunir, et vous envoyer tout de suite ce qu'il en reste... Vous voyez, je fais ce que je peux.

Nous rentrons et le comte dit :

– Et c'est partout la même chose !... et c'est en tout la même chose !... Tenez, nous aurions voulu avoir une boîte de viande conservée... Enfin, cela peut arriver qu'on en ait

besoin... Eh bien ! vous auriez pu fouiller dans les approvisionnements !... Des boîtes vides comme les obus !

Le soir, après un plantureux repas, nous avons dansé jusqu'au matin...

Tous ces gens étaient gais, ils n'ont pas un seul instant l'effroi de l'avenir.

Je suis triste, affreusement triste. Mon cœur déborde d'angoisses... Et je me dis que tout le monde est fou... »

L’oiseau sacré

À quelques lieues de ma chaumière, dans un des plus fertiles terrains qui soient en France, se trouve une propriété immense. Elle appartient, depuis dix ans seulement, à un banquier célèbre, et ne sert que de rendez-vous de chasse. Le château fut, en partie, démoli par la première Révolution. Il n’en reste plus qu’une tour de brique, découronnée, et quelques murs branlants qu’envahissent les herbes arborescentes et la mousse. Le banquier avait eu l’idée de le reconstruire, d’après les plans anciens ; mais il y a renoncé, à cause de la dépense. Il possède déjà, près de Paris, un domaine historique, et cela suffit à son orgueil. Les communs, très beaux, très bien conservés, ont été aménagés en maison d’habitation, et font encore superbe figure dans le vaste parc planté d’arbres géants, tapissé de royales pelouses, qui vont, en ondulant, rejoindre la forêt du P..., une forêt de l’État, renommée pour la splendeur de ses hautes futaies. À droite, sur un parcours de dix kilomètres, s’étendent, entrecoupées, çà et là, de taillis et de boqueteaux, les terres qui dépendent de la propriété. Le nouvel acquéreur a beaucoup agrandi le primitif domaine. Tout autour du château, il a acheté des champs, des fermes, des bois, des prés, de façon à se créer une sorte d’inviolable royaume, où il puisse être le seul maître, un maître rude, implacable, et qui ne badine pas avec ses droits de propriétaire. Car il n’a aucune visée politique sur ce pays. Les paysans, appâtés par l’or du banquier, ont, peu à peu, cédé le sol qu’ils détenaient. Ils sont partis travailler ailleurs. Seuls, demeurent quelques vieillards, des bûcherons, et des pauvres. La rencontre en est sinistre et fait frissonner.

Je me souviens d'avoir vu là, enfant, des champs couverts de récoltes, de prairies grasses, des fermes, d'où s'échappait, alerte et joyeuse, la bonne chanson du travail. Comme tout cela est changé aujourd'hui. Je ne reconnais plus rien de mes paysages familiers. On dirait qu'un mauvais vent est passé, qui a détruit tout à coup cette gaieté généreuse du sol, qui a desséché cette sève jadis si puissante. Plus de blé, plus d'orge, plus d'avoine. Les haies elles-mêmes, aux douves larges et feuillues, sont rasées. À droite et à gauche de la route, symétriquement, les champs sont plantés de sombres et grêles mahonias, et, de place en place, on a semé des carrés de sarrasin et de luzerne qu'on laisse pourrir sur pied. Les clôtures hérissent leurs piquets de bois, pressés l'un contre l'autre, et défendent les approches de ce domaine infranchissable où se pavane le faisan, où tout est sacrifié au faisan, où le faisan a des allures d'oiseau sacré, d'oiseau divinisé, nourri de baies parfumées, de graines précieuses, servies par des gardes, vigilants et dévots comme les prêtres à la barbe tressée qui veillaient, dans l'antique Égypte, sur les ibis sacrés. Les chenis, avec des clochetons, d'immenses faisanderies, avec des tourelles, remplacent les fermes au toit moussu, et les treillages rigides de fil de fer courent là où je voyais autrefois s'élever les haies de coudrier, et monter, si fins, si légers sur le ciel, les trembles au feuillage d'argent. De place en place, des maisons de gardes dardent sur la campagne les regards de leurs fenêtres redoutées. Les pauvres qui cheminent à l'aventure, et les vagabonds, en quête d'un abri nocturne, passent vite sur cette terre, où il n'y a rien pour leurs fatigues et pour leur faim, et où les berges des fossés même leur sont hostiles. Si, par hasard, les petits marchands ambulants, équivoques et pitoyables rôdeurs de marché, écumeurs de foires, s'attardent sur ces chemins ingrats, les gardes ont bien vite fait de les chasser. À peine ont-il dételé, et mis aux entraves leur maigre haridelle, à peine, près de leur voiture, dont les brancards sont en l'air,

et la bâche déchirée, ont-ils allumé un feu de feuilles ramassées et de branches mortes, pour faire cuire les pommes de terre de leurs repas, les gardes arrivent.

– Allez-vous en, tas de brigands !... Que faites-vous ici ?

– Mais la route est à tout le monde...

– Et le bois que tu as volé, est-il à tout le monde ?... Allons circule... au diable !... ou je te dresse un procès-verbal...

Et quelquefois, en se levant, un faisan accompagne ces paroles de menaces d'un bruit d'ailes moqueur.

On les voit, par troupes, les volatiles sacrés, derrière les treillages, courir dans les petits layons, sous les touffes ombreuses des mahonias, se glisser entre les tiges frissonnantes du sarrasin, se jucher fièrement sur les lattes des clôtures, insolents dans leur plumages de mauvais riches, se poudrer, sur la route, au soleil. On est obsédé par le faisan ; partout où la vue se pose, elle rencontre un faisan. Le fusil sur l'épaule, l'air sauvage, des gardes sont échelonnés le long de la route, et veillent sur les oiseaux que les paysans pourraient, en passant, assommer d'un coup de bâton. Ces hommes en képi, qui vous dévisagent d'un coup d'œil brutal, ces canons brillant dans l'air, ces champs rasés ou couverts de feuillages obscurs, cela finit par vous obséder. On ne sait plus où l'on est. Il semble que l'on marche, dans un pays ennemi, sur un sol ravagé et conquis. Il vous revient des souvenirs noirs d'autrefois, d'incertaines et douloureuses visions de défaites passées... Oui, c'était la même tristesse, le même silence, le même deuil de la terre, le même appesantissement là-bas à l'horizon ! Que va-t-il arriver ? Quels cadavres ? Quelles fuites ? Quels désastres, aux tournants du chemin ?... Cette évocation des jours sombres, des grandes plaines foulées, vous entre dans le cœur, vous poursuit, vous affole. Et les piquets des clôtures, hérissant de chaque côté de la route leurs pointes luisantes, me font l'effet de baïonnettes

victorieuses, ondulant à perte de vue, sous l'implacabilité du ciel.

Il faisait très chaud ce jour-là, et comme j'avais marché longtemps, j'avais très soif, je m'arrêtai à la porte d'une maison accroupie tristement au bord de la route, et je demandai du lait. Dans le fond de la pièce il y avait un homme qui mangeait un morceau de pain bis. Il ne se retourna pas. Des enfants déguenillés grouillaient autour de lui. Un fusil était accroché au-dessus de la cheminée. De cet intérieur triste s'exhalait une odeur violente de pauvreté. En m'apercevant, un enfant, le visage tout effaré, pleura. Alors, une femme, que je n'avais pas vue, parut sortir de l'ombre. Elle était effroyablement maigre et grimaçante, pareille à un spectre de misère. Ses yeux avaient une telle lueur de haine, un tel flamboiement de meurtre qu'ils m'intimidèrent. Elle me considéra, pendant quelques secondes, terrible et muette, puis, haussant les épaules, elle dit :

– Du lait !... Vous demandez du lait !... Mais y a pas de lait ici !... Il faudrait des vaches, pour ça ! Et voyez donc ! y a pus que des faisans, des faisans de malheur !...

Et d'un air farouche, elle regarda devant elle les champs de mahonias qui s'étendaient au loin, protégeant de leur ombre, et nourrissant de leurs baies « l'oiseau de malheur » qui lui avait pris sa vache, qui lui avait pris son champ.

L'homme n'avait pas levé la tête. Assis sur un escabeau, le dos voûté, les deux coudes sur ses genoux, il continuait de manger son morceau de pain dur. Sur la terre battue, les enfants, pêle-mêle, accroupis, monceau de loques et de chairs hâves, continuaient de piailler, effrayés de ma présence. J'entrai dans le pauvre taudis, ému de tant de pauvreté.

– Vous avez l'air bien malheureux, mes amis, dis-je, en distribuant aux enfants quelques pièces de monnaie.

Pourquoi n’êtes-vous pas partis d’ici ? Tout le monde est parti d’ici.

– Où aller donc ? me demanda la femme.

– Je ne sais pas... N’importe où... Et vous n’avez pas de travail ici ?...

– Il ébranchait les arbres, pour le château... Mais ils l’ont renvoyé, ces canailles, à cause qu’ils disent qu’il va à l’affût, la nuit, pour tuer les faisans... Ah ! les brigands... Trois fois, ils l’ont pris, et l’ont condamné à huit jours de prison... Il en revient depuis avant-hier.

– Tais-toi ! fit l’homme, qui tourna vers moi sa face de bête méfiante et traquée.

– Pourquoi donc que je me tairais ?

– Tais-toi ! fit-il d’une voix impérieuse.

À ce moment, parut sur le seuil un garde. La femme s’était jetée devant lui, toute frémissante de colère, comme pour l’empêcher d’entrer.

– Qu’est-ce que tu viens faire ici ? Je te défends d’entrer ici... Tu n’as pas le droit d’entrer ici ! Va-t-en !

Le garde voulait entrer. La femme rugit :

– Ne me touche pas, assassin... Ne me touche pas... ou tu t’en repentiras, c’est moi qui te le dis.

Alors le garde demanda :

– Motteau est-il ici ?

– Ça ne te regarde pas...

– Motteau est-il ici ?

– Qu’est-ce que tu lui veux encore ?

– J’ai encore ramassé, ce matin, de la plume de faisan à la Voie Blanche... Et j’ai reconnu sur la terre les traces de Motteau.

– Tu mens !...

– Je mens ?

– Oui, tu mens...

– Non, en vérité, je ne mens pas... Et dis-lui qu'il prenne garde... Car la fois qu'on le pincera, ce sera la bonne...

– Prends garde toi-même... assassin, voleur... parce que, parce que, parce que...

Motteau s'était levé et s'avançait vers la porte.

– Allons, tais-toi... dit-il à sa femme.

Et, s'adressant au garde :

– Tu te trompes, Bernard... Ce n'est pas moi... J'en ai assez de la prison... Ce n'est pas moi... Cette nuit, j'étais malade, j'avais la fièvre... Ce n'est pas moi...

– Je dis ce que je dis. Et ce fusil, au-dessus de la cheminée !... On t'avait pourtant confisqué le tien...

– Ce fusil ?...

– Oui, ce fusil...

– C'est rien. C'est un vieux fusil, il ne part pas... Ce n'est point pour tes faisans, ce fusil-là.

Les deux hommes échangèrent un regard de haine sauvage. Et, après avoir jeté sur moi un coup d'œil soupçonneux, le garde s'en alla... répétant encore :

– Je dis ce que je dis.

Alors Motteau vint reprendre sa place sur l'escabeau et, longtemps, perdu dans un rêve sombre, tandis que sa femme gémissait, il regarda son fusil, dont les canons rouillés s'attristaient, attendant l'embuscade des nuits vengeresses, et le drame sanglant des fourrés, sous la lune.

Une perquisition en 1894[(1)]

Je dormais profondément, quand je fus réveillé, en sursaut, par de grands coups sourds frappés à la porte de mon appartement. Très intrigué par ce bruit insolite, j'allumai la bougie et m'assurai que mon revolver était bien chargé. La pendule marquait cinq heures. Pendant que je m'habillais à la hâte, et sommairement, les coups redoublèrent sur le palier. On eût dit des béliers de guerre enfonçant les portes des antiques villes assiégées. (Cette comparaison classique, qui me vint à l'esprit, en ce pénible instant, je l'attribue à ce que, la veille, j'avais été voir l'incroyable parodie d'*Antigone* à la Comédie Française.) Je me dirigeai d'un pas ferme vers la porte, qui allait bientôt céder, et, d'une voix non moins ferme – car ne croyez pas que je sois un trembleur –, je demandai :

– Qui est là ?

Une voix bizarre, que je reconnus aussitôt pour une voix déguisée, et qui cachait mal le caractère rogommeux dont elle s'encanaillait, répondit :

– Le pédicure de Monsieur !

– Comment !... fis-je. À cette heure ! Mais vous êtes fou... Et pourquoi tout ce vacarme ?

La même voix réplique :

– Que Monsieur veuille bien m'excuser !... Mais c'est aujourd'hui le banquet Spüller, et je n'ai pas de trop de toute la journée pour nettoyer les pieds de ces gens-là...

J'aurais dû me méfier. Jamais je ne me suis servi de pédicure. Il eût donc été étrange que j'eusse fait appel au concours de l'un de ces artistes. Par quel inconcevable oubli

de mes habitudes les plus intimes, cette explication, qui n’en était pas une, me rassura complètement ? Je n’en sais rien. Il faut croire que je n’étais pas bien réveillé. J’ouvris la porte. Alors, en trombe effroyable, en terrifiant cyclone, un monsieur, à grosses moustaches, entra suivi de six autres, également à grosses moustaches, et qui, sur leur dos, portaient des crochets de commissionnaire.

– Les cambrioleurs ! m’écriai-je, vexé de m’être laissé prendre à une ruse aussi grossière.

Le monsieur à grosses moustaches m’adressa un salut ironique, et, faisant tournoyer dans l’antichambre un énorme gourdin, qui creva une toile au mur et brisa sur une console une statuette de plâtre, il dit :

– Non, pas les cambrioleurs !... Le commissaire de police, cher monsieur, et qui vient, chez vous, opérer une perquisition...

– Une perquisition !... Chez moi !... Vous êtes fou, je pense... et de quel droit, je vous prie ?

Le monsieur à grosses moustaches eut un rire retentissant, qui se répéta, crapuleux, aux bouches éraillées de ses six aides.

– De quel droit ?... Ah ! le droit !... Elle est bonne, celle-là !... Voilà une chose dont Raynal, Lépine et moi, nous nous moquons un peu, je vous assure...

Les poings serrés, la moustache hirsute, tout à coup, il s’avança vers moi et me souffla dans le nez, avec son haleine qui empestait l’ail et l’alcool, ces mots :

– Du droit, brigand, que nous prenons, Raynal, Lapine et moi, d’embêter les citoyens à notre heure et à notre convenance... Et pas d’explications !... Elles ne vous réussiraient pas... Menez-moi à votre bibliothèque, pour commencer ?

Je ne crus pas devoir résister... Pour tout dire, une perquisition chez moi me semblait d'une excessive et parfaite drôlerie. N'ayant rien qui pût me compromettre, je me trouvai subitement en des dispositions plutôt facétieuses. Et je m'apprêtai à jouir de la déconvenue de mes sordides et matinaux visiteurs.

– Soit ! concédai-je... Allons dans la bibliothèque.

Sitôt qu'il y eut pénétré, le commissaire se frotta les mains, en homme satisfait, et parcourant du regard mes livres, mes chers livres amoureusement rangés sur leurs calmes rayons, il grogna :

– Ah ! ah !... Nous voici encore dans un de ces antres de la Révolution !... dans un de ces capharnaüms de l'anarchie !... ah ! ah ! Nous allons nous amuser !... Mazette ! Il y en a ici, des pièces à conviction !... il y en a de la littératu...re !... Nous ne pourrons pas tout emporter d'un coup !

S'adressant à ses argousins, il ordonna :

– Ouvrez-moi toutes les vitrines !...

Comme, de leurs gros doigts gourds, ils ne parvenaient pas à faire jouer les délicates serrures, le commissaire, impatienté, donna de grands coups de gourdin à travers les glaces des vitrines qui volèrent en éclats et couvrirent le plancher d'une épaisse couche de verre brisé... Ô Sully Prud'homme !

– Dépêchons ! Dépêchons !... Vous ne savez pas opérer... Vous êtes mous comme des chiffes... Allons, maintenant, appelez-moi tous les titres de ces sales bouquins.

Pendant que cinq argousins disposaient leurs crochets, et dépliaient de grandes toiles d'emballage, le sixième appelait d'une voix tonnante de héraut.

– Le dictionnaire de Larousse !

– Un dictionnaire de la rousse ?*...* Ça commence bien !... Outrage à la police.

– Enlevez !

– Le dictionnaire de Littré !

– Enlevez ! Enlevez !*...* D'abord, enlevez tous les dictionnaires !... Il y a là-dedans un tas de mots dangereux et qui menacent l'ordre social... Des mots subversifs et délictueux, que ne peuvent plus tolérer les Chambres, le gouvernement, Cassagnac, Emmanuel Arène, Rouvier(1), etc., Enlevez ! Enlevez !

L'argousin continuait d'appeler :

– *La Géographie universelle*(1) d'Élisée Reclus.

Le commissaire bondit, l'oreille dressée, le corps frissonnant, comme un chien qui vient de flairer une odeur suspecte :

– Bigre !*...* Je crois bien !... Allez-y doucement, de peur qu'elle n'éclate !*...* Et mettez-la à part !*...* avec précautions, fichtre !*...* Nous la porterons au laboratoire municipal... Y a-t-il une mèche ?*...* Non !... C'est heureux... Nous sommes arrivés à temps.

Se tournant vers moi, d'un air de triomphe :

– Ça, vous ne pouvez pas le nier !... Elle y est !... Votre affaire est claire !*...*

Je ne trouvais plus cela drôle. Je me tâtais les bras, les jambes, le front pour bien me prouver à moi-même que je ne dormais pas. Et j'étais tellement ahuri que je ne songeais pas à protester.

L'argousin appelait toujours :

– *L'imitation de Jésus-Christ.*

– Enlevez !... Jésus-Christ était un anarchiste... un sale anarchiste... Il faisait notoirement partie d'une association de malfaiteurs... L'imiter est un crime prévu par les lois... Allons, ça va bien !... enlevez !... Enlevez !...

– *L'introduction à la science sociale*(1)*.*

– Science... et... sociale... double délit !*...* Enlevez !... D'abord pour simplifier la besogne... tous les livres où vous trouverez... science... sociale... sociaux... sociologue... liberté, égalité, fraternité... philosophie... psychologie... évolution... révolution... enlevez !... enlevez !... Et comme ces mots se trouvent dans tous les livres, enlevez tous les livres en bloc... Ce sera plus vite fait...

L'homme appela encore :

– *Les Principes de Biologie*(1).

– Biologie, aussi ! hurla le commissaire... Minéralogie... tétralogie, anthropologie !... Êtes-vous donc sourd ?*...* Je vous dis, tous les livres, tous !... tous !*...* à l'exception des œuvres complètes de M. Spüller et de M. Joseph Reinach(2).

J'avais eu le temps de revenir à moi. Et je m'étonnais d'être sans colère, en présence de ce vandalisme insensé. Je m'adressai doucement au commissaire :

– Monsieur, dis-je, voulez-vous me permettre de vous indiquer un endroit où vous trouverez des livres bien plus dangereux que les miens, et en bien plus grand nombre ?

– Quel endroit ?

– La Bibliothèque nationale !

– J'irai ! vociféra cet homme... Oui, j'irai... Et à la Mazarine... et à la Sainte-Geneviève aussi... J'irai partout ! Nous en avons assez des livres, et de ceux qui les font...

Il s'animait, marchait dans la pièce à grandes et terribles enjambées. Tout à coup, il s'arrête devant un buste de plâtre...

– Et ça ! Qu'est-ce ? demanda-t-il.

– C'est un buste...

– Est-ce creux ?

– Oui, c'est creux...

– C’est creux ! Enlevez ce buste aussi. Enlevez tous les bustes... enlevez tout ce qui est creux...

Il réfléchit un instant, et frappant, d’un pied colère, le plancher :

– Et tout ce qui est plein, aussi...

La perquisition dura deux heures... Au bout de ce temps, j’eus l’étonnement de constater que mon appartement était vide... Il fallut se réfugier à l’hôtel.

Le soir, je lus, dans les bons journaux, les admirables, les dévoués journaux, l’entrefilet suivant :

« Ce matin, une perquisition a été opérée, au domicile de X..., l’anarchiste bien connu. On y a saisi des engins extrêmement dangereux et encore inconnus qui, pour dépister les investigations de la police, affectaient des formes de bustes. Les documents trouvés sont de la plus grande importance. Ils permettent d’affirmer qu’on est enfin sur la voie d’un complot formidable. X... a été laissé en liberté. Qu’attend-on pour s’assurer de sa dangereuse personne ? Mystère ! »

Le mur

Le père Rivoli a un mur. Ce mur longe une route. Et il est fort délabré. Les pluies et la pioche du cantonnier en ont miné la base ; les pierres, déchaussées, ne tiennent plus guère, et des brèches s'ouvrent. Il est pourtant joli, avec son aspect de vieille ruine. Quelques iris en couronnent le faîte, des linaires, des capillaires, des joubarbes poussent dans les fentes ; quelques pavots, aussi, se pavanent, frêles, entre les interstices des mœllons. Mais le père Rivoli n'est pas sensible à la poésie de son mur et, après l'avoir longuement examiné, après avoir fait remuer les pierres branlantes comme les dents de la mâchoire d'un pauvre homme, il se décide enfin à le réparer.

Il n'a pas besoin d'un maçon car il a fait tous les métiers, dans sa vie. Il sait battre le mortier comme il sait raboter une planche, forger un bout de fer, équarrir un chevron. Et puis, le maçon, ça coûte cher et ça n'avance pas dans le travail. Le père Rivoli achète un peu de chaux, un peu de sable, réunit sur la route, au pied de son mur, quelques mœllons, trouvés dans son clos, et le voilà qui se met à travailler.

Mais à peine, un matin, a-t-il lancé une demi-truellée de mortier pour boucher le premier trou, et caler la première pierre, que, tout à coup, derrière lui, il s'entend héler d'une voix sévère :

– Eh bien, père Rivoli, qu'est-ce que vous faites là ?

C'est l'agent voyer, en tournée matinale. Il porte sur son dos une carnassière bondée d'instruments de géométrie et, sous son bras, deux nivelettes peintes en blanc et en rouge...

– Ah ! ah ! dit-il de nouveau, après s'être campé, sur la berge, en statue terrible du règlement administratif... Ah ! ah ! à votre âge... on se met encore en contravention ?... Voyons, qu'est-ce que vous faites-là ?

Le père Rivoli s'est détourné et il dit :

– Eh ben... je répare mon mur... Vous voyez qu'il fout le camp de partout...

– Je le vois..., répond l'agent voyer. Mais avez-vous une autorisation ?

Le père Rivoli s'effare et se lève, en maintenant de ses deux mains ses reins raidis.

– Une autorisation, que vous dites ?... Mon mur est-il à moi ?... J'ai t'y besoin d'une autorisation pour faire de mon mur ce qui me plaît... le ficher par terre ou le redresser, si c'est mon idée ?...

– Ne faites pas le malin, vieux sacripant... Vous savez de quoi il retourne...

– Enfin..., s'obstine le père Rivoli, c'est-y à moi, ce mur, oui ou non ?

– Ce mur est à vous... mais il est sur la route... Et vous n'avez pas le droit de réparer un mur qui est à vous, et qui est sur une route...

– Mais vous voyez bien qu'il ne tient plus debout et que, si je ne le répare pas, il va tomber, comme un homme mort...

– C'est possible... ça ne me regarde pas... Je vous dresse procès-verbal, *primo*, pour avoir réparé votre mur sans autorisation ; *secundo*, pour avoir, également sans autorisation, déposé des matériaux sur une voie publique. Vous en avez pour une pièce de cinquante écus d'amende, hé ! hé ! mon père Rivoli... Ça vous apprendra à faire l'ignorant...

Le père Rivoli ouvre, toute grande, sa bouche édentée et noire comme un four... Mais sa stupéfaction est telle qu'il ne peut articuler une seule parole. Ses yeux virent dans leurs orbites ainsi que de minuscules toupies. Au bout d'une minute, il gémit, en empoignant sa casquette, d'un geste de découragement profond :

– Cinquante écus !... Si c'est possible... Jésus Dieu ?

L'agent voyer continue :

– Et ce n'est pas tout... Vous allez réparer votre mur...

– Non, non... je ne le réparerai pas... Il ne vaut pas cinquante écus... Il arrivera ce qui voudra...

– Vous allez réparer votre mur, poursuit le fonctionnaire d'un ton impératif parce qu'il menace ruine, et qu'il endommagerait la route en tombant... Et retenez bien ceci : si votre mur tombait, je vous dresserais un nouveau procès-verbal et vous en auriez, cette fois, pour cent écus d'amende...

Le père Rivoli s'affole :

– Pour cent écus !... Ah ! malheur ! Dans quel temps est-ce que je vivons ?

– Mais auparavant, écoutez-moi bien... Vous allez, sur du papier timbré de douze sous, demander au préfet une autorisation...

– J'sais point écrire...

Ce n'est point mon affaire... Enfin, voilà... j'ai l'œil...

Le père Rivoli rentre chez lui. Il ne sait quelle résolution prendre ; mais il sait aussi que l'administration ne badine pas avec les pauvres gens. S'il répare son mur, c'est cinquante écus d'amende ; s'il ne le répare pas, c'est cent écus... On l'oblige à réparer son mur, et on le lui défend en même temps. Dans tous les cas, il est en faute, et il doit payer... Ses idées s'embrouillent. Il a mal à la tête. Et

sentant, dans toute leur étendue, son impuissance et sa détresse, il soupire :

– Et le député, l'autre jour, m'a dit que je suis souverain... que rien ne se fait que par moi, et que je fais ce que je veux...

Il va demander son avis à un voisin qui connaît la loi, étant conseiller municipal.

– C'est comme ça, père Rivoli... lui dit celui-ci d'un air d'importance. Il faut en passer par là... Et comme vous ne savez point écrire, je veux bien vous obliger de ce petit service... Je vais vous rédiger votre demande...

La demande est partie. Deux mois se passent... Le préfet ne répond pas... Les préfets ne répondent jamais... Ils font des vers, ils flirtent avec les femmes de receveurs d'enregistrement, ou bien ils sont à Paris où ils passent leurs soirées à l'Olympia, aux Ambassadeurs. Chaque semaine, l'agent voyer s'arrête devant la maison du père Rivoli.

– Eh bien... cette autorisation ?

– Rien encore.

– Il faut envoyer une lettre de rappel...

Les lettres de rappel vont rejoindre, dans la tombe des bureaux, parmi d'inviolables poussières, la demande écrite sur papier timbré. Tous les jours, le père Rivoli guette le facteur sur la route. Jamais le facteur ne s'arrête à sa porte. Et les brèches du mur s'agrandissent ; les pierres s'en détachent et roulent sur la berge, le mortier s'effrite, se soulève de plus en plus, car il est venu, pendant ce temps, une forte gelée ; et les plaies gagnent, rongent, de leurs lèpres, ce pauvre mur à demi écroulé.

Une nuit de grand vent, il s'est écroulé, tout à fait. Le père Rivoli a constaté le désastre, le matin, dès l'aurore. Dans sa chute, le mur a entraîné les espaliers du clos qui donnaient de si beaux fruits à l'automne. Et rien ne défend plus la

demeure du pauvre homme ; les voleurs et les vagabonds peuvent, à toute minute, entrer, poursuivre les poules, voler les œufs... Et l'agent voyer est venu, terrible :

– Ah !... vous voyez bien ce que je vous disais... il est tombé, parbleu !... Allons ! je vais vous dresser procès-verbal...

Le père Rivoli pleure :

– C'est-y de ma faute, c'est-y de ma faute ? Puisque vous m'avez empêché de le réparer !

– Allons, allons... après tout, ce n'est pas une grosse affaire... Avec les cinquante écus de la première amende, ça ne vous fera que cent cinquante écus et les frais... Vous pouvez bien payer ça.

Mais le père Rivoli ne peut pas payer ça. Toute sa fortune est dans son clos, et dans ses deux bras qui font vivre son clos de leur continuelle fatigue. Le bonhomme devient sombre... Il ne sort plus de sa maison où, toute la journée, il reste assis, devant l'âtre sans feu, la tête dans ses mains. L'huissier est venu, deux fois. Il a saisi la maison, il a saisi le clos. Dans huit jours, on va vendre tout cela... Alors, un soir, le père Rivoli quitte sa chaise et l'âtre sans feu, redescend au cellier, silencieux, sans lumière... À tâtons, parmi les pipes de cidre vides, et les outils de travail, et les paniers, il cherche une grosse corde qui lui sert à rouler ses fûts de boisson... Et puis il remonte dans son clos.

Au milieu du clos est un grand noyer qui étend ses branches noueuses et solides au-dessus de l'herbe, parmi le ciel que nacrent les premiers rayons de lune. Il attache la corde à une des branches hautes, car il a grimpé dans l'arbre au moyen d'une échelle, et il est monté de fourche en fourche ; puis il noue la corde autour de son cou et se laisse tomber, d'un bloc, dans le vide... La corde en glissant, a crié sur la branche, la branche a fait entendre un léger craquement...

Le lendemain, le facteur apporte l’autorisation du préfet... Il voit le pendu qui se balance, au bout de la corde, dans le clos, parmi les branches de l’arbre où deux oiseaux s’égosillent.

---

1 Village de l'Orne, à une dizaine de kilomètres de Rémalard. Le 21 novembre 1870, les environs du village furent le lieu d'un combat entre les Prussiens commandés par le Grand Duc de Mecklembourg et les mobiles de l'Orne, qui reculeront jusqu'à Bellême.

1 Bourg de l'Orne.

1 Il s'agit de Sainte-Anne-d'Auray, à quelques kilomètres d'Auray, où Mirbeau s'est installé en juillet 1887.

1 Il existe quatre ducs de Bretagne du nom de Conan, entre le Xe et le XIIe siècles.

2 Célèbre combat qui, le 27 mars 1351, pendant la guerre de succession de Bretagne, opposa, près de Josselin, trente chevaliers partisans de Blois à trente chevaliers partisans de Montfort. Ce sont les premiers, commandés par Josselin, qui l'emportèrent.

3 Allusion au débarquement de dix mille émigrés à Quiberon, le 27 juin 1795. Ils furent vaincus par Hoche, et plusieurs centaines d'entre eux furent fusillés. Mirbeau reviendra sur cet épisode dans *Sébastien Roch,* chapitre VI.

1 François Athanase de Charette de la Contrie (1763-1796), chef vendéen, qui aida les émigrés à débarquer à Quiberon (cf. note précédente). Il fut arrêté par Hoche, condamné à mort et exécuté à Nantes. Henri de Bourbon, duc de Chambord (1820-1883), dernier prétendant légitimiste au trône de France. Mirbeau lui a consacré un article nécrologique le 18 août 1883 dans *Les Grimaces.* Il le cite encore à quatre reprises dans *Sébastien Roch.*

2 Quotidiens catholiques, ultramontains et ultraréactionnaires, très influents parmi le clergé. Louis Veuillot fut l'un des principaux collaborateurs de *L'Univers* jusqu'en 1883.

1 Édouard Yann Dargent (1824-1889), peintre et illustrateur.

1 Des élections législatives ont effectivement eu lieu le 22 septembre 1889, mais, pour les boulangistes, c'est la déroute : 38 seulement ont été élus.

2 Le général Georges Boulanger (1837-1891), appelé le général Revanche, ministre de la Guerre dans le cabinet Freycinet, vient de s'exiler à Londres, le 24 avril. Il est accusé, par la Haute Cour, de complot contre la sûreté de l'État.

3 Le parti boulangiste, soutenu par toutes les droites, avait promis de faire cesser les persécutions religieuses. Mirbeau s'est, dès le début, vigoureusement opposé au boulangisme, dans lequel il voyait une grave menace de régression intellectuelle (cf. *Combats politiques, op. cit.).*

1 Allusion aux élections législatives des 22 septembre et 6 octobre 1889, qui ont vu l'échec du mouvement boulangiste.

2 Ce texte exprime un ralliement on ne peut plus net aux thèses anarchistes. Mirbeau y restera fidèle jusqu'à sa mort.

1 Mirbeau développera ces thèses malthusiennes en 1900, dans une série de six articles du *Journal* intitulés *Dépopulation.*

1 L'anecdote est véridique, et Mirbeau, qui en a été témoin, la rapporte dans une lettre à Paul Hervieu, le 30 août 1888. Dans ce récit épistolaire, le « bon » docteur s'appelle Jardin, et le mauvais, Eonet ; le curé ne consent aucun rabais, et empoche les dix francs et après avoir « fait quelques passes

sur la tête et la poitrine de l'enfant », il déclare : « Na ! le diable est parti… on peut le baptiser ». Puis, après le baptême : « Na ! il est chrétien… Il peut mourir. » (collection Pierre Michel).

1 En fait, Mirbeau n'a jamais mis les pieds à Ceylan, qu'il évoquera à nouveau dans *Le Jardin des supplices.*

2 Le roi de Kandy ayant abdiqué en 1815, face à l'agression anglaise, l'Angleterre imposa à Ceylan, le 2 mars, la *Convention and Act of Settlement* qui lui assurait la totale domination de l'île. La révolte de 1818 fut réprimée dans le sang.

1 Allusion au Dalada Maligawa, célèbre temple censé abriter une dent de Bouddha. Mirbeau fait erreur en parlant d'Hindous : les Hindous de Ceylan, qui sont des Tamouls, sont hindouistes et non bouddhistes, comme les Cinghalais.

1 Shylock, l'usurier du *Marchand de Venise.*

1 Herbert Spencer (1820-1903), philosophe anglais ; Washington Irving (1783-1859), essayiste et historien américain.

1 Général Dodds (1842-1922), commandant de l'expédition (1892-1894) contre le Dahomey de Béhanzin.

1 Dans *Les Vingt et un jours d'un neurasthénique,* le personne se nomme Ulric Barrière.

1 Il s'agit de la Russie, et ce texte a été écrit à la veille de l'arrivée en France de la flotte russe à Toulon, sous la conduite de l'amiral Avelanne.

1 Dans *Les Vingt et un Jours d'un neurasthénique,* il s'agit du prince Karaguine.

1 Au début du mois de janvier, sur les bases de l'article 10 du code d'instruction criminelle, deux mille perquisitions ont été effectuées dans Paris. Parmi les personnalités anarchistes arrêtées figurent Jean Grave et Élisée Reclus. Raynal est alors ministre de l'Intérieur et Lépine préfet de police.

1 Paul Adolphe Granier de Cassagnac (1843-1904) : ultra-conservateur et catholique. Fondateur de *L'Autorité.* Député du Gers de 1876 à 1893. Battu aux élections de 1893 par Bascou. Emmanuel Arène (1856-1908) : journaliste au *Matin,* député de la Corse de 1881 à 1904. Compromis dans l'affaire de Panama (il faisait partie des 104 chéquards). Maurice Rouvier (1842-1911) : député des Bouches-du-Rhône de 1876 à 1885, puis des Alpes-Maritimes de 1885 à 1903. Ministre du Commerce et des Colonies en 1881 et en 1884. Il est président du Conseil en 1887. Occupe le ministère des Finances du 22 février 1889 au 13 décembre 1892.

1 Œuvre gigantesque en dix-neuf volumes, publiée de 1875 à 1894.

1 Ouvrage d'Herbert Spencer publié chez Alcan en 1888.

1 Autre ouvrage de Spencer, traduit de l'anglais par E. Cazeller et publié chez Alcan en 1888.

2 Eugène Spüller : ministre de l'instruction publique depuis le 3 décembre 1893 (jusqu'au 23 mai 1894). Sa mollesse face à l'Église l'a fait accuser de cléricalisme. Joseph Reinach (1856-1921) : chef de cabinet de Gambetta, rédacteur en chef de *La République française* et député des Basses-Alpes depuis 1889. Mirbeau le prendra à partie dans de très nombreux articles de polémique politique avant de se réconcilier avec lui pendant l'affaire Dreyfus.